

Sainte Claire d'Assise / par le P. Léopold de Chérancé,...

Léopold de Chérancé (1838-1926). Auteur du texte. Sainte Claire d'Assise / par le P. Léopold de Chérancé,.... 1901.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

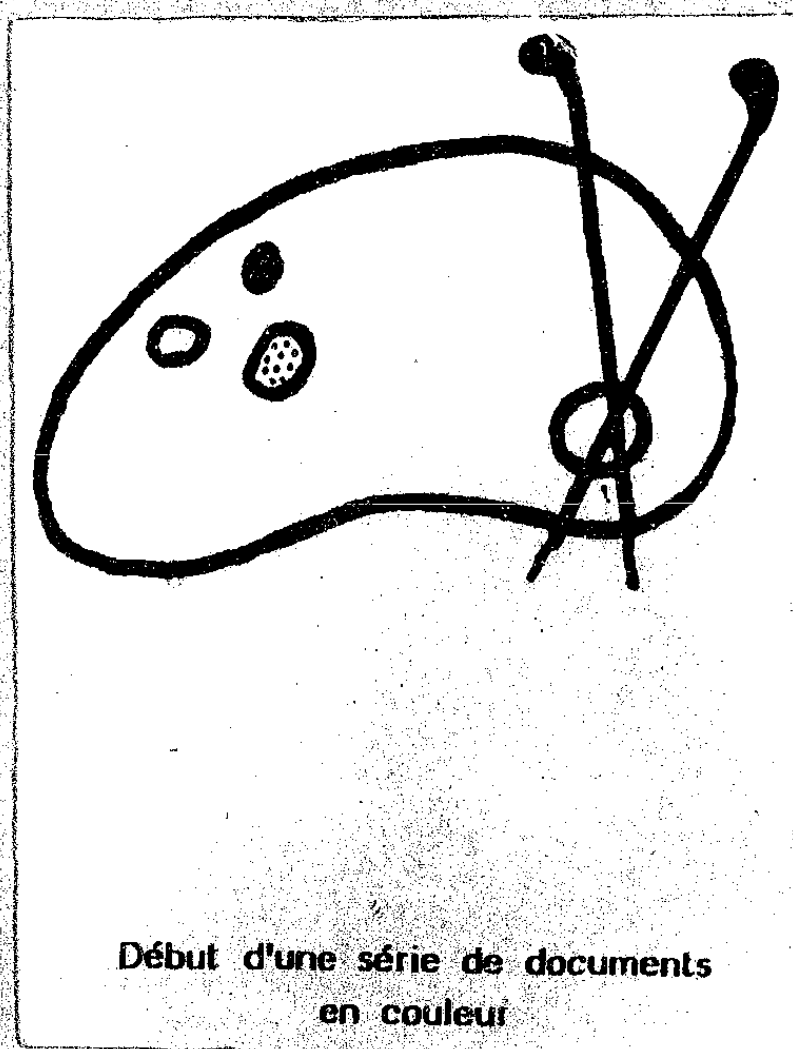
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

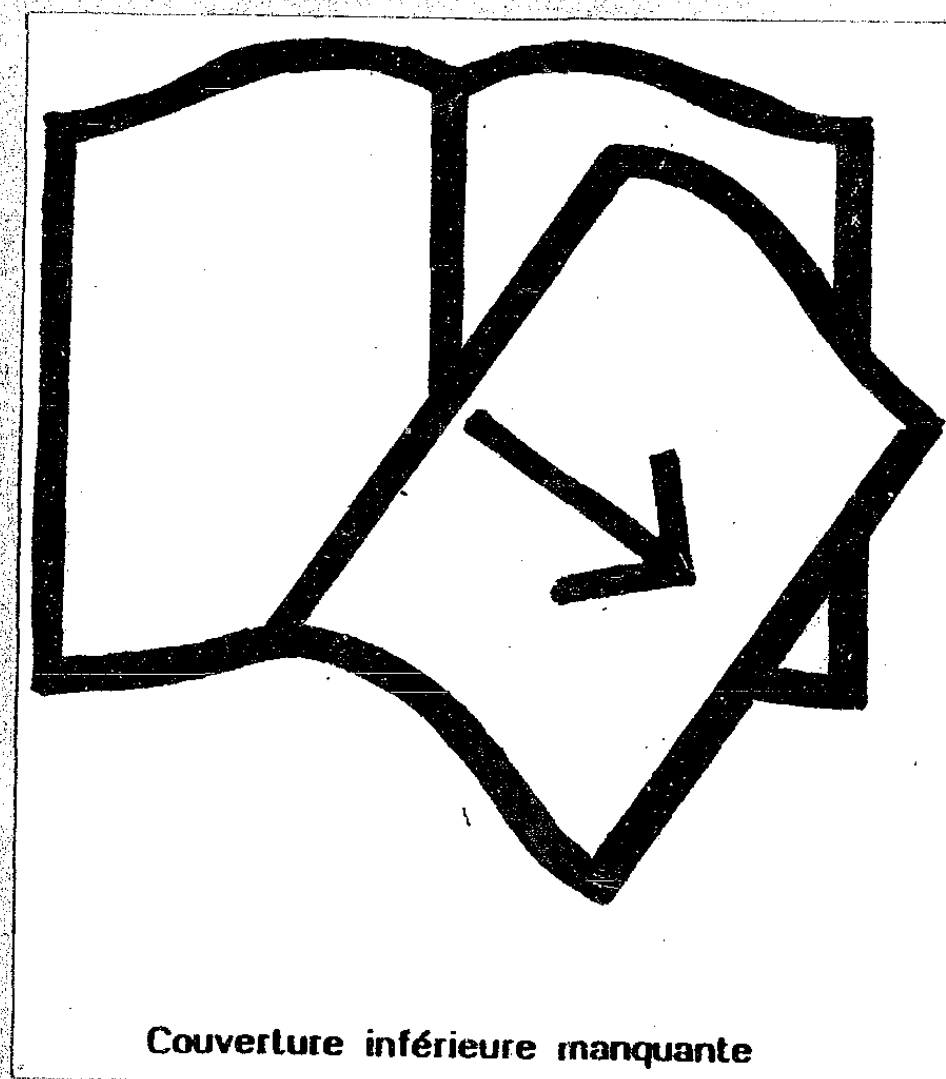
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.



Début d'une série de documents
en couleur

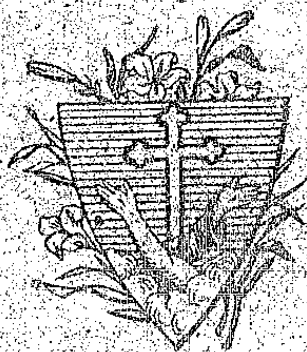


Couverture inférieure manquante

Condemner la communauté
Nouvelle Bibliothèque franciscaine. — III

P. LÉOPOLD DE CHÉRANCÉ

Sainte Claire d'Assise

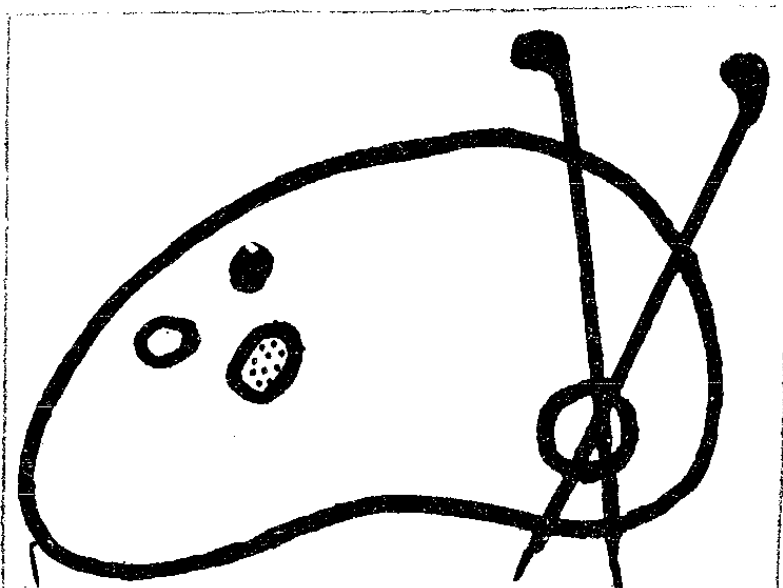


PARIS

ŒUVRE
DE ST-FRANÇOIS D'ASSISE
5, RUE DE LA SANTÉ, XIII^e

LIBRAIRIE
CHARLES POUSSIELGUE
15, RUE CASSETTE, VI^e

1901



Fin d'une série de documents
en couleur

8Z

15596(I,3)

SAINTE CLAIRE D'ASSISE



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Saint François d'Assise. — In-8° illustré (Plon) . . .	4' .
In-12 (Poussielgue)	2 50
Saint Antoine de Padoue. — In-12 (Poussielgue) . . .	1 50
In-8° illustré (Lefort)	3 50
Sainte Marguerite de Cortone. — Bel in-8° illus-	
tré (Plon)	10 "
In-12 (Poussielgue)	1 75
Saint Bonaventure. — In-12 (Œuvre de Saint-	
François; Poussielgue)	1 50
Sainte Claire d'Assise. — (Œuvre de Saint-Fran-	
çois; Poussielgue)	1 50
In-32 illustré (Paillart)	0 10
Panégryrique de saint Memmie, premier évêque	
de Châlons.	0 30
Panégryrique de saint Quentin, apôtre du Ver-	
mandois et martyr.	0 30
Panégryrique de saint Antoine de Padoue. —	
3 ^e édition.	0 30
L'Invasion juive	0 30
Notre-Dame Sous-Terre, Angers	0 10

Tous ces ouvrages se trouvent à l'*Œuvre de Saint-François d'Assise*, rue de la Santé, 5, Paris.

SAINTE CLAIRE

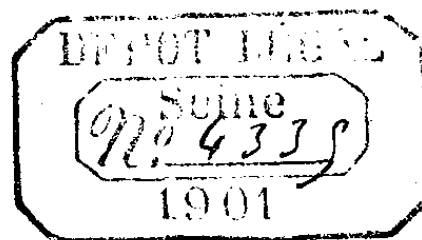


D'ASSISE

PAR

LE P. LÉOPOLD DE CHÉRANCÉ

O. M. C.

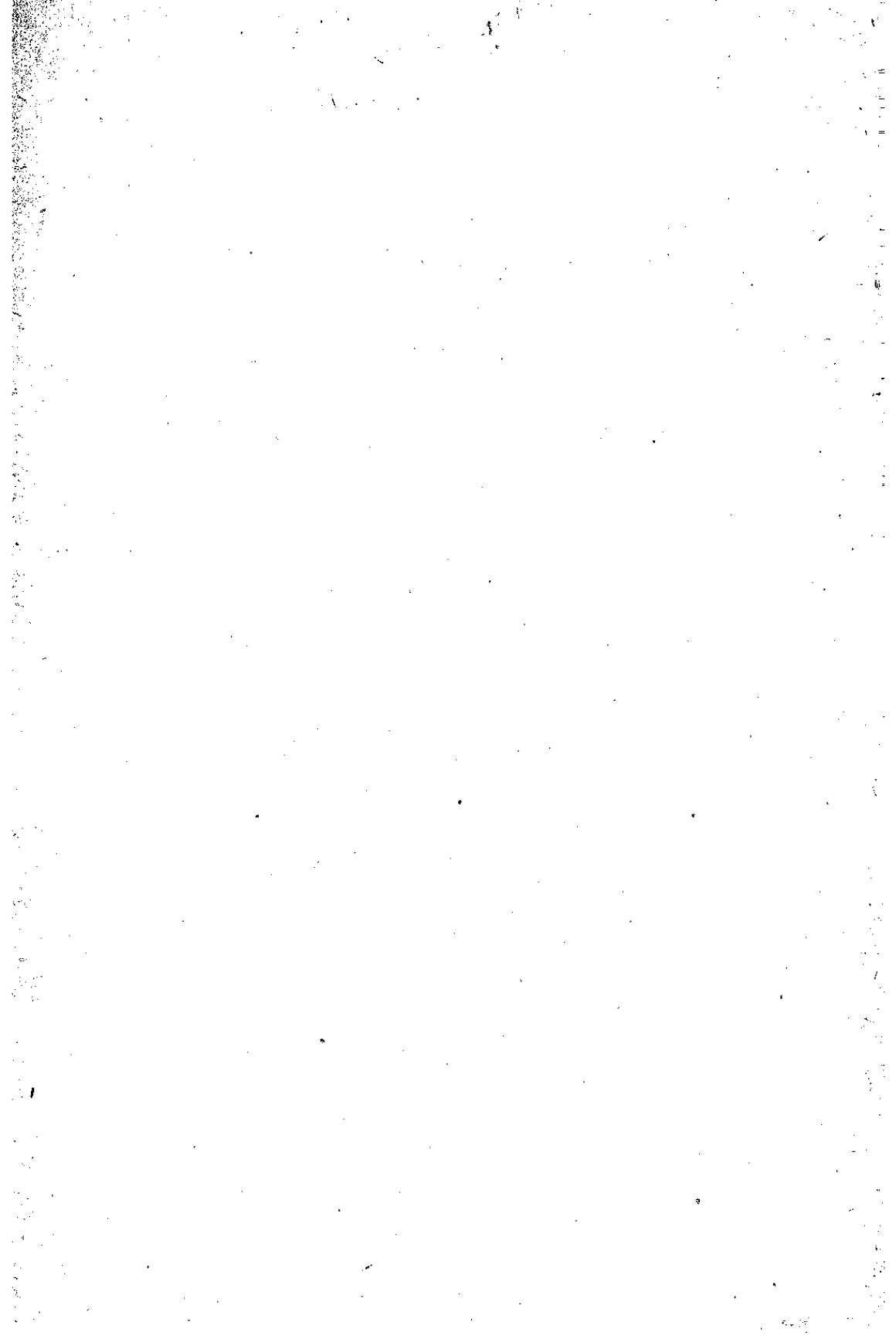


PARIS

ŒUVRE
DE ST-FRANÇOIS D'ASSISE
5, RUE DE LA SANTÉ, XIII^e

LIBRAIRIE
CHARLES POUSSIELGUE
15, RUE CASSETTE, VI^e

1901



APPROBATION DES THÉOLOGIENS

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Nous avons lu la vie de *sainte Claire d'Assise*, par le T. R. P. LÉOPOLD DE CHÉRANCÉ. Non seulement nous n'avons rien trouvé qui s'oppose à l'impression, mais nous sommes persuadés que cet ouvrage contribuera à faire apprécier à sa juste valeur et à faire aimer la vie contemplative si méconnue de nos jours, et dont la vierge d'Assise a révélé plus que toute autre l'admirable fécondité et les saintes énergies.

Fr. HILAIRE de Barenton,
lecteur de théologie.

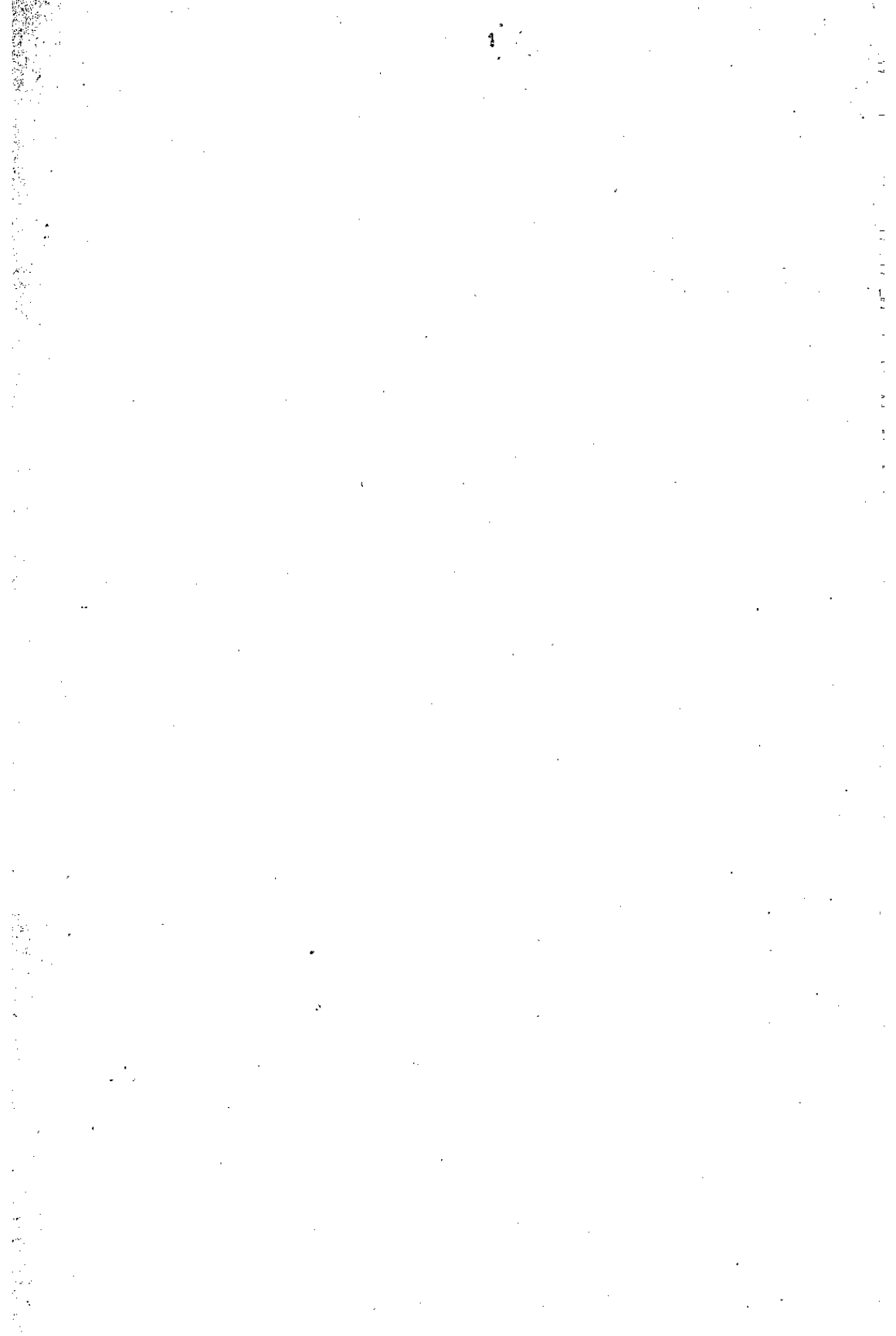
Fr. LADISLAS de Vannes.

APPROBATION DU T. R. P. PROVINCIAL

Nous autorisons volontiers le P. LÉOPOLD DE CHÉRANCÉ à publier la vie de *sainte Claire*. Nous souhaitons pour ce nouvel ouvrage les succès des précédents.

Fr. ADOLPHE de Bouzillé,
*Ministre Provincial de la Province
de Paris.*

*Paris, le 7 juillet,
fête de saint Laurent de Brindes.*



PRÉFACE

Le bien seul a droit à nos admirations ; le mal, sous toutes ses formes, ne mérite que d'être flétri.

C'est la gloire de l'Eglise catholique de ne louer, dans ses actes officiels comme dans sa liturgie, que ce qui est digne d'éloges : la vraie grandeur, la beauté impérissable. Or, il n'y a de grand, à travers les âges, que le Christ qui les domine ; et il n'y a de beau que les âmes qui lui ressemblent, celles sur lesquelles se reflète l'éclat de son visage, c'est-à-dire les saints, tous les saints.

Les saints, voilà l'élite de l'humanité embellie et restaurée par la grâce. Tous sont grands, tous sont beaux, et cela, dans la mesure où ils participent aux infinies perfections du Rédempteur. Ils portent en eux-mêmes le trésor de leur immatérielle beauté, trésor inappréciable, mais d'autant plus caché, que leur humilité s'applique à nous en dérober la vue. Pour les connaître, il faut que les circonstances leur fassent une sainte violence et qu'ils nous ouvrent l'écrin de leur cœur. Mais aussi, cet écrin une fois ouvert, il suffit, pour leur gagner l'estime universelle, de les montrer tels qu'ils sont.

C'est avec cette ferme confiance dans le succès, que nous présentons à nos lecteurs, avec la vérité

pour unique parure, la vie de l'illustre compatriote de saint François, Claire Scéfi d'Assise.

En parcourant les vieilles chroniques consacrées à sa gloire, nous n'avons pas été peu surpris, en effet, de trouver, au lieu de la physionomie sombre qu'on nous dépeint habituellement, un caractère plutôt enjoué, une nature franche et loyale, une âme au vol séraphique, pétrie de foi et d'amour, et devenue l'une de ces héroïnes qui honorent le plus l'humanité, les fondatrices d'Ordres religieux. De la découverte de cette perle précieuse qu'est une grande âme, est né en nous un vif sentiment d'admiration que nous n'avons pas voulu garder pour nous seuls. Les âmes héroïques sont si rares ! Et elles sont si belles !

Notre travail ne se présente point avec les allures de la science et de l'érudition. C'est un ouvrage composé par un croyant qui s'adresse à d'autres croyants, sans autre but que de les édifier. Cependant, la probité historique nous fait un devoir de leur indiquer les sources où nous avons puisé nos renseignements, et le dessein que nous poursuivons.

I. — LES SOURCES

Les sources ne sont pas nombreuses. Elles se réduisent à quatre ou cinq ; et encore n'offrent-elles que des renseignements très sommaires sur notre Bienheureuse.

1. Thomas de Célano. *En tête se place la biographie insérée dans les Acta Sanctorum, au 12 août, sous la rubrique de Vie anonyme, et que plusieurs écrivains assignent à tort à saint Bonaventure. Deux critiques éminents, Cozza-Luzzi et Paul*

Sabatier (1), nous livrent le nom de l'auteur : c'est *Thomas de Célano*. Déjà, avant eux, *Papini* (2) et *Sbaraglia* (3) avaient fait la même découverte, et le premier avait affirmé que le texte original se trouvait, comme il se trouve en effet, parmi les manuscrits de la Bibliothèque laurentienne de Florence.

Thomas de Célano, disciple du *Poverello d'Assise* et contemporain de notre héroïne, est l'historiographe attitré des premiers temps de l'Ordre. Son nom fait autorité pour tout ce qui concerne les origines de l'institution franciscaine. C'est donc faire acte de justice que de lui restituer ce qui lui appartient ; et nous le citerons, au cours de cette histoire, comme étant l'auteur de la *Vie anonyme* des *Acta Sanctorum*.

Il déclare, dans le *Prologue*, qu'il a été officiellement chargé de ce travail « par le pape qui a inscrit l'héroïne d'Assise au catalogue des vierges », c'est-à-dire par *Alexandre IV*. Il ajoute qu'il a pris tous les moyens possibles d'informations, et qu'il n'a écrit que d'après les attestations formelles des témoins oculaires, *Pauvres-Dames* ou *Frères-Mineurs*. Son témoignage a donc une valeur indiscutable. Son opuscule est divisé en sept chapitres, qui nous permettront de suivre la *Bienheureuse* de sa naissance à sa canonisation.

Les autres historiens de saint François, les *Trois Compagnons* (*Léon*, *Ange* et *Rufin*) et saint *Bonaventure* (*Légende* de saint François), n'ont que quelques lignes sur sainte *Claire* et les commencements

1. Paul SABATIER, *Speculum perfectionis*, p. LXXV.
2. *Notizie sicure*, p. 128.
3. *Supplem. ad Script. Ord.*

de son Institut, et ne nous révèlent aucun fait nouveau.

2. *Speculum perfectionis* : Miroir de la perfection. Paris, 1898. *Chronique anonyme*, récemment éditée par Paul Sabatier, qui en attribue la paternité, mais sans preuves péremptoires, au Fr. Léon, confident, secrétaire et ami privilégié du Patriarche séraphique. Il y a au moins des chapitres qui sont trop élogieux pour lui, pour qu'ils aient pu émaner de sa plume. Quoi qu'il en soit, cette chronique est très antique, vénérable, et l'une des perles du moyen âge. Nous lui avons emprunté trois épisodes, et nos lecteurs verront sous quels traits suaves elle nous dépeint la surnaturelle affection et la parenté de pensée qui unissaient le fondateur et la fondatrice.

3. *Chronique des Vingt-quatre Généraux*, publiée en 1897 par les Pères de Quaracchi (*Analecta Franciscana*, t. III). Précieux travail chronologique qui va de 1209 à 1374 et qu'on attribue généralement au Fr. Arnauld de Serrano, franciscain de la Province d'Aquitaine. L'auteur eut sous la main des manuscrits aujourd'hui égarés ou perdus. Il prononce çà et là le nom de sainte Claire. La notice spéciale qu'il lui consacre n'a malheureusement qu'un intérêt secondaire ; elle tient dans une page et se termine par une anecdote tirée des Fioretti. En revanche, nous lui devons le texte original d'une lettre d'Agnès à notre Bienheureuse.

4. *Seraphice legislationis textus originales* : Quaracchi, 1897. — Ce volume renferme, entr'autres documents, la Règle et le Testament de sainte Claire.

5. *Bullarium franciscanum*, publié par le P. Sbaraglia : Rome, 1759. Le Bullaire nous fournira

les pièces officielles et rescrits de la cour romaine.

Ces divers documents et les actes du procès de canonisation de sainte Claire serviront de base au récit des écrivains des âges postérieurs. Parmi ces derniers, il convient de citer au premier rang Barthélémy de Pise (1), Mariano de Florence et saint Antonin ; puis les annalistes proprement dits de la famille franciscaine, Marc de Lisbonne, Rodolphe de Tossignano et Wadding. Il faut les lire, les uns et les autres, avec précaution, parce qu'ils sont trop en quête du merveilleux et qu'ils confondent parfois la légende avec l'histoire. Mais, avec cette précaution, on peut tirer profit de leurs renseignements supplémentaires. C'est ce que nous ferons pour l'un d'eux, Mariano de Florence, chroniqueur du XV^e siècle, dont Sbaraglia fait un grand éloge (2). Outre plusieurs opuscules et sermons, tous inédits, Mariano nous a laissé deux traités sur sainte Claire, l'un qui est une biographie abrégée, l'autre qui, sous le titre de Conformités avec le Christ et avec Marie, se répand en pieuses élévations sur les vertus et les miracles de la Bienheureuse (3).

Deux auteurs modernes, Vincent Loccatelli (4) et

1. Livre des Conformités (XIV^e siècle), édit. de Bologne, 1590.

2. Supplement. ad script. Ord., p. 518.

3. L'ouvrage de Mariano sur Sainte Claire et les Clarisses appartient au fond des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Florence (MAGLIABECCHI, XXXVII, 226); de même à Volterra et à la Vallicelliana de Rome. Voir le *Tractatus de Portiuncula* de Bartholi, édit. Paul Sabatier, p. 137-164. — Il est souhaitable que les Pères de Quaracchi nous donnent une édition complète des œuvres du chroniqueur florentin.

4. Vie de sainte Claire, Assise, 1854.

Cristofani (1), compatriotes et grands admirateurs de notre Sainte, ont entrepris, à son sujet, des travaux de critique et d'érudition qui facilitent les recherches de l'historien. Mais, il faut bien l'avouer, autant les sources hagiographiques sont abondantes, quand il s'agit de saint François, autant elles sont rares pour sa coadjutrice.

Après avoir constaté la pénurie des documents primitifs, nous tenons à prévenir nos lecteurs du motif qui a inspiré ces pages.

II. — NOTRE DESSEIN

Notre but n'est pas de révéler une sainte Claire inconnue, ni de résoudre tous les problèmes historiques que présente sa vie, ni d'apprécier, au point de vue de la critique, tous les travaux qui la concernent. Nos visées sont à la fois plus hautes et plus modestes. Nous voulons, par-dessus tout, esquisser la physionomie morale de la fille des Scéfi et replacer cette grande figure dans son cadre naturel. Nous voulons aussi dégager de sa monographie les hautes leçons qu'elle renferme, proposer ses exemples aux religieuses et aux nombreux fidèles qui l'invoquent, mettre mieux en lumière son rôle de fondatrice, et défendre au besoin, contre des calomnies sans cesse renaissantes, la cause des Ordres contemplatifs. Dès lors, le choix de l'auteur à suivre nous était tout indiqué. Qui peut, en effet, mieux que Thomas de Célano, le contemporain et l'ami de la vierge séraphique, nous redire sa

1. *Histoire d'Assise* : Assise, 1875; — *Histoire de Saint-Damien*, 1882.

part d'action dans la Réforme du treizième siècle? Qui peut, mieux que lui, nous transmettre le secret des actes héroïques ou des communications surnaturelles qui avaient réjoui la solitude de Saint-Damien? Pour tous ces motifs, c'est à lui que nous nous attacherons; c'est lui qui parlera d'un bout à l'autre de ce volume, et la présente biographie ne sera, en réalité, qu'un commentaire détaillé des sept chapitres de la sienne.

Son opuscule a le grand inconvénient d'être souvent d'une concision désespérante et d'omettre une foule de points auxquels les modernes attachent une extrême importance. Nous l'interrogerons, et il ne nous répondra pas. Souvent, rien ne pourra suppléer à son silence. Mais du moins il nous fera connaître et aimer la Sainte; il nous dévoilera la magnanimité de son caractère, les nobles élans de son cœur, l'héroïsme de ses vertus. Nous ne saurons pas tout; mais du moins ce qu'il nous apprendra, portera le double cachet de la véracité pour les témoignages, et de l'authenticité pour les faits.

Le moment nous paraît propice pour dessiner la noble et ravissante figure de sainte Claire et la présenter à nos contemporains. C'est l'heure où le roman, le théâtre et la presse conspirent, dans une hideuse complicité, à détruire toutes les notions du juste et de l'injuste; c'est l'heure où la plume et le pinceau se ravalent jusqu'à tenter de réhabiliter les passions les moins avouables, jusqu'à faire l'apologie du vice. N'est-ce pas l'heure, par contre, de proclamer les attraites et l'impérissable beauté de la vertu et de la faire resplendir dans une de ces grandes âmes qui sont l'honneur du genre humain? Et n'avons-nous pas lieu d'espérer qu'en opposant à tant d'excitations malsaines le spectacle du devoir

consciencieusement accompli, des prodigieux élans de la foi et des splendeurs du sacrifice, notre voix trouvera encore un écho dans les cœurs où n'est pas éteint le sens du beau et de l'idéal?

Nous soumettons nos appréciations et le volume tout entier, comme ses aînés, au jugement du Docteur infailible, et le déposons humblement à ses pieds, avec l'hommage de notre filiale vénération et de nos sentiments les plus respectueux.

Fr. LÉOPOLD de Chérancé,
Prêtre de l'Ordre des Frères-Mineurs Capucins.

Paris, ce 8 mai 1901.

CHAPITRE PREMIER

UNE BELLE PRÉDICTION DE SAINT FRANÇOIS
(1207)

« Il semble, écrit Ozanam, que rien de grand ne puisse paraître dans l'Eglise, sans qu'une femme y ait part (1). »

La réflexion est juste et fondée sur l'histoire. Partout, en effet, au cours des âges, nous voyons la femme participer à la création des plus nobles institutions du christianisme et y apporter un concours aussi généreux que spontané. C'est la réalisation de la loi mystérieuse qui fut promulguée à l'origine du monde et sanctionnée sur le Calvaire : « Adam était seul, et le Seigneur dit : Donnons-lui une aide qui lui ressemble et le complète. L'un sera la force, l'autre la douceur ; l'un pensera, l'autre aimera ; tous deux chanteront un hymne à la gloire de leur Créateur. » Loi féconde des harmonies surnaturelles, qui rapproche les âmes héroïques, leur donne le sceau d'une admirable fraternité et place dans un même cadre historique, auréolés d'une même gloire, Monique et Augustin, Paula et Jérôme, Scholastique et Benoît et, après eux, les deux saints qui nous occupent, François et Claire d'Assise.

1. *Le Purgatoire de Dante*, 568.

François et Claire d'Assise : deux figures d'une exquise suavité, qui s'appellent et se complètent, inséparables dans l'histoire du moyen âge, comme dans leur gloire d'outre-tombe, également attrayantes dans l'unité de leur vocation et dans la sublimité de leurs vertus !

Et des deux, saint François paraît le premier. C'était le fils d'un riche négociant, Pierre Bernardone Moriconi : caractère primesautier, capable de grandes entreprises et doué de tous les charmes qui fascinent les imaginations. Ses compatriotes l'avaient surnommé « le roi de la jeunesse ». Il l'était, en effet, par les qualités de l'esprit et du cœur, plus encore que par l'ascendant de sa fortune. Pour se rendre compte du prestige qu'il exerçait, il faut se le figurer tel que nous l'ont dépeint ses premiers disciples : une figure fine et souriante, les lèvres vermeilles, les yeux noirs et étincelants, la démarche alerte, l'esprit ouvert à toutes les nobles passions. Il aimait le mouvement et la lumière, semait l'or à pleines mains, était le boute-en-train des associations vouées au gai-savoir et à la poésie, et se plaisait à parcourir les rues d'Assise avec les jeunes gens de son âge, en fredonnant les chansons de geste des troubadours provençaux. Vie de mondanité et de dissipation, mais sans aucune de ces défaillances morales qui attristent les foyers.

C'est ce jeune homme que le Seigneur s'est choisi pour en faire l'instrument de ses miséri-

cordes, le marteau des erreurs antisociales issues du manichéisme, le libérateur de la Papauté dans une des crises les plus douloureuses qu'elle ait traversées. N'interrogeons point le Ciel sur le secret d'une prédilection dont il ne doit compte à personne; considérons plutôt avec quelle puissance et quelle soudaineté il arrache le fils de Pierre Bernardone à toutes les frivolités du siècle, pour arriver à ses fins.

Un matin, François se promenait sous les murs d'Assise. La pensée de son avenir le préoccupait vivement. Rencontrant, sur les pentes de l'Apennin, une église antique et délabrée, dédiée à saint Damien, il y entre; et là, profitant de la solitude pour épancher son cœur, il se jette à genoux devant une peinture byzantine représentant Jésus en croix, et supplie l'arbitre suprême des destinées humaines de l'éclairer sur sa vocation. Tout à coup, les lèvres du Christ s'animent et lui répètent par trois fois ces mystérieuses paroles : « Va, François, et répare ma maison, que tu vois tomber en ruines (1). »

A partir de cette heure, il est transformé. « Le roi de la jeunesse » devient le héraut du monarque des cieux, le chevalier du Christ, le patriarche des pauvres. Il relève à la hâte les ruines matérielles de trois temples abandonnés, Saint-Damien, Saint-Pierre et Notre-Dame des Anges : « Symbole, dit saint Bonaventure,

1. *Tres Socii*, c. v; — THOMAS DE CÉLANO, *Vita S. Claræ*, c. 1 (apud *Acta S.S.*).

des trois Ordres qu'il doit fonder (1). » Puis il songe aux ruines spirituelles. Et là, quel labeur et que d'obstacles ! Il s'entoure de cœurs généreux qui épousent sa pensée, renoncent à tout pour le suivre et s'éprennent, comme lui, de cette divine folie de la croix qui a sauvé le monde. Ce sont les prémices de l'Ordre des Frères-Mineurs. François les réunit à l'ombre de la chapelle de la Portioncule qu'il vient de restaurer ; il imprègne profondément leur esprit de la sublimité de leur vocation, les prépare aux luttes qui les attendent ; puis les envoie en Ombrie, en Toscane, un peu partout, prêcher la paix et travailler à la conversion de leurs frères égarés. Ils sont douze ; bientôt ils seront légion, la légion des moines-apôtres, et c'est avec eux que le Poverello renouvellera la face de l'Italie. Mais voici qu'en attendant, et presque aux débuts de son œuvre, un autre bataillon d'élite accourt se ranger sous sa bannière ; c'est un bataillon de vierges décidées à combattre par la prière, pendant qu'il combattra par la parole.

L'orante à côté de l'apôtre ! Le Patriarche séraphique est initié, en ce qui le concerne, aux secrets de cette loi providentielle. Dans la vision de Saint-Damien, aux clartés des illuminations divines, il a entrevu l'image de sa coadjutrice, les magnificences du rôle qu'elle doit remplir et les gloires du sanctuaire qui l'abri-

1. S. BONAV., *Vita S. Francisci*, c. 11.

tera, elle et ses compagnes. Et ce sanctuaire, c'est Saint-Damien : « Va, lui a dit la voix, et répare ma maison que tu vois tomber en ruines. » Il obéit, et c'est même par cette restauration matérielle qu'il inaugure sa mission et qu'il prélude aux restaurations morales de l'avenir. Il s'en va, à travers les rues de sa ville natale, mendiant des pierres et disant avec une admirable simplicité : « Qui me donnera une pierre aura une récompense; qui m'en donnera deux en aura deux; qui m'en donnera trois en aura trois (1). » Puis il redescend à Saint-Damien, dispose lui-même les matériaux, relève les ruines du vieux monument et dépense à ce travail son temps et ses forces, avec l'amour et la joie de la tourterelle qui bâtit un nid pour sa couvée dans la solitude des bois. « Venez, crie-t-il aux passants, venez, aidez-moi à finir; car vous verrez fleurir ici un monastère de pauvres dames dont la sainte vie et la réputation feront glorifier le Père céleste dans toute la chrétienté (2). »

C'est en 1207 qu'il découvre de la sorte à ses compatriotes un coin du tableau des merveilles que leur réserve l'avenir. Mais quelle est l'héroïne qui peuplera de vierges et de cantiques la solitude de Saint-Damien? D'où viendra-t-elle. Quel est son nom? Il l'ignore. Il se contente de préparer une demeure en harmonie avec ce

1. *Tres Socii*, c. VII.

2. *Ibid.* — Sainte Claire a inséré cette prophétie dans son Testament, en termes à peu près identiques.

qu'il connaît des desseins de la Providence, et il attend.

Pendant ce temps-là, celle que les papes nommeront plus tard : « la duchesse des humbles », grandit dans le silence et la paix, à l'ombre du toit paternel, et nous allons voir le Très-Haut lui faire signe et la conduire, comme par la main, au but qu'il s'est proposé et que saint François a entrevu.

CHAPITRE II

LA PRÉDESTINÉE (1194-1212)

Claire naquit à Assise, en 1194, de la famille patricienne des Scéfi (1), qui comptait alors, d'après Thomas de Célano, parmi les plus riches et les plus considérables de la petite cité (2).

Favorino, son père, était comte de Sasso-Rosso (3). Il appartenait à cette race de chevaliers, si brillante à l'époque des Croisades, qui regardait le métier des armes comme une institution sacrée et le plus bel apanage de la noblesse, et semblait n'avoir d'estime que pour

1. Les Archives des Clarisses d'Assise nous désignent le nom de la famille, et la Chronique de MARIANO DE FLORENCE (*Des Saintes du second Ordre*, ch. v) précise la date de la naissance, 1194.

2. « Pater miles... Domus abundans. » (TH. DE CÉLANO, *Vita S. Clar.*, c. 1.) — *La Chronique des vingt-quatre Généraux*, parlant du Fr. Rufin, cousin germain de sainte Claire, se sert d'expressions à peu près identiques, « Frater Rufinus Cipii... De nobilioribus civibus Assisii, consanguineus S. Claræ... » (*Analecta Franciscana*, t. III, p. 46.) Les manuscrits latins écrivent tantôt *Cipius*, tantôt *Scifius* ou *Scefius*.

3. Les armoiries de la famille, gravées sur le mausolée de ses petits-fils (au cimetière du *Sacro-Convento*), font allusion à ce titre nobiliaire de Sasso-Rosso (du Rocher-Rouge). Ce sont des armes parlantes et qu'on doit lire, à notre avis, de la manière suivante, quoique les émaux ne soient pas indiqués : *D'argent, à un rocher de cinq pointes de gueules*. — Voir V. LOCCATELLI, *Vie de sainte Claire*, Introd. et Append. III.

la gloire militaire ; et l'on peut croire qu'avec ses deux frères puînés, Paul et Monaldo, il faisait de belles chevauchées à travers l'Ombrie (1).

Au blason antique des Scéfi il avait ajouté celui des Fiumi, seigneurs de Sterpeto, et nous savons que son épouse se nommait Ortolana (2). C'était une femme d'une foi robuste et qui n'avait pas craint d'entreprendre le périlleux pèlerinage de Terre-Sainte, puis ceux du Mont-Gargano et de Saint-Pierre de Rome.

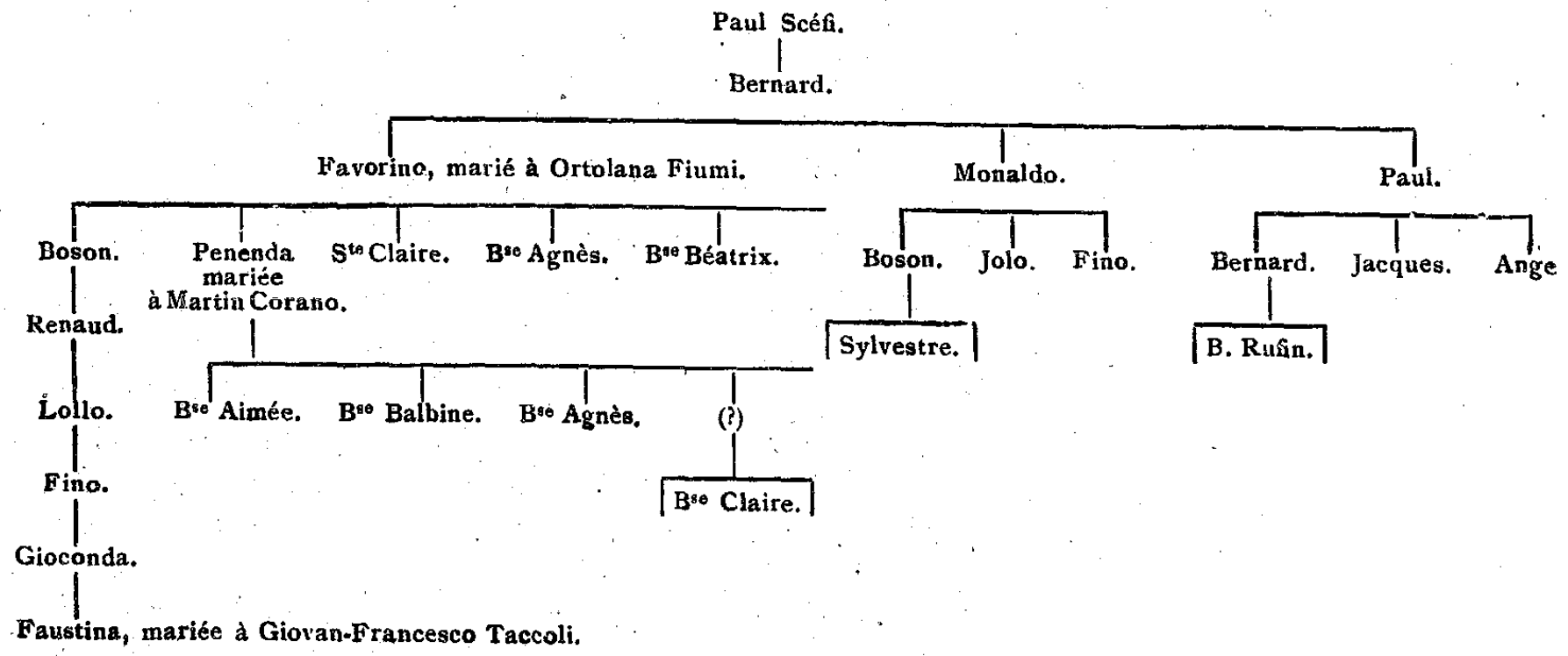
Favorino et Ortolana habitaient, dans le quartier le plus riche et le plus fréquenté d'Assise, un palais dont on aperçoit encore aujourd'hui les restes imposants, tout près de la Porta Vecchia. Dieu bénit leur union, et Ortolana donna le jour à cinq enfants : un fils, don Boso, cité au nombre des vingt-quatre nobles qui assistèrent à la canonisation du martyr Stanislas, évêque de Cracovie (3), et quatre filles, Penenda, Claire,

1. WADDING, ad ann. 1212. — Les chroniqueurs sont d'accord sur les noms des trois frères Scéfi, mais non sur l'ordre de primogéniture. — Voir page suivante l'arbre généalogique des Scéfi dressé par Loccatelli d'après les Archives des Clarisses d'Assise.

2. « Hortulana. » (TH. DE CÉLANO, *Vita S. Claræ*, c. 1; et bulle *Clara claris*.) — C'est le Franciscain Bernardin de Feltre qui nous a révélé le nom patronymique d'Ortolana : « Fiumi. » — V. LOCCATELLI, *Introd.*, p. 33; et CRISTOFANI, *H. d'Assise*, l. I, p. 70. — La descendance des Fiumi est représentée aujourd'hui par le comte Alexandre Fiumi.

3. « D. Boso domini Favorini de Saxo-Rubeo. » (V. LOCCATELLI, *Introd.* et *Append.* III.) — C'est ce même Boson [qui est désigné, avec tous ses titres, dans l'ins-

ARBRE GÉNÉALOGIQUE
de la Famille des Scéfi, comtes de Sasso-Rosso.



(V. LOCCATELLI, Appendice II.)

Agnès et Béatrix. Don Boso et Penenda se marièrent, et le bienheureux Bernardin de Feltre, qui prêchait à Assise en 1485, affirme avoir eu le bonheur d'y saluer leurs descendants (1). Penenda épousa un gentilhomme appelé Martin Corano (2), et nous retrouverons bientôt trois de ses enfants sur notre chemin.

Vient ensuite Claire, l'astre lumineux autour duquel gravitent ses deux plus jeunes sœurs, Agnès et Béatrix : Claire, la troisième enfant d'Ortolana, mais la première par l'éclat de son mérite comme par la splendeur de ses vertus, celle qui, en réalité, a immortalisé le nom des Scéfi. C'est elle qui va désormais occuper notre attention.

Même avant sa naissance, le merveilleux éclate autour d'elle et vient réjouir la demeure paternelle. Un jour qu'Ortolana, inquiète comme toutes les mères, répandait ses larmes et ses prières au pied d'un crucifix et qu'elle implorait la protection du Ciel pour elle-même en même temps que pour le fruit de ses entrailles, elle entendit une voix qui lui disait : « Ne crains rien, Ortolana : tu mettras heureusement au monde une lumière qui éclairera tout l'univers (3). »

cription tumulaire des Scéfi. « Sépulture des fils de Raynald, fils du seigneur Boso, comte de Sasso-Rosso. » (V. LOCCATELLI, *loc. cit.*)

1. WADDING, ad ann. 1212.

2. V. LOCCATELLI, *Introd.*

3. « Lumen salva parturiet, quod mundum universum clarius illustrabit. » (TH. DE CÉLANO, *Vita S. Clar.*, c. 1.)

L'événement suivit de près la promesse. L'enfant vint au monde le 16 juillet 1194. Elle reçut l'eau régénératrice au baptistère du dôme de Saint-Rufin, sur les mêmes fonts sacrés où le fils de Pierre Bernardone avait été présenté douze ans auparavant (1) ; et dona Ortolana, en souvenir de la prédiction angélique, voulut qu'on lui imposât le beau nom de Claire (2).

« Pouvait-elle mieux choisir pour cette âme, belle comme la fleur tissée d'une goutte de rosée et d'un rayon de soleil, pure comme la neige des cimes alpestres, charmante et bonne comme un sourire du bon Dieu ? A l'encontre des berceaux d'enfant, toujours pleins de cris et de larmes, le berceau de Claire fut pour sa mère un berceau de joie : Claire était venue au monde le sourire sur les lèvres. Pendant tout le temps qu'elle fut allaitée, on remarqua en elle ce reflet de céleste béatitude. Était-ce la splendeur de l'ange qui la gardait, ou le rayonnement des richesses cachées par Dieu dans sa jeune âme ? Nul ne le savait. Mais en la voyant grandir, comptant déjà au moyen de petites pierres les *Ave Maria* qu'elle disait, pieuse jusque dans ses jeux, douce et patiente, toujours sereine et joyeuse, facile à s'apitoyer, tendre aux malheureux, on se souvenait de la douce appellation maternelle : Clara, Claire. Ce nom planait en

1. Ces fonts sacrés ont échappé aux ravages du temps ; une inscription latine rappelle le baptême de saint François.

2. TH. DE CÉLANO, *Vita S. Clar.*, c. 1.

quelque sorte au-dessus de l'enfant comme une auréole protectrice, comme la couronne d'étincelantes pierreries dont parle la Bible : *Dabit capiti suo augmenta gratiarum, et corona inclyta proteget te* (1). »

La fille des Scéfi fut toujours un ange d'innocence et de piété. Encore petite enfant, elle aimait à entendre parler de Dieu et méditait à sa manière les sublimes leçons de l'Évangile. Mieux encore : elle les mettait déjà résolument en pratique. A l'âge où les autres jeunes filles ne rêvent que d'atours et d'amusements frivoles, elle pliait déjà sa chair délicate aux lois de la mortification, « et sous une mise élégante, en rapport avec sa condition, elle portait un cilice qui, pour être un peu écourté, n'en était pas moins un cilice (2) ». C'est la réflexion de son historien.

Sa piété n'avait rien d'étroit ni d'égoïste, et Thomas de Célano se plaît à nous dire que le trait distinctif de sa physionomie morale, c'était la bonté, une bonté agissante et qui rayonnait au dehors. « Initiée de bonne heure à toutes sortes de bonnes œuvres par dona Ortolana (et l'on ne saurait faire un plus bel éloge de la mère), elle accueillait avec affabilité les petits, les déshérités, les infirmes, sans s'inquiéter de ce que leur nombre allait toujours grossissant. Elle leur tendait une main secourable et soulageait leur misère de l'abondance de la maison

1. R. P. LÉON, *Panegyrique de sainte Claire*, p. 4.

2. « Cilicium. » (*Vita S. Clar.*, c. 1.)

paternelle (1). » Elle donnait à tous, accompagnant ses largesses d'un sourire ou d'une douce parole qui en doubleraient le prix. Elle répandait la joie autour d'elle ; elle la portait déjà dans son cœur ; car elle entendait chanter au meilleur pli de sa mémoire la promesse du divin Maître : « *Mihi fecistis* : Enfant, c'est moi qui suis caché sous les haillons de ces miséreux. Enfant, c'est à moi que tu donnes. »

« Oh ! l'angélique enfant, s'écrit son biographe, c'était un vase d'élection, un vase d'or rempli de parfums exquis, dont la bonne odeur s'épandait peu à peu sur le coteau d'Assise. Le bruit des actes de dévouement que lui inspirait sa foi, courait d'échoppe en échoppe (2) » ; et quand elle traversait les rues de la cité, les gens du peuple la saluaient respectueusement, se disant les uns aux autres avec admiration : « C'est elle ! C'est la gracieuse fille des Scéff ! »

Voilà notre héroïne dans sa riieuse existence de Sasso-Rosso ; nature expansive et pleine d'attraits, intelligence vive, cœur sensible et compatissant, mais capable au besoin des plus viriles énergies. A un si précieux ensemble de qualités et de vertus naissantes, elle alliait ces charmes extérieurs dont le monde est toujours affolé : « Une taille élancée, un port majestueux, le teint frais et vermeil, les traits fins et délicats,

1. « *Supplebat inopias plurimorum.* » (*Vita S. Clar.*, loc. cit.)

2. « *Vas purissimum; vas gratiarum... Rumor bonitatis ejus vulgabatur in populo.* » (*Vita S. Clar.*, c. 1.)

encadrés par une jolie chevelure aux reflets d'or (1). Ses parents, ravis de voir en elle de si grands avantages, ne songeaient qu'à l'établir dans le monde; mais le Père céleste, qui avait d'autres desseins sur elle, allait briser tous leurs projets et s'emparer de son cœur avec une puissance irrésistible.

1. V. LOCCATELLI, I. I, c. 1, p. 56.

CHAPITRE III

L'APPEL D'EN HAUT (1212)

L'invisible Amant des âmes a deux façons de les conquérir : *suaviter* et *fortiter*, la force et la douceur. Il arrête, il terrasse le fils de Pierre Bernardone sur son chemin de Damas, et l'arrache, tremblant, éperdu, à la tyrannie des convoitises humaines; voilà la force. C'est par la douceur, c'est par la voix suave du « nouveau converti », qu'il saisira la fille d'Ortolana.

C'était pendant le Carême de l'an 1212. François prêchait à Assise, dans l'église Saint-Georges. Il était encore à ses débuts; mais, doué d'un grand souffle oratoire, il avait le don de subjuguier les multitudes; et, en dépit du proverbe qui veut que « nul ne soit prophète en son pays », il charmait ses compatriotes par l'onction, l'originalité, et aussi les saintes audaces de sa parole. L'évêque d'Assise ne s'était pas trompé en lui confiant, quoiqu'il ne fut que simple diacre, la chaire de Saint-Georges.

Claire, désireuse de connaître un apôtre dont l'éloge était dans toutes les bouches, obtient un jour d'aller avec sa mère et sa sœur Agnès assister à l'une de ses instructions. Elle le voit, l'entend, l'admire, et dès ce moment le choisit pour le directeur et le guide de son âme. Elle s'ouvre de son dessein à une veuve digne de

toute sa confiance, Bona Guelfucci, sa tante, et se rend avec elle, dans le plus grand secret, à Notre-Dame des Anges. A sa vue, le visage du réformateur ombrien s'éclaire d'un rayon de joie : il se souvient de la vision de saint Damien et comprend que celle qui se tient là, devant lui, l'héritière des Scéfi, la perle de la cité, est précisément la coadjutrice que lui réserve la Providence. Aussitôt il lui dévoile les excellences de la virginité, les beautés ineffables du céleste Époux et les surnaturelles allégresses d'une union que le temps ne détruit pas (1). Puis il l'entretient de ce qui lui tient le plus au cœur : les souffrances de l'Église, la nécessité des expiations, le prix d'une larme versée devant Dieu, les charmes et la puissance de sa « dame et souveraine » la Pauvreté, de cette pauvreté qui lui inspirait des accents comme ceux-ci : « Oh ! qui n'aimerait ma dame la Pauvreté, elle qui nous institue les privilégiés de la rédemption et les héritiers du royaume des cieux ? »

Claire écoute, étonnée, ravie. Pendant ce temps-là, la grâce lui parle au cœur, et le Sauveur lui dit tout bas : « Viens, et suis-moi. » Son parti est pris : elle brisera toutes les attaches de la terre, même les plus légitimes, même celles de la famille, pour ne plus appartenir qu'au Roi immortel des siècles, et s'en ira habiter avec lui sur les cimes du Golgotha.

Elle eut encore, au rapport de son historien,

1. « Instillat dulcia connubia Christi. » (TH. DE CÉLANO, *Vita S. Clar.*, c. 1.)

plusieurs entrevues avec le vénérable fondateur, à des intervalles très rapprochés et toujours dans le secret le plus absolu (1); car elle prévoyait, de la part de sa famille, une opposition obstinée. Comme tous ceux qui ont entendu l'appel d'en haut, elle était impatiente de se donner toute à Dieu; et les jours qui la séparaient de l'alliance sacrée et définitive qu'elle rêvait, lui paraissaient des siècles. Le Patriarche séraphique, de son côté, « craignant que cette fleur si délicate et si belle ne se flétrît au souffle empoisonné du monde, pensait qu'il était temps de la transplanter dans le jardin fermé de la vie religieuse (2) ». Il fut donc convenu que ce grand acte s'accomplirait le dimanche des Rameaux, la nuit, dans la chapelle de la Portioncule, et toujours à l'insu des parents, pour éviter une lutte dont on redoutait l'issue.

L'affaire était grave en elle-même, grosse de responsabilités et, de plus, du ressort ecclésiastique. Aussi, ne peut-on douter que le fondateur ne fût muni des pouvoirs requis pour la circonstance. Un auteur moderne l'a nié cependant, et il s'est permis d'écrire : « François, lui, simple diacre, *s'arrogea le droit* de recevoir les vœux

1. « Visitat sæpius... Clandestinos frequentabat accessus. » (TH. DE CÉLANO, *Vita S. Clar.*, c. 1.) — Le vieux chroniqueur insiste particulièrement sur le *secret absolu* que gardèrent Claire et François jusqu'à la cérémonie de la vêtue. C'est le motif qui nous pousse à rejeter comme controuvé le mot que Barthélemy de Pise prête au fondateur : « Va et mendie, si tu veux que je croie à ta vocation. » (*L. Conformit.*, p. II, l. I, fr. 8.)

2. TH. DE CÉLANO, *Vita S. Clar.*, c. 1.

de Claire... Un pareil acte aurait dû attirer sur son auteur toutes les censures de l'Église; mais François était déjà une de ces puissances auxquelles on pardonne beaucoup, même quand on parle au nom de la sainte Église romaine (1). »

Saint François « s'arrogeant le droit de recevoir des vœux », indûment! Saint François ainsi transformé en contempteur de la discipline ecclésiastique! A coup sûr, l'imputation est nouvelle; mais est-elle fondée? Il est vrai que le chroniqueur qui nous sert de guide ne souffle mot de la juridiction requise; mais que prouve son silence? Pouvait-il prévoir une objection contre laquelle protestaient à l'avance toutes les paroles et tous les actes du Poverello, et aussi les concessions orales ou les diplômes des papes contemporains? De vive voix, en 1209 — il ne faut pas l'oublier — Innocent III avait accordé pleine juridiction au réformateur ombrien « pour prêcher la pénitence à tous et en tous lieux (2) »; à tous, aux clercs comme aux laïques, aux femmes comme aux hommes, aux personnes mariées comme aux vierges. Cette faveur pontificale éclaire tout le débat. Après la cérémonie de la vêtue, Honorius III, Grégoire IX, Innocent IV, auront successivement l'occasion de traiter des origines du second Ordre (3). On ne surprendra pas sur leurs lèvres une seule parole

1. Paul SABATIER, *Vie de S. François d'Assise*, ch. IX.

2. « Omnibus pœnitentiam prædicare. » (*Tres Socii*, c. XII.)

3. *Bullar. francisc.*, t. I et II.

de blâme ni de protestation; et Innocent IV pourra insérer, sans restriction ni réserves, dans la bulle d'approbation définitive, l'attestation qu'on va lire : « Au commencement de sa conversion, Claire promet d'obéir au bienheureux François, et de même ses compagnes après elle (1). »

La conclusion s'impose : l'Eglise romaine ne pardonna rien, parce qu'elle n'avait rien à pardonner; et nous osons croire que l'éminent critique qu'est Paul Sabatier, se rendant compte qu'il a lancé contre saint François une accusation évidemment calomnieuse, s'empressera de la rétracter.

En règle avec la curie romaine, le Patriarche d'Assise ne l'était pas moins, ce nous semble, avec l'évêque d'Assise, don Guido, « son guide spirituel, le protecteur, l'ami docte et prudent sans l'assentiment duquel, nous disent les trois compagnons, il n'entreprenait rien (2) ». Et l'on comprend, dès lors, qu'ayant la certitude de coopérer à une œuvre divine, il marche de l'avant, avec l'élan et la fermeté d'un ambassadeur qui s'acquitte d'un message confidentiel.

1. *Textus originales*, bulle *Solet annuere*, p. 52.

2. *Tres Socii*, c. vi.

CHAPITRE IV

LA FIANCÉE DU CHRIST (1212)

Le 19 mars 1212, la petite ville d'Assise était plus agitée que d'habitude. L'église célébrait la fête des Rameaux, et les fidèles, une branche d'olivier à la main, pressaient le pas et prenaient place, à mesure qu'ils entraient, dans la vaste nef du dôme de Saint-Rufin. Claire était là, attentive, recueillie, occupant une place d'honneur avec sa famille et parée de ses plus brillants atours. « C'était la forme de ses adieux, remarque notre vieux chroniqueur (1), et saint François en avait lui-même réglé tous les détails », sauf l'imprévu ; car il y eut de l'imprévu, et Thomas de Célano n'a pas manqué de nous rapporter le curieux épisode qui signala cette matinée.

Claire était-elle absorbée par la poésie des chants de l'Église, par la majesté de l'*Hosanna Filio David*, ou pensait-elle à la tempête qu'allait soulever son départ?... Lorsque vint le moment d'aller, selon la coutume italienne, recevoir les rameaux bénits, elle resta à sa place, les yeux modestement baissés. L'évêque, s'en apercevant, descendit les degrés du sanctuaire et lui remit la palme qu'il lui avait réservée, c'était l'em-

1. *Vita S. Clar.*, c. 1.

blème des victoires qu'elle allait remporter sur le monde, en même temps qu'une exhortation muette dont le sens ne pouvait échapper à son esprit pénétrant. Elle était émue au delà de toute expression; mais, caractère fortement trempé, elle ne laissa rien percer des sentiments qui l'agitaient; et après la messe, elle regagna paisiblement, avec son entourage, la demeure de ses aïeux. C'était pour la dernière fois.

La nuit suivante, à l'heure où tout était plongé dans le sommeil, elle sortit de la maison paternelle par une porte dérobée et franchit sans bruit, mais non sans peine, les palissades qui fermaient l'entrée du palais. Libre de voler où l'appelaient les voix célestes, radieuse comme une fiancée au jour de ses nocés, le cœur plein de saints enthousiasmes, la jeune fugitive se dirigea d'un pas allègre, en compagnie de quelques amies intimes (1), vers la chapelle de Notre-Dame des Anges, pour s'y offrir en holocauste sur l'autel du divin amour. François et ses compagnons y avaient fait « la veillée des armes », dans la psalmodie de l'office et la prière. Ils allèrent, des torches à la main, au-devant de l'héroïque jeune fille, et l'introduisirent, au chant des cantiques, dans le sanctuaire privilégié de Marie. C'est là, à la lueur des cierges brûlant sur l'autel de la Madone, qu'eut

1. Mariano de Florence nomme Christine Suppi d'Assise; la plupart des chroniqueurs citent Bona Guelfucci, l'ange tutélaire de la Sainte; Thomas de Célano dit simplement : *Cum honesta societate*.

lieu la scène de ses fiançailles spirituelles (1).

Scène inoubliable et des plus impressionnantes. Il était minuit, l'heure où plus d'une fois, dans ce même sanctuaire, les séraphins du ciel avaient consolé le fils de Pierre Bernardone, leur frère de la terre ! La solitude du lieu, toute remplie de mystères, l'harmonie des hymnes sacrées célébrant les noces mystiques de l'Agneau, et plus encore les paroles suaves qui jaillissaient des lèvres du Poverello, versaient dans l'âme de Claire une paix et des délices qui n'étaient plus de la terre.

« Ma fille, que veux-tu ? lui demanda le Saint. — Dieu, le Dieu de la Crèche et du Calvaire ! » répliqua-t-elle vivement. Je ne veux point d'autre trésor ni d'autre héritage (2). » Alors à genoux, les pieds nus, elle dépose tout ce qu'elle a de précieux, les vêtements soyeux et les bijoux, que les Frères distribueront aux pauvres, selon la recommandation formelle du fondateur. Celui-ci promène le ciseau dans son opulente chevelure, pour signifier sa renonciation aux vanités de la terre. Il la revêt d'une robe gris-cendré, la ceint d'une corde grossière et lui couvre la tête d'un voile épais (3). Puis Claire, les yeux fixés sur l'image de la Reine du Ciel, prononce ses vœux à haute voix, avec cet accent

1. *Vita S. Clar.*, c. 1.

2. « Ut nihil præter Dominum Jesum vellet habere. » (*Ibid.*, loc. cit.)

3. On montre encore au monastère de Sainte-Claire, à Assise, les touchants souvenirs de cette vêtue : la chevelure, la tunique et le manteau de la Sainte.

ému et sincère qui ne trompe pas. Elle choisit le Christ pauvre et souffrant pour son Époux, lui jure fidélité et s'engage à le suivre, le reste de ses jours, dans les âpres sentiers du Calvaire, non avec le fol enthousiasme que suppose un monde incrédule et railleur, mais dans la pleine liberté d'une volonté maîtresse d'elle-même et les ardeurs d'un courage que l'amour seul rend supérieur aux entraînements de la nature.

Claire n'était qu'à son dix-huitième printemps, et déjà elle tenait sous ses pieds le monde vaincu. Victoire admirable qui élevait son âme à des hauteurs inconnues de l'antiquité et donnait à son visage quelque chose d'angélique. Agnès et Cécile n'avaient pas plus de charmes, lorsqu'elles consacraient à Dieu, dans les ténèbres des catacombes, le blanc lis de leur virginité.

Trois ans auparavant, dans la même chapelle de la Portioncule, saint François avait célébré ses fiançailles avec la pauvreté « veuve du Christ ». La fille des Scéfi venait de renouveler, en face des autels, le même pacte et avec le même élan (1). L'alliance était consommée, alliance réelle, indissoluble, supérieure à toutes les conceptions humaines et qui allait trouver sa preuve dans l'existence transfigurée de notre héroïne! Claire aurait désormais pour palais une étroite cellule, pour joyau la pauvreté, pour armoiries seigneuriales la croix. Mais dans le même temps — et nous ne faisons que traduire

1. « Cum sancta paupertate foedus iniit. » (TH. DE CÉLANO, *Vita S. Clar.*, c. II.)

ici la mystique observation de son biographe — il s'opérait, entre la créature et le Créateur, un de ces échanges que les anges du paradis nous envieraient, s'ils pouvaient nous envier quelque chose. Claire apportait sa dot : un cœur virginal débordant d'amour et prêt à tous les sacrifices. En retour, l'immortel Époux des âmes lui posait au doigt l'anneau des vierges, et au front la royale couronne des fondatrices, « sertie de tous les diamants de la grâce (1) ».

Avec elle, en effet, l'Institut des Pauvres-Dames était fondé. « Elle en était dès le principe, non seulement la pierre angulaire, la pierre choisie, mais la fondatrice et la mère (2). » Voilà sa gloire propre, comme c'est la gloire de saint François d'avoir été l'initiateur de cette forme de vie. « Et le berceau de cette nouvelle branche de la famille franciscaine, ajouterons-nous avec le chroniqueur médiéval, le berceau des filles de sainte Claire aussi bien que des Frères-Mineurs, c'est la Portioncule. Ainsi l'a voulu le Patriarche séraphique, pour mieux affirmer la parenté des deux milices, nées du même acte créateur, écloses du même sourire de la Vierge Marie, qui étend également sur l'une et sur l'autre son sceptre d'or et son manteau d'azur (3). »

1. « Mente ditata. » (*Ibid.*, loc. cit.).

2. « Lapis primarius ac nobile fundamentum. » (*Ibid.*, loc. cit.)

3. *Ibid.*, c. 1.

CHAPITRE V

LES ÉPREUVES

La cérémonie de la profession religieuse une fois terminée, le serviteur de Dieu conduisit Claire au monastère des Bénédictines de Saint-Paul, situé, d'après Cristofani, sur les berges du Chiascio, à deux milles environ de la Portioncule (1). C'était un abri provisoire, en attendant l'acquisition de Saint-Damien.

Cependant, au manoir de Sasso-Rosso, on s'apercevait enfin de l'absence de Claire. Extrême fut la surprise, extrême fut l'exaspération de Favorino et d'Ortolana, lorsqu'ils apprirent, par la rumeur publique, son exode nocturne et sa profession religieuse. Sous l'empire d'une impression première, où il entraît encore plus d'affection que de colère, ils coururent à Saint-Paul, y trouvèrent en effet leur fille, méconnaissable sous les livrées de la pénitence, et la sommèrent de rentrer sous le toit paternel. « L'assaut fut terrible (2) », au dire des vieilles chroniques. Le père fit valoir ses droits, son autorité méconnue, l'honneur de son nom livré aux sarcasmes de la malignité publique. La mère parla le langage du cœur : « Pourquoi cette fuite ? Est-ce que nous t'avons molestée

1. *Histoire de Saint-Damien*, c. x.

2. « Violentiæ impetum adhibent, suadentes ab hujusmodi vilitate discedere. » (*Vita S. Clar.*, c. 1.)

dans tes exercices de piété ? As-tu songé aux larmes de tes sœurs Agnès et Béatrix, aux gémissements des miséreux qui ne te verront plus apparaître au seuil du château, à la douleur de ton père et de ta mère ? Veux-tu donc avancer nos jours ? » A ces reproches et à d'autres semblables, elle mêlait les cris de tendresse, les sanglots, les instances les plus pressantes. Que ceux-là la condamnent et lui jettent la première pierre, qui ne savent pas ce que c'est d'être mère et d'aimer !

Quoique violemment émue (et comment aurait-il pu en être autrement ?), Claire résista sans fléchir aux attaques de l'un et de l'autre. Elle protesta de sa filiale affection pour eux ; ils étaient tout ce qu'elle avait de plus cher au monde. Mais Dieu l'appelait ; ne devait-elle pas lui obéir ? « A ces mots, elle se lève, découvre sa tête rasée, s'attache avec force aux colonnes de l'autel et s'écrie : « J'appartiens au Seigneur ; mes serments sont irrévocables, et rien ne pourra m'arracher à son service (1) ! »

Dans une circonstance analogue, un père s'était emporté jusqu'à maudire son fils ; et ce fils était saint François ! Favorino et Ortolana ne commirent point de ces excès. Ils se retirèrent le cœur meurtri, mais sans récriminer, s'interrogeant sans doute l'un l'autre, en chemin, sur ce qu'il fallait penser de la prédiction de l'ange : « Ne crains rien, Ortolana : tu met-

1. *Vita S. Clar.*, c. 11.

tras heureusement au monde une lumière qui éclairera tout l'univers. » Peut-être espéraient-ils que le temps ou l'intervention de l'évêque d'Assise amèneraient une modification dans les dispositions intimes de leur fille. Ils se trompaient. C'est elle qui devait les convertir à son propre sentiment; mais au prix de quelles angoisses et de quelles souffrances, la suite des événements nous le dira.

Les scènes du genre de celle du monastère de Saint-Paul, les luttes avec le sang et la famille, sont de celles qui brisent les cœurs et amollissent les caractères les mieux trempés. Pour en prévenir le retour, saint François décida de transférer la jeune fiancée du Christ, pour quelques semaines, à Saint-Ange du Panzo, autre couvent de Bénédictines, bâti, s'il faut en croire Cristofani (1), sur les flancs du mont Soubase. Mais il ne réussit point à écarter la tempête redoutée et que déclancha la vocation d'Agnès.

Agnès Scéfi, sœur de Claire, était une jeune fille de quatorze ans, pure comme un lis, douce comme un agneau, aimante et fort attachée à sa sœur aînée, pour laquelle elle professait une sorte de culte (2). Claire, de son côté, voyant poindre en elle les rayons d'une belle intelligence faite pour la vie contemplative, et fondant sur elle de grandes espérances, désirait vivement l'avoir pour auxiliaire. Elle suppliait

1. *Histoire de Saint-Damien*, c. x. — 2. TH. DE CÉLANO, *Vita S. Clar.*, c. III.

donc le Dieu jaloux qui se plaît parmi les lis, d'abaisser son regard, un regard de miséricorde, sur cette fleur délicate et de la soustraire aux orages des passions mondaines. Sa prière fut exaucée ; et quinze jours après son arrivée à Saint-Ange du Panzo, Agnès venait l'y rejoindre et lui dire : « Ma sœur, je veux servir Dieu avec vous (1). »

Cette nouvelle évasion raviva la plaie, encore saignante, faite au cœur de Favorino par le départ de Claire. « Il ressemblait, dit un auteur portugais, à une lionne à laquelle on a ravi ses petits (2). » Père, il voulait à tout prix ressaisir son enfant. N'était-ce pas son droit ? N'était-ce pas son devoir ? Ses frères, rassemblés à la hâte autour de lui, partagèrent son indignation et jurèrent de lui ramener sa fille, morte ou vive. Douze hommes, des parents ou des familiers de la maison, prirent les armes ; et Monaldo, frère de Favorino, qui s'était distingué dans des campagnes plus glorieuses, se chargea de les mener à l'assaut du monastère de Saint-Ange du Panzo. Là, il y eut une chaude bataille, et notre vieux chroniqueur nous en a laissé une description qui nous peint au vif la rudesse de ces temps.

« Les assaillants dissimulèrent tout d'abord, sous des dehors pacifiques, la noirceur de leur dessein ; puis, sans respect pour la sainteté du lieu, ils envahirent le cloître. L'un d'eux saisit

1. TH. DE CÉLANG, *Vita S. Clar.*, c. III.

2. MARC DE LISBONNE, l. VIII, c. VI.

Agnès par les cheveux et la traîna brutalement à travers les rochers, pour la jeter hors du monastère. La pauvre victime était tout en sang, et ses vêtements en lambeaux. « Ma sœur, criait-elle, viens à mon secours, et ne permets pas qu'on m'arrache au service de Dieu ! » Claire, voyant que la lutte était par trop inégale, eut recours aux armes de la prière ; et les yeux baignés de larmes, elle conjura le Seigneur d'avoir pitié de l'adolescente qui souffrait pour lui, de la couvrir de sa toute-puissance et de lui accorder quelque chose de la mâle intrépidité des martyrs. Aussitôt le corps de la jeune fille devient si lourd que les ravisseurs, succombant sous le faix, l'abandonnent au bord d'un ravin. Des paysans, accourus à leur aide, ne réussissent pas davantage à la soulever de terre ; et plaisantant sur le miracle : « Est-ce étonnant ? » disent-ils. Elle a mangé du plomb toute la nuit ! » Tout honteux d'une pareille défaite, Monaldo écume de rage. Bien plus, dans un accès de colère, il lève sur sa nièce une main sacrilège et va la percer de son épée ; mais il ne peut consommer son crime : son bras s'arrête, immobile et desséché. Claire arrive sur ces enfaîtes ; elle adjure ses parents de lui laisser au moins les restes ensanglantés d'Agnès, et les chevaliers, poursuivis par le trouble et le remords, finissent par s'éloigner du champ de bataille. Agnès se relève aussitôt, toute joyeuse de cette première victoire remportée pour le Christ et plus décidée que jamais à lui consacrer

son cœur et sa vie. Saint François, ravi de voir tant de courage dans une si grande jeunesse et touché de l'ardeur comme de la sincérité de ses aspirations, estime qu'elle mérite d'être admise au banquet des vierges et qu'il serait cruel de retarder indéfiniment son bonheur. Il la prépare à cette rupture avec le monde, l'instruit des voies de la perfection religieuse et la revêt des insignes de la pénitence, précédemment adoptés pour la vierge Claire (1). »

Les deux fiancées du Christ, laissées à elles-mêmes, goûtèrent ensemble les douceurs de la victoire. « Elles se sentaient vraiment sœurs par la vocation comme par les liens du sang (2) », heureuses d'être l'une à l'autre, plus heureuses d'être tout à Dieu ! Leur cœur s'était épuré, comme l'or, au creuset des tribulations ; leur caractère s'était trempé dans la lutte, et elles avaient mieux compris, aux clartés du prodige opéré en leur faveur, que le trésor de la virgi-

1. TH. DE CÉLANO, *Vita S. Clar.*, c. III. — Est-ce à Saint-Ange, est-ce à Saint-Damien, qu'eut lieu la vêtue d'Agnès ? L'auteur ne précise pas ; mais sainte Claire, dans son Testament, est un peu plus explicite. Voici sa déclaration : « De concert avec quelques Sœurs, que Dieu m'avait données pour compagnes après ma propre conversion, je fis vœu d'obéissance entre les mains de saint François : *cum paucis sororibus...* Et peu de temps après, nous vinmes nous fixer à Saint-Damien. » (*Textus originales*, Testament, p. 273.) En tête de ces deux ou trois professes de la première heure, la logique des faits ne nous amène-t-elle pas à placer Agnès, quoique la vénérable abbessse ne la nomme pas ?

2. « Carne et puritate germanam. » (TH. DE CÉLANO, *Vita S. Clar.*, c. III.)

nité est un don réservé, un don incomparablement plus précieux que tous les diamants de la terre. Aussi est-ce dans une parfaite communauté de vues qu'elles se félicitèrent mutuellement d'avoir souffert quelque chose pour garder ce trésor, et qu'elles firent monter vers l'invisible Époux, qui les avait si manifestement protégées, les accents de leur commune reconnaissance.

CHAPITRE VI

LA RÉCONCILIATION

Assise a conservé quelque chose de sa physionomie calme du moyen âge. Elle est restée une de ces cités antiques où tous les habitants se connaissent et où chacun s'intéresse à tout ce qui concerne les traditions, les monuments et la vie propre de la localité. Dans ces conditions, un événement aussi considérable que l'échauffourée de Saint-Ange du Panzo ne pouvait passer inaperçu. La nouvelle s'en répandit comme une trainée de poudre dans les différents quartiers de la ville, et suscita de toutes parts les sympathies qu'éveillent naturellement dans l'esprit la jeunesse, les épreuves et la vue d'un grand sacrifice.

On savait que l'orateur aimé de la foule, l'orateur de Saint-Georges, déjà considéré comme un envoyé de Dieu et le libérateur de l'Italie, avait lui-même imposé le voile aux deux nobles adolescentes; et celles-ci bénéficiaient du haut renom de sainteté qui s'attachait à sa personne.

Bientôt, au palais des Scéfi, il y eut une réaction en leur faveur. En face du surnaturel et de l'indéniable intervention de la Providence, grâce aussi peut-être à la médiation de l'évêque d'Assise, Ortolana soupçonna que la prédiction de l'ange, relative à Claire, devait s'entendre

dans un sens tout spirituel et que sa fille était destinée, comme François, le grand réformateur ombrien, à marcher dans une lumière nouvelle, hors des sentiers battus. Favorino, qui n'avait péché, après tout, que par excès de tendresse, s'apaisa lui aussi. Il défendit de molester désormais ses deux filles, les soutint de ses largesses, consigna leurs noms dans son testament et s'endormit du sommeil des justes, « peu de temps après la fondation du nouvel Institut (1) », remarque Thomas de Célano, sans préciser davantage. Monaldo, réconcilié avec ses nièces et miraculeusement guéri par leurs prières, devint leur plus zélé défenseur et applaudit à la vocation de Sylvestre, son petit-fils, enrôlé dans la phalange des Mineurs. Paul, l'autre frère de Favorino, s'honora de même de compter un de ses petits-fils, le bienheureux Rufin, parmi les premiers compagnons du Poverello (2).

La tempête une fois apaisée, les deux sœurs, qui ne se sentaient à Saint-Ange du Panzo que comme dans un port de relâche, se montrèrent saintement impatientes de reprendre le large et d'arriver au terme de la traversée. Le Patriarche d'Assise, de son côté, aimait la rapidité dans les décisions. Il gravit donc, sans plus de délai, les pentes de l'Apennin, s'ouvrit de ses plans à l'abbé du mont Soubase dont il avait déjà expérimenté la bienveillance, et lui exposa les merveilleuses destinées de l'Ordre des

1. « In suæ conversionis initio. » (*Vita S. Clar.*, c. II.)
2. LOCCATELLI, Introduction, p. 35.

Pauvres-Dames, encore en germe. L'abbé lui concéda à titre purement gratuit le sanctuaire et l'enclos de Saint-Damien, comme il l'avait fait précédemment pour la Portioncule : de sorte que les deux créations monastiques de saint François, les Pauvres-Dames aussi bien que les Frères-Mineurs, durent à la libéralité des enfants de saint Benoît leur premier asile et leur premier lieu de prière (1). Le Réformateur ombrien était au comble de ses vœux.

Voilà les origines de l'Institut des Pauvres-Dames, telles qu'elles se reflètent dans le document contemporain sur lequel nous nous appuyons. Elles forment un épisode, non le moins intéressant, de l'épopée franciscaine, et nous transportent en plein moyen âge. C'est un véritable drame, étrange, passionné, imprégné de merveilleux et rempli de ces contrastes, alors fréquents, où les droits s'entremêlent, droits des parents, droits de Dieu, et où l'héroïsme de la vertu coudoie les instincts les plus vulgaires. La figure si douce, si attrayante du Patriarche séraphique domine tout; ou plutôt ce qui domine tous ces combats, ce qui nous les explique, c'est la foi qui anime les différents personnages. La foi! Elle reluit à travers la rudesse des mœurs, dans la réconciliation sincère des parents et la générosité avec laquelle, à travers leurs sanglots, ils offrent les deux victimes de

1. LOCCATELLI, c. III. — D'après cet auteur, d'ordinaire bien informé, Saint-Damien était une dépendance de l'abbaye du mont Soubase.

choix que l'amour éternel demande à leur amour. Elle brille d'un plus vif éclat encore dans le dépouillement volontaire et les sanglantes immolations des deux nobles adolescentes, qui se détournent de tous les parfums de la vie pour ne respirer que vers le ciel.

CHAPITRE VII

FONDATION DE SAINT-DAMIEN (1212)

Saint-Damien est un ermitage situé à quelques minutes d'Assise, un peu au-dessous des remparts. On y descend par un sentier caillouteux, à travers un plant d'oliviers au pâle feuillage, au milieu des senteurs de lavande et de romarin. La chapelle, aux murs noircis par le temps, occupe un mamelon d'où l'on découvre ce paradis terrestre de l'Ombrie, où l'azur du firmament est si pur, et la terre si chargée de fleurs.

Ce lieu nous charme par la grâce du paysage. Il plaisait au Patriarche d'Assise pour un motif d'ordre plus élevé. Saint-Damien ! Ce nom résonnait à ses oreilles comme un écho des harmonies célestes, des faveurs les plus précieuses, des prédilections divines les plus inattendues. Prédilections qu'on ignorait pas la vierge Claire ! Et de là l'ardeur de ses désirs. Elle soupirait après l'asile de Saint-Damien, comme le matelot, sous le coup de la rafale, soupire après le havre qui lui promet le repos. Enfin, au bout d'un ou deux mois d'attente (fin d'avril ou commencement de mai 1212), « elle y aborde et y jette l'ancre, c'est-à-dire toute son âme (1) »,

1. « *Mentis anchoram figens.* » (TH. DE CÉLANO, *Vita S. Clar.*, c. 1.)

avec l'enthousiasme de ses dix-huit ans, le cœur plus ensoleillé que la plaine de Spolète aux beaux jours de mai. Son biographe, en relatant cette prise de possession, ne peut s'empêcher de laisser échapper un cri d'admiration attendrie.

« Entre, ô Claire, dans ce réduit, dans cette prison volontaire, d'où tu ne sortiras que pour l'échanger contre les splendeurs du paradis. C'est là que tu t'immoleras jour et nuit, pendant près d'un demi-siècle, sous le regard de l'Époux céleste. C'est là que tu engendreras à la vie séraphique une phalange innombrable de vierges, pressées de marcher sur tes pas. C'est là, enfin, que se brisera le vase d'albâtre de ton corps, exhalant un parfum qui embaumera les coteaux et les vallées de l'Onibrie (1). »

L'installation se fit sans pompe et sans bruit. Elle n'était rehaussée que par la sainteté des personnages. Claire et ses compagnes prirent possession de cette demeure par la prière. Saint François, qui présidait à tout, leur assigna pour supérieure la vierge Claire, et pour visiteur ce Frère Philippe-le-Long, dont il est dit qu'à la Portioncule un ange lui purifia les lèvres avec un charbon ardent. Il ne se retira pas sans les avoir exhortées à persévérer dans les voies du renoncement et leur avoir promis, en retour, assistance et conseil dans tous leurs besoins temporels et spirituels.

Elle était bien pauvre, cette maison de Saint-

1. « Hic ergastulum pro amore Sponsi... Hic jacet virginum collegium... Hic alabastrum. » (*Ibid.*, loc. cit.)

Damien, et celles qui l'habitaient à la première heure bien peu nombreuses, trois ou quatre Sœurs, un modeste oratoire, d'étroites cellules où pendait une croix, leur seul ornement, un jardinet clos de hautes murailles, une terrasse longue de quatre pas! Et c'est à peine si, du haut de cette terrasse, les recluses pouvaient apercevoir dans la plaine, aux feux du couchant, la chapelle de la Portioncule, plus pauvre et plus chétive encore. Mais il y a des compensations que l'œil de l'homme ne soupçonne pas. Dénuées de tout et sevrées des consolations terrestres, les Sœurs possédaient les vraies richesses, celles qui ne périssent pas : l'abnégation qui s'oublie, l'amour qui embellit tout, l'esprit de sacrifice poussé jusqu'à ses dernières limites, les douces prévenances de la charité fraternelle, et l'opulence de la paix, de cette paix intérieure que rien ne remplace et qui est l'apanage des cœurs purs et soumis. Entr'elles il n'y avait d'autre émulation que celle de la ferveur. Elles s'abandonnaient avec une filiale confiance à la Providence qui nourrit les oiseaux du ciel; et au sein même de leurs privations, elles étaient joyeuses, se souvenant de la recommandation du saint fondateur : « Dieu est le souverain Maître, le Maître par excellence. Un visage mélancolique et renfrogné n'est pas de mise à son service (1). »

Saint-Damien n'était plus « une prison »;

1. TH. DE CÉLANO, *Vita secunda S. Fr.*, p. III, c. LXVIII.

c'était « un coin de terre privilégié où l'on menait une vie angélique (1) », « un jardin émaillé de fleurs, un parterre d'où s'échappait un parfum de vie qui allait bientôt attirer l'affluence des vocations (2) ». N'est-il pas écrit, en effet, que « la solitude fleurit comme le lis, au souffle de la grâce » ? Le souffle de la grâce passait, chaud et vivifiant, sur le cloître de Saint-Damien, et l'on voyait se reproduire, ce qui paraissait impossible, le mouvement religieux, extraordinaire, qui avait marqué la naissance du premier Ordre de saint François. Claire et Agnès exerçaient, elles aussi, une sorte de fascination sur l'esprit de leurs compatriotes. Leur vie sainte et mortifiée apparaissait à tous comme la traduction vivante du *Beati pauperes spiritu*, et réveillait la foi dans les cœurs. Les jeunes filles s'arrachaient des bras de leurs familles, pour s'envoler vers l'humble cloître; et parmi elles, il en était plusieurs que Claire avait aimées dans le monde. Des épouses venaient se ranger sous sa houlette, pendant que leurs maris embrassaient la règle des Mineurs. Celles que retenaient des liens sacrés, se dédommageaient en rétablissant sérieusement le règne de l'Évangile dans leurs foyers, et la religion reprenait ainsi peu à peu un empire dont elle n'est jamais impunément dépossédée (3).

L'action des Pauvres-Dames ne tardera pas à

1. TH. DE CÉLANO, *Vita S. Clar.*, c. II.

2. Bulle *Clara claris*, d'Alexandre IV.

3. TH. DE CÉLANO, *Vita S. Clar.*, c. II.

atteindre le reste de l'Italie, la France, l'Espagne, toute l'Europe, mais il ne faudra pas oublier que c'est de l'humble chapelle de Saint-Damien qu'est parti le cri de la réforme des mœurs pour les femmes, comme c'est de la Portioncule qu'est sortie, pour les hommes, la rénovation du XIII^e siècle.

A ce titre, le couvent de Saint-Damien a droit à toute notre vénération. Aussi bien est-ce un véritable reliquaire, qu'ont respecté (chose rare!) le temps et la main de l'homme. Il est encore à peu près, aujourd'hui, tel que l'a bâti saint François, tel que nous l'a légué la piété filiale de Claire. Voici le jardin qu'elle arrosait de ses sueurs, le réfectoire où elle rompait avec ses compagnes le pain de la pauvreté, la cloche avec laquelle elle sonnait les exercices de la communauté, le sanctuaire restauré par le fondateur, la grille de communion en fer ouvragé, le chœur avec ses stalles grossières, les cellules et l'infirmier. Voici enfin le cimetière, puis la terrasse avec son échappée vers le ciel. Chaque recoin rend témoignage à sa manière; chaque pierre prend une voix pour raconter les surhumaines énergies d'une âme capable, à dix-huit ans, de s'enfermer dans cette prison volontaire. Lieu béni! Lieu sanctifié par la prière et par mille austérités dont les anges seuls furent témoins! Le pèlerin s'approche, et il baise avec émotion ces murs frustes et nus, encore tout imprégnés du doux parfum qu'y ont laissé les héroïnes de la pénitence.

Nous connaissons l'habitation, la maison-mère de l'Institut; il est temps de connaître les héroïnes elles-mêmes, surtout les élues de la première heure, celles qui doivent imprimer à l'Ordre sa physionomie propre et son cachet indélébile. Aussi bien y a-t-il, au berceau des familles religieuses comme au berceau des peuples, un idéal, une sève, une force d'expansion qui ne se retrouvent plus dans la suite des temps.

CHAPITRE VIII

SES PREMIÈRES COMPAGNES

On raconte de saint Bernard qu'au moment de son entrée à Cîteaux, il eut le bonheur d'y entraîner avec lui, par l'ascendant de son éloquence et de sa piété, ses frères et ses amis, une trentaine de gentilshommes dont plusieurs avaient tout d'abord vivement combattu ses projets de retraite. La vie de sainte Claire présente un fait analogue. Les premières recrues lui viennent de son entourage, et c'est avec un groupe d'amies d'enfance ou de parentes ralliées à sa cause qu'elle exécute le plan de réformation tracé par le génie du Patriarche séraphique.

Le nom des Scéfi ouvre la liste des recluses de Saint-Damien. Après la fondatrice, ce sont, à des heures différentes : — ses deux sœurs cadettes, Agnès et Béatrix; Agnès, sa première et sa plus noble conquête, âme d'élite honorée par saint François d'une confiance qui fait son plus bel éloge; Béatrix qui, encore au printemps de la vie, dit adieu, elle aussi, aux vanités du monde et sollicite l'honneur d'être admise au banquet des vierges; — Bona Guelfucci ou Sœur Pacifique (1), cette tante dont les sages conseils ont guidé son enfance et protégé sa vo-

1. Nous croyons avec LOCCATELLI (l. II, c. iv) que Sœur Pacifique est le nom de religion de Bona Guelfucci.

cation; — Aimée, Balbine et Agnès Corano, filles de Penenda et par conséquent ses nièces; — enfin (chose rare dans les annales monastiques!), sa propre mère, Ortolana, qui, devenue libre par le veuvage, se hâte de demander à notre Bienheureuse une meilleure orientation vers le ciel. Toute une famille de saints fleurissant sous les mêmes arceaux et s'honorant de n'avoir pas cédé au cri de la chair et du sang, mais uniquement à l'irrésistible séduction de la vertu (1)!

Le bon exemple est contagieux. Du coteau d'Assise, il s'étend bientôt à toute l'Ombrie et au delà; et nous relevons alors les noms les plus divers: Christine Suppi, Agnès Oportule, Bienvenue Diambra et Philippa Ghisléri, d'Assise; Françoise Capitanéo, de Collémezzo; Illuminée, de Pise; Marié de Braye, de Gênes; Andréa, de Ferrare; Lucie, de Rome; Cécile Gualtiéri Cacciaguerra, de Spello (2). En 1238, Saint-Damien compte une cinquantaine de Sœurs, ainsi que le constate un acte notarié de l'époque, reproduit par Wadding (3).

En se multipliant, les recluses ne perdent point leur cachet primitif, ce quelque chose de spontané, de chevaleresque, qu'elles tiennent du

1. LOCCATELLI, l. II, c. IV.

2. MARIANO DE FLORENCE, *Vie de sainte Claire*, c. III.
— WADDING, ad ann. 1213.

3. WADDING, ad ann. 1238. — Cf. LOCCATELLI, l. II, c. IV. — A propos de la vente d'une vigne qui leur avait été léguée par testament, les noms de cinquante Sœurs de Saint-Damien, celui de Claire en tête, sont apposés au bas du diplôme en question.

Patriarche séraphique et qui pourrait étonner dans des femmes, mais que corrige et qu'adoucit cette teinte mystique — douce comme le ciel d'Ombrie — qui enveloppe les origines franciscaines et donne aux physionomies un charme incomparable. Les chroniqueurs du moyen âge ont bien saisi ce double caractère; et s'inspirant des faits eux-mêmes, ils l'ont accusé, en traits plus ou moins vigoureux, dans toutes les esquisses qu'ils nous ont laissées. Ce sont comme deux traits de famille, dont il nous sera facile de constater l'existence, en parcourant la galerie des portraits de Saint-Damien et en nous attachant de préférence aux élues de la première heure.

Saluons d'abord les deux premières disciples de Claire; Agnès Scéfi et Pacifique Guelfucci, mais sans nous arrêter; car déjà nous avons eu, et nous aurons encore plus loin l'occasion d'apprécier, au point de vue qui nous occupe, les éminentes et surnaturelles qualités de l'une et de l'autre.

A leur suite, voici venir Aimée Corano, fille de Penenda et nièce de notre Bienheureuse : charmante jeune fille, douée de tout ce qui plaît au monde, la beauté, la noblesse du sang et les grâces de l'esprit. Elle était à la veille de contracter un brillant mariage, et déjà le jour de noces était fixé. Riante et joyeuse comme on l'est à son âge, elle n'envisageait pourtant pas sans une secrète terreur les engagements et les responsabilités de l'avenir... Pour mettre sa

conscience à l'aise, elle résolut de descendre à Saint-Damien et de réclamer le secours des prières de sa tante, dont le renom de sainteté allait toujours grandissant. Au moment où elle franchissait le seuil du cloître, Claire avait une illumination soudaine et découvrait à sa nièce le mystère de sa véritable vocation. Aimée Corano pleura abondamment; c'était le cri de la nature. Puis relevant la tête, elle s'écria : « Ma tante, je suis à Dieu ! » On devine le courroux des deux familles, à cette nouvelle. Le fiancé ne parlait de rien de moins que d'incendier le couvent et de reprendre, par la force, celle que le ciel disputait à son affection. Vaines menaces ! La jeune fille demeura inflexible, et bientôt toutes les colères, toutes les objections tombèrent devant une volonté si déterminée (1).

Revêtue du voile des vierges, la nouvelle postulante n'eut plus d'autres préoccupations que d'expier les frivolités de son adolescence et de remercier Dieu, par une ferveur toujours croissante, du don précieux de sa vocation. Elle eut le bonheur de passer le reste de ses jours dans la compagnie sanctifiante de Claire. Nous la retrouverons au chevet de la fondatrice mourante; elle lui survivra de quelques mois, suffisamment pour pouvoir rendre témoignage des grands exemples de vertu dont elle aura été la spectatrice fortunée (2).

Aux côtés de Sœur Aimée, entrée si jeune à

1. LOCCATELLI, l. II, c. IV.

2. *Ibid.*, loc. cit.

Saint-Damien, prend place une novice plus jeune encore; c'est presque une enfant, mais une enfant prévenue des bénédictions du ciel, une de ces fleurs de candeur et de piété qui ont besoin du cloître pour s'épanouir à l'aise. Elle se nomme Agnès Oportule, et Wadding, aussi bien que Mariano de Florence, la dit originaire d'Assise.

Étant venue un jour avec sa mère visiter le couvent des Pauvres-Dames, elle s'attacha si fortement à la robe de Claire et manifesta un tel désir de rester toujours dans la compagnie des recluses, que ses parents, n'osant lui faire violence, confièrent aux soins de la fondatrice la formation de son intelligence et de son cœur; et elle, simple comme une colombe, s'enferma joyeusement dans le saint asile qui l'attirait. Les historiens de l'Ordre nous citent d'elle un trait qui témoigne au moins d'un grand courage. Ayant découvert, un jour, par hasard, un des cilices de la Sainte, elle convoita cet instrument de pénitence, comme d'autres jeunes filles de son âge convoitent un bracelet d'or ou un diamant; elle fit des instances pour l'obtenir et en couvrit ses épaules. Mais elle avait trop présumé de ses forces et se vit bientôt obligée de restituer le terrible instrument dont les pointes aiguës déchiraient sa chair. Elle n'en goûta pas moins la béatitude promise à ceux qui portent allègrement, dès leur enfance, le joug du Seigneur, et fut même plus d'une fois, au dire des mêmes historiens, admise aux suavités de la contemplation. Un jour, entr'autres, pendant qu'un

des disciples de saint François prêchait sur les fruits de l'avènement du Sauveur dans les âmes, elle se sentit enveloppée d'une lumière surnaturelle, et entendit une voix qu'elle connaissait bien lui murmurer ces mots à l'oreille : « C'est moi ! Je suis au milieu de vous ! » Vision d'une douceur infinie ! « C'est moi ! » Cette syllabe tombée des lèvres divines avait réjoui et réconforté les saintes femmes de l'Évangile ; elle suffit également à consoler les recluses de Saint-Damien, dédommagées en un instant de tous leurs sacrifices et de toutes leurs privations (1).

A Sœur Agnès Oportule succède, dans la galerie des Pauvres-Dames, Sœur Françoise d'Assise. Celle-ci se distingua surtout par sa dévotion pour le glorieux Patriarche dont elle portait le nom. Elle s'appliqua particulièrement à reproduire son humilité, sa patience et son esprit d'oraison. Maintes fois, racontent les historiens de l'Ordre, maintes fois Notre-Seigneur, déchirant les voiles eucharistiques, daigna se montrer à elle et lui découvrir quelques-uns des mystères de l'autre vie ; et ce fut au sortir d'une de ces extases qu'elle laissa échapper ce cri, un des plus sublimes qui soient sortis du cœur des saints : « Seigneur, vous avez blessé mon cœur, d'une blessure dont il ne veut pas guérir (2) ! »

Enfin, voici une figure à part, voilée de deuil, sillonnée par la souffrance, modeste et ne cher-

1. WADDING, ad ann. 1214 ; — et LOCCATELLI, l. II, c. IV.

2. LOCCATELLI, loc. cit.

chant qu'à s'effacer. C'est une veuve, celle-là même dont nous avons raconté les douleurs maternelles, Ortolana, la mère de notre Sainte. Vocation tardive, mais bien méritoire, et qui lui avait été annoncée ! Un jour qu'elle reprochait doucement à sa fille de l'avoir délaissée : « Ne me le reprochez pas, lui répondit Claire. Vous nous rejoindrez plus tard, et vous aurez la consolation de mourir dans les bras de vos enfants ! » C'est en effet ce qui eut lieu à la suite de la mort de don Favorino (1).

Devant cette tombe entr'ouverte, la châtelaine de Sasso-Rosso comprit le néant des félicités terrestres, même les plus légitimes. Éperdue de douleur, elle chercha un refuge et un appui auprès de sa fille, se rapprocha de saint François et fut une des premières, croit-on, à s'affilier au Tiers-Ordre de la Pénitence. Puis, un peu plus tard, libre d'elle-même et aspirant à un détachement plus parfait, elle supplia le Patriarche d'Assise, celui-là même qui, une dizaine d'années auparavant, lui avait fait verser tant de larmes, de la recevoir parmi les Pauvres-Dames. Le serviteur de Dieu agréa sa demande ; et alors, sans plus de délai, elle vendit ses biens personnels, en distribua le prix aux pauvres, confia Béatrix, sa plus jeune fille, aux soins de Monaldo Scéfi, en attendant que l'âge lui permît de s'associer au bonheur de ses deux aînées, et vint

1. Vers 1214 ou 1215. — Nous avons déjà dit que THOMAS DE CÉLANO (*Vita S. Clar.*, c. 11) ne précise pas l'année.

se mettre sous la direction de sa fille, devenue sa supérieure et son modèle (1).

Sublime renversement des lois de la nature, tout au profit de celle qui obéissait! Les vieilles chroniques ne tarissent pas en éloges sur l'esprit d'humilité et de soumission d'Ortolana; elles nous parlent de saint François et de sainte Claire lui envoyant des infirmes et des malades pour qu'elle les guérît; mais elles ne nous disent pas — et l'esprit humain peut à peine soupçonner — tout ce que renferme de grandeur d'âme et de générosité un si plénier renoncement dans une si haute situation.

Les autres compagnes de Claire nous sont moins connues; mais en étudiant leur vie, nous serions sûrs de retrouver chez elles les mêmes qualités que nous avons admirées dans les Sœurs Aimée, Ortolana, Agnès Oportule et autres : la spontanéité dans la vocation, la générosité dans les sacrifices, une abondante effusion de la grâce et des dons de l'Esprit-Saint. Autant de noms, autant d'héroïnes; et l'on conçoit qu'avec de pareils éléments, saint François et sainte Claire aient osé entreprendre de grandes choses.

1. LOCCATELLI, l. II, c. IV.

CHAPITRE IX

L'ABBESSE

Saint-Damien n'était plus un désert; il commençait à se peupler de vie, de jeunesse et de chants harmonieux. A l'ombre de sa chapelle rajeunie, germaient et s'épanouissaient, comme dans un parterre, selon la gracieuse comparaison de deux contemporains, « les fleurs qu'avaient plantées la main de saint François; et de ces fleurs, la première et aussi la plus belle, la plus parfumée, était la vierge Claire d'Assise (1) ». Éloges précieux, qui feront impression sur l'esprit du lecteur, quand il saura que ces deux contemporains se nomment Alexandre IV et Thomas de Célano, un grand pape et un savant historien, et que l'un et l'autre ont eu le bonheur de jouir plus d'une fois de la conversation de la Sainte.

Ils ne se sont pas contentés de jeter, en passant, une jonchée de fleurs sur sa tombe; ils ont estimé que sa mémoire méritait quelque chose de mieux, et nous ont esquissé en traits délicats sa physionomie morale, laissant à dessein dans l'ombre ces avantages extérieurs dont elle tenait elle-même si peu de compte.

Thomas de Célano nous la dépeint telle qu'il

1. « Pretiosa plantula. » (*Vita S. Clar.*, c. v; et bulle *Clara claris.*)

l'a vue pour la première fois, c'est-à-dire tout à fait aux débuts de la fondation. « Oh! la ravissante figure! s'écrie-t-il. Noble par la naissance, plus noble par les dons de la grâce, vierge d'une pureté angélique, jeune encore, mais mûrie avant l'âge, ardente au service de Dieu, douée d'une rare prudence, d'une humilité sans bornes, perle précieuse entre toutes, pierre angulaire de l'édifice des Pauvres-Dames, ornée, en un mot, de tous les attraits qui captivent le cœur, Claire était une de ces âmes magnanimes qu'on ne saurait louer dignement dans les idiomes de la terre (1). »

Alexandre IV représente plutôt la Sainte au soir de sa longue carrière. « Elle était, nous dit-il, l'ornement de la vallée de Spolète, la princesse des pauvres, la duchesse des humbles : vigilante dans le gouvernement de son monastère, fervente zélatrice de la discipline, modérée dans ses corrections, aimant mieux obéir que de commander, discrète et prudente, aimable et douce. Sa vie était une lumière, ses exemples une prédication. Ses pieds touchaient la terre; mais son cœur était au ciel, et son front resplendissait de toutes les surnaturelles beautés qui forment le diadème des élus (2). »

Quels beaux portraits, et comme ils sont finement dessinés! On dirait deux camées antiques représentant, l'un la jeunesse, et l'autre l'âge mûr d'une héroïne aimée. C'est bien une

1. *Vita prima S. Francisci*, p. I, c. VIII.

2. Bulle *Clara claris*.

héroïne, en effet, que la fille des Scéfi, mais une héroïne chrétienne, joignant à toutes ses autres qualités une modestie extrême qui en rehaussait encore le prix. « Elle aimait mieux obéir que de commander », remarque Alexandre IV. Thomas de Célano est plus expressif encore. « Elle eût voulu, déclare-t-il, toujours obéir, ne jamais commander. Aussi ne fut-ce qu'au bout de trois ans (1215), et sur l'injonction formelle de saint François, qu'elle consentit à porter le titre d'abbesse (1). » Elle courba la tête, par respect pour le fondateur, et les Sœurs se réjouirent de voir investie d'un titre officiel, symbole de la plénitude de la juridiction monastique, celle qui était, aux yeux de tous, le centre d'attraction, l'âme et la lumière de la nouvelle communauté.

On conçoit, d'une part les angoisses de l'élue, de l'autre l'allégresse des Sœurs, quand on songe aux responsabilités qui étaient en jeu. N'importe en quelles mains, en effet, une crosse abbatiale est toujours lourde à porter. Emblème du pouvoir, elle emprunte quelque chose aux trois autorités qu'elle représente, les plus augustes qu'il y ait ici-bas : le père, la mère, l'Église. Aussi les religieuses les plus saintes n'acceptent-elles qu'en tremblant, des mains du pontife, cet insigne de leur juridiction, lors même que leur monastère est des plus antiques et des mieux affermis. Qu'est-ce donc, lorsque le titre d'abbesse se complique de celui de fon-

1. *Vita S. Clar.*, c. II.

datrice? Fondatrice! c'est-à-dire qu'elle a tout à créer, tout à organiser, tout à défendre. A elle de marquer nettement le but de la Règle et d'imprimer à sa famille religieuse le trait qui la distinguera; à elle de présider à l'admission des recrues, d'écarter les indignes, de stimuler les natures indolentes, d'arrêter le zèle indiscret, de pourvoir au présent, d'assurer l'avenir; à elle aussi de veiller à ce que la ferveur n'aille pas en diminuant avec la multiplication des monastères.

Et pour remplir une fonction qui exige tant de prudence et de maturité de jugement, Claire n'avait que vingt et un ans! Aussi comptait-elle peu sur elle-même et ses propres lumières, beaucoup sur le concours dévoué de saint François, et plus encore sur l'assistance divine; car il est écrit: « L'obéissance remportera la victoire. »

Les conseils du fondateur, qu'elle avait implorés, ne lui manquèrent pas, et nous savons qu'il lui traça dans les termes suivants le portrait de l'abbesse: « Elle exercera le pouvoir avec la fermeté qu'exigent l'importance de sa charge et le compte qu'elle en rendra au tribunal du Juge suprême. Elle s'efforcera d'être la première par les vertus et par la sainteté, plus encore que par la dignité, afin que son exemple excite les autres à lui obéir, moins par crainte que par amour. Elle consolera les Sœurs dans leurs tristesses, et sera leur dernier refuge dans leurs angoisses et tribulations, se gardant bien de les rebuter, de peur que ne voyant pas de

remède à leur mal, elles ne s'abandonnent au désespoir (1). »

Voilà l'abbesse telle que l'a rêvée le Patriarche d'Assise, telle qu'il l'a esquissée dans les constitutions des Clarisses, l'abbesse, témoin vivant de la Règle, aide et secours des âmes faibles, et ne se servant du sceptre, pour frapper, que contre l'arrogance insolente et obstinée. Claire aura constamment ce portrait devant les yeux; et ce qui constitue son mérite, elle deviendra elle-même cette abbesse idéale qui attire et désespère à la fois les supérieures tentées de l'imiter.

Prenons-la au moment où le fondateur lui remettait en mains l'insigne abbatial. Mille appréhensions hantaient son esprit : elle était si jeune, si inexpérimentée, et le fardeau était si lourd ! Une seule pensée la rassurait : elle obéissait !

« Elle était de ces belles âmes qui s'ignorent elles-mêmes, dit à ce propos notre vieux chroniqueur (2) : jeune encore, il est vrai, mais mûrie avant l'âge » ; puis si richement douée par la nature ! Clarté dans la conception du devoir, énergie indomptable dans l'action, sens pratique des choses, dévouement et tendresse infinie vis-à-vis de ses compagnes, elle possédait à un degré éminent les qualités qui font les fonda-

1. *Textus originales, Règle de sainte Claire*, c. IV, p. 57.
— Claire, dans son Testament, reproduit les mêmes pensées (*ibid.*, p. 279).

2. TH. DE CÉLANO, *Vita prima S. Fr.*, p. I, c. VIII.

trices d'ordres monastiques. Ces qualités, elle les déploya, pendant quarante années, dans le gouvernement de son Institut et la formation spirituelle de ses disciples, sans se lasser ni se rebuter jamais; car elle savait que, dans une communauté religieuse, les commencements sont tout et qu'ils contiennent en germe les gloires ou les défaillances de l'avenir.

Elle débuta par un acte qui nous révèle immédiatement la trempe mystique de son génie : acte d'initiative que Thomas de Célano place en vedette, comme s'il eût voulu confondre à l'avance les thèses des protestants à cet endroit. Il s'agissait d'imposer un nom à sa famille religieuse, et le choix de la dénomination distinctive ne lui paraissait pas chose indifférente. Elle désirait que ce nom, aussi bien que l'habit, fût une enseigne et traduisît à tous les regards la résolution bien arrêtée qu'elle avait prise, de concert avec ses compagnes, d'étendre à leur sexe la réforme que saint François avait proposée aux hommes. Le titre de Pauvres-Dames lui plaisait; mais elle ne crut pas devoir se l'approprier de son propre chef et sans les autorisations requises. Elle ne voulait pas être confondue avec les faux pauvres du temps, Vaudois, Manichéens, Cathares et autres doctrinaires qui dissimulaient sous leur drapeau un appel à la révolte. N'avait-elle pas appris, d'ailleurs, à l'école du Patriarche d'Assise, « qu'en matière de foi et d'ordres religieux, on ne peut rien faire de stable sans l'agrément et la participation du

Saint-Siège (1) »? Pour ces divers motifs, elle recourut à Rome; et ne pouvant s'y rendre personnellement, comme l'avait fait le Poverello, elle adressa au chef suprême de la catholicité une supplique où elle le conjurait de lui accorder le privilège de la pauvreté, avec le titre et les livrées que comportait ce privilège (2).

En lisant cette supplique, Innocent III ne put s'empêcher de laisser échapper ce cri d'étonnement admiratif: « Ah! voilà un privilège qui n'avait pas encore été sollicité en cour de Rome! » Et dérogeant aux usages de la chancellerie romaine, pour répondre par une faveur inaccoutumée à une demande inaccoutumée, il saisit une feuille de parchemin et écrivit de sa propre main les premiers mots du bref apostolique qui confirmait le privilège et le titre saintement ambitionnés (3).

Ni cet élan spontané, ni cette prompte condescendance, ne doivent nous surprendre de la part de l'auguste vieillard; car, à travers toutes les lignes de la supplique, il lisait un nom connu, un nom plein d'espérances, celui de François. Il penchait vers la tombe, et voyant éclore à l'horizon, sous le soleil de l'Ombrie, aux extrémités du domaine de Saint-Pierre, les vertus magnanimes qui annoncent le réveil de la foi, il ne pouvait s'empêcher de laisser éclater sa joie.

1. *Tres Socii*, c. XII.

2. « Titulo paupertatis. » (TH. DE CÉLANO, *Vita S. Clar.*, c. II.)

3. *Ibid.*, loc. cit.

La supplique de Claire a péri avec le temps ; mais le privilège subsiste toujours. Quant au bref apostolique, il était à la fois une première sanction et un encouragement. Il n'était pas à craindre, avec une âme généreuse comme l'abbesse de Saint-Damien, qu'il restât à l'état de lettre morte. Bien loin de là ! Elle s'imprégna profondément de l'esprit qui l'animait, et nous allons entendre un écho des prescriptions et recommandations du rescrit pontifical dans les conférences qu'elle adressait à ses compagnes.

CHAPITRE X

SES CONFÉRENCES

Quelques-unes des conférences de saint François ont été soigneusement colligées et religieusement conservées par ses premiers compagnons. Elles forment un des trésors de la littérature médiévale. Malheureusement, il n'en est pas de même des exhortations de sa coadjutrice. Toutes ont péri avec le temps, sauf quelques bribes, quelques maximes détachées, que Thomas de Célano a pu recueillir, après la mort de la Sainte, de la bouche des survivantes, et qu'il a insérées dans sa *Chronique*. N'y cherchons point un corps de doctrine; ce sont des traits enflammés, des dards salutaires, qui avaient frappé davantage le cœur des auditrices et leur servaient d'aiguillon pour s'exciter réciproquement à la ferveur. Nous les réunissons ici en un seul faisceau, afin qu'en écoutant la conférencière, le lecteur puisse se rendre compte par lui-même de l'esprit qui régnait à Saint-Damien.

« Fermez l'oreille aux tumultes du dehors et aux vains bruits du dedans, disait la pieuse abbesse à ses compagnes. L'union de Dieu est à ce prix, et il n'est donné qu'aux âmes recueillies et silencieuses de pénétrer dans le sanctuaire où réside le Très-Haut.

« Effacez de votre mémoire tout ce qui est du monde et de la chair, tout ce qui mettrait obstacle aux communications de la grâce.

« Laissez la raison gouverner l'appétit sensitif. L'âme qui obéit aux sens est une esclave ; celle qui leur commande est une reine.

« Prenez garde au genre d'embûches que vous tend le démon ; autres sont les tentations des mondains, autres les tentations des personnes consacrées à Dieu.

« Le silence, le travail manuel, la mortification, la prière, voilà votre armure invincible, votre bouclier contre tous les assauts de l'enfer, le seul moyen de dompter la bête que chacun de nous porte en soi.

« Vous ne sauriez trop remercier Dieu de l'immense bienfait de votre vocation (1).

« Appliquez-vous, je vous en prie, à garder constamment cet esprit de simplicité, d'humilité, de ferveur et de pauvreté, que notre Père saint François s'est efforcé de nous inoculer dès le principe, et par là vous répandrez autour de vous le parfum d'une bonne renommée. — Aimez-vous les uns les autres dans le Seigneur ; et que l'amour qui brûle au-dedans, se manifeste au-dehors par vos œuvres. Votre exemple excitera ainsi les Sœurs à progresser chaque jour dans l'amour de Dieu et la charité fraternelle (2). »

Le grand écueil à Saint-Damien, comme dans

1. *Vita S. Clar.*, c. III et V.

2. *Testam. S. Cl. (Textus originales)*, p. 278).

toute vie claustrale, était la monotonie. « La continuité seule des exercices, a dit un moraliste, dès qu'ils sont réglés et qu'ils se font pour Dieu, fatigue beaucoup. » — « Quel implacable rayon de soleil jeté sur l'infirmité du cœur humain ! » s'écrie à ce propos l'historien des *Moines d'Occident* (1). Les recluses de Saint-Damien n'étaient point à l'abri de cette infirmité. Comment les protéger contre elles-mêmes, contre les répugnances de la nature ?

« *Sursum corda !* En haut les yeux, en haut les cœurs ! leur répondait Claire. Un regard sur la couronne que vous tressent les anges, et la persévérance vous deviendra facile (2). »

Voilà les leçons austères qu'entendaient et que savaient goûter les recluses de Saint-Damien. Elles sont d'un haut vol sans doute, et dénotent, dans celle qui les a dictées, une rare et admirable rectitude de jugement ; mais elles ne nous dépeignent qu'un des aspects de son caractère, le côté sévère, presque effrayant à force d'être rigide. Si nous nous en tenions là, nous n'aurions qu'une idée bien imparfaite de la trempe de son génie et de la nature de ses relations avec ses compagnes. Pour la connaître entièrement, il faut aller plus loin ; il faut dépouiller sa correspondance, où éclate un talent aussi riche que varié, ainsi que nous aurons occasion de le constater plus loin ; il faut surtout ouvrir l'écrin de son cœur et en dévoiler les

1. MONTALEMBERT.

2. *Vita S. Clar.*, c. v.

richesses. C'est ce qu'a fait Thomas de Célano ; et, grâce à lui, nous la connaissons telle qu'elle se montrait avec ses compagnes, telle qu'elle était en réalité : amie de la discipline, mais plus encore de ses filles, remplie pour elles d'une constante et toute maternelle sollicitude, attentive à leurs souffrances et oublieuse seulement d'elle-même, prompte à leur signaler les épreuves de la route, mais plus prompte encore à leur porter secours, et trouvant pour chacune, avec un tact exquis, le mot de la grâce, le mot qui dissipe les ténèbres du doute, le mot qui délivre des transes du désespoir, le mot qui relève les courages abattus (1).

« Le découragement ! Qui ne sait que c'est là, pour les religieuses en particulier, une des tentations les plus fréquentes, les plus subtiles, les plus dangereuses ? Claire ne l'ignorait pas, et elle veillait. Apercevait-elle, sur le visage de l'une de ses filles un nuage, ce nuage de tristesse qui est le prélude ordinaire des grandes tempêtes, immédiatement elle allait à elle, la prenait à part, l'écoutait, pleurait et s'identifiait pour ainsi dire avec elle. Au besoin, elle se prosternait à ses genoux, et ne la quittait pas qu'elle ne l'eût guérie, c'est-à-dire qu'elle n'eût fait renaître dans son esprit le rayon d'espérance qui éclaire et qui sauve (2). » Le tout, sans recherche, ni affectation, sans soupçonner peut-être que l'art des arts est de former les intelligences à la

1. *Vita S. Clar.*, c. v.

2. *Ibid.*

recherche du vrai, et les consciences à la pratique du bien. Elle n'avait pas lu, là-dessus, les savantes dissertations des philosophes, mais elle avait interrogé deux autres livres, d'une doctrine plus sûre et d'une plus haute envolée : l'Évangile, aux clartés duquel elle avait découvert le prix des âmes confiées à sa sollicitude; et son propre cœur, où elle avait trouvé, dès la première heure et sans tâtonnements, ce que les maîtres les plus autorisés préconisent comme le grand secret de l'éducation, l'amour, un amour puisé aux sources les plus nobles et se prouvant par les actes les plus désintéressés.

Quel courage, chez elle, pour reprendre chaque matin la tâche de la veille! Mais aussi, quel esprit de foi! Elle se comparait elle-même, nous dit son biographe, « à ces institutrices fortunées, qu'un puissant monarque honore de sa confiance et qu'il charge de l'éducation des princesses du sang (1) ». Seulement, son monarque à elle, c'était le Roi immortel des siècles; et les « princesses du sang » qu'elle instruisait, n'étaient destinées à rien de moins qu'à devenir l'ornement de la cour céleste. Pouvait-elle jamais excéder dans le soin qu'elle prenait de cultiver leur intelligence et leur cœur? Pouvait-elle jamais les rendre trop belles, trop pures, trop saintes?

Toutefois, tout en restant attentive par-dessus tout, comme il convient, à développer les qua-

1. « Quasi in magni regis palatio præposita puellarum. » (*Vita S. Clar.*, c. v.)

lités supérieures, elle n'avait garde de négliger les côtés relativement secondaires : l'administration du couvent, les relations avec les personnes du dehors et la santé des religieuses. Ce dernier point la préoccupait particulièrement. La plupart de ses compagnes, comme Agnès et Béatrix, pour ne nommer que ses sœurs, étaient jeunes, faibles et de complexion délicate. Elle veillait sur toutes, parce qu'elle les aimait toutes, et ne craignait pas de descendre aux plus minutieux détails, étendant une couverture plus chaude sur leurs épaules pendant les froids de l'hiver, et sachant, dans les cas de fatigue ou de maladie, relâcher les rigueurs de la discipline. Elle n'était inexorable et dure que pour elle-même; mais là, elle aurait pu protester, à l'exemple de saint François, que ses fonctions de fondatrice et d'abbesse lui imposaient l'obligation d'être le miroir de toutes ses filles, de celles de l'avenir comme celles du présent.

Un bon arbre ne peut produire que de bons fruits, et un sage gouvernement, que d'heureux résultats. Le monastère de Saint-Damien en faisait la douce expérience. Aux leçons et au dévouement de Claire répondait la reconnaissance de ses compagnes, une reconnaissance raisonnée, mélange d'affection et de vénération pour celle qu'elles considéraient (et elles étaient bons juges) comme le type de l'abbesse. « Elles ne se lassaient pas d'admirer en elle la tendresse de la mère, la dignité de la supérieure, la sûreté de direction de la maîtresse dans les

questions de spiritualité, les vertus éclatantes de la fiancée du Christ (1) » ; et par suite elles se sentaient éprises d'une sainte émulation qui centuplait leur courage.

C'était l'âge d'or de la famille franciscaine, pour les Sœurs aussi bien que pour les Frères. Le *discours sur la montagne* (2) était vraiment devenu la loi de leur existence, et l'héroïsme était à l'ordre du jour. Aussi quelle riche efflorescence de vertus ! Le vieux chroniqueur qui nous sert de guide, a constaté de ses propres yeux combien était sérieuse, combien était féconde la réforme intérieure, la plus importante et la plus difficile de toutes, entreprise par la noble fille des Scéfi. Il nous décrit donc en témoin oculaire, en témoin ému et qui ne cherche pas à cacher son émotion, ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu ; et ce qu'il a vu est beau comme l'Évangile, ou plutôt c'est l'Évangile même rendu sensible et vivant, l'Évangile aimé, l'Évangile pratiqué à la lettre, jusqu'à l'héroïsme.

« Là, nous dit-il, sur ce mamelon autrefois désert, germaient et s'épanouissaient au soleil les vertus les plus exquises : l'amour qui adore, le dévouement qui s'immole, l'esprit de prière qui touche le cœur de Dieu, la patience qui supporte, sereine et joyeuse, les plus dures tribulations, et enfin la modestie, cette belle modestie chrétienne qui est l'indice d'une âme maîtresse d'elle-même et des appétits inférieurs. Tous les

1. TH. DE CÉLANO, *Vita S. Clar.*, c. v.

2. MATTH., v.

cœurs étaient étroitement unis; toutes les volontés tendaient au même but. Détachées de tout et d'elles-mêmes, les Sœurs n'avaient d'attention et d'attrait que pour les biens impérissables. Nulle part le silence claustral n'était plus ponctuellement observé. Quelques religieuses même avaient presque perdu l'habitude de la parole; et quand il leur fallait communiquer leurs pensées, les expressions leur manquaient. En revanche, toutes entretenaient avec le Seigneur un commerce si intime, si familier, qu'elles y puisaient les lumières et les surnaturelles énergies dont elles avaient besoin (1). »

Spectacle bien réconfortant! Et nous pourrions ajouter : spectacle nécessaire! En ce temps-là, en effet, époque de troubles, de guerres et de scandales, où la société chancelait sur ses bases, on ne manquait pas d'empiriques et de réformateurs, pas plus qu'aujourd'hui. Ils pullulaient dans les rangs des Vaudois, des Cathares, des Albigeois, élevaient la voix sur les places publiques et avaient sans cesse à la bouche les mots de paix et de fraternité; mais on surprenait dans leur cœur des haines irréductibles, et dans leurs mains, des torches incendiaires. C'était la réforme à rebours : il fallait y opposer la vraie, et celle-ci s'élaborait sans bruit à la Portioncule et à Saint-Damien, dans les deux institutions issues du génie du Patriarche d'Assise. « Ici et là, reprend Thomas de Célano, à

1. TH. DE CÉLANO, *Vita prima S. Fr.*, p. I, c. VIII.

Saint-Damien comme à la Portioncule, il n'y avait qu'un seul cœur, qu'une seule âme, et l'on n'y parlait qu'une seule langue, celle de l'amour (1). » Le vieux chroniqueur n'a-t-il pas raison? Et l'amour n'est-il pas, dans tous les temps, le cachet propre et le signe incontestable de la vérité?

Ce signe, ce cachet, se retrouvent à Saint-Damien. La pieuse abbesse était ainsi, sans avoir jamais envié cette gloire, une vraie réformatrice, dans le bon sens du mot; et rien qu'en faisant revivre les merveilles des premiers temps du christianisme, elle travaillait efficacement à la rénovation des mœurs. Elle y travaillait encore autrement.

1. TH. DE CÉLANO, *Vita prima*, p. I, c. III et VIII.

CHAPITRE XI

LA COADJUTRICE DE SAINT FRANÇOIS

« La grandeur des actions humaines se mesure à l'inspiration qui les fait naître. Heureux celui qui porte en soi un dieu, un idéal de beauté, et qui lui obéit : idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, idéal des vertus de l'Évangile ! Ce sont là les sources vives des grandes pensées et des grandes actions (1). »

Chacune des fondatrices d'Ordre religieux a son idéal, secret de sa grandeur ; et chacune le prend dans l'Évangile, foyer de toute lumière. Quel est donc celui de « l'héroïne de la pénitence » ? Voilà la question qui se pose tout naturellement, au seuil de sa carrière monastique. Nous n'avons pas à chercher la réponse bien loin ; c'est la Sainte elle-même qui va nous la fournir, dans une des pages trop rares de sa correspondance intime.

Vers 1240, alors que l'Institut florissait et commençait à s'étendre au loin, elle écrivait à l'une de ses filles spirituelles, non la moins illustre, la bienheureuse Agnès de Bohême, que nous retrouverons plus loin sur notre route : « Quel bonheur pour moi de penser que par votre ardeur à imiter Jésus pauvre et humble,

1. PASTEUR, *Discours à l'Académie française*.

vous suppléiez à ce qui nous manque et compensez abondamment les imperfections de notre zèle !... Vous avez découvert le trésor caché dont il est parlé dans l'Évangile ; vous le gardez dans la foi, l'humilité et l'abnégation volontaire ; vous le faites fructifier dans vos mains, et vous êtes devenue par là, selon le mot de l'apôtre, *l'auxiliaire et la coopératrice de Dieu* dans l'œuvre sublime du rachat des âmes et du relèvement des pauvres pécheurs (1). »

Voilà la Pauvre-Dame, la recluse de Saint-Damien, telle que l'a définie la fondatrice elle-même, telle qu'elle l'a comprise dès la première heure. La Clarisse est, par le fait même de sa vocation, *« l'auxiliaire et la coopératrice du Christ »* dans l'œuvre sublime du rachat des âmes ».

Cette fois, nous sommes bien en présence de la pensée franciscaine, nous entendons la *note militante* qui caractérise les innovations monastiques du Réformateur ombrien, et nous avons une perception très nette du rôle librement accepté, joyeusement embrassé par sa coadjutrice. Elle et ses filles auront leur place, une place déterminée dans la lutte éternelle du bien contre le mal, et participeront aux joies comme aux labeurs de l'apostolat.

La Pauvre-Dame combattra le bon combat à côté du Frère-Mineur, l'orante à côté de l'apôtre, Moïse en regard de Josué ; l'un avec le glaive

1. *Acta S. C.*, 6 mars, *III^e lettre à la bienheureuse Agnès.*

de la parole divine, l'autre avec les flèches d'or de la prière; tous deux sous le drapeau de la pauvreté; tous deux vaillamment. François et Claire tomberont sur la brèche; mais ils sont assurés l'un et l'autre que leur mission respective ne finira point avec eux (1). Le Patriarche d'Assise n'a-t-il pas reçu d'en haut la promesse que les créations de son zèle subsisteraient jusqu'à la fin des temps?

Nous insistons à dessein sur le motif qui relie l'une à l'autre les deux institutions du Patriarche séraphique, parce que la plupart des auteurs négligent de le mettre en lumière et qu'ils se laissent absorber par les anecdotes ou les détails d'importance secondaire. Ce motif est une pensée d'apostolat, la pensée suscitée dans le cœur du Poverello par la parole du crucifix miraculeux : « *Vade et repara* : Va, François, et répare ma maison qui tombe en ruines. » Restaurer le règne de l'Évangile, voilà la mission providentielle du Saint, l'œuvre qu'il a charge d'accomplir. Tout le reste n'est qu'un moyen et converge vers le même but, comme les rayons lumineux vers leur foyer.

Nous avons, sur ce point, une déclaration formelle du fondateur, précieuse en ce sens qu'elle éclaire et confirme notre thèse. Au moment de mourir, il bénit tous ceux qui l'entourent; il bénit aussi de loin les recluses de Saint-Damien, recommande expressément à ses disciples de

1. THOMAS ECCLESTON, coll. XIII; — et THOMAS DE CÉLANO, *Vita secunda S. Fr.*, p. III, c. XCIV.

leur continuer l'assistance qu'il leur a lui-même donnée, et allègue le motif de son attachement.

« C'est que les Mineurs et les Pauvres-Dames, la Portioncule et Saint-Damien, sont nés du même souffle religieux (1), qui est *un souffle d'apostolat* (2). »

On peut sans crainte étendre cette parole à la troisième phalange, qui est le Tiers-Ordre ; et alors l'épopée franciscaine se déroule sous nos yeux selon les règles d'une stratégie qu'on dirait empruntée aux conquérants d'empires. La Portioncule réunit les hommes et engage le combat ; Saint-Damien offre ensuite un bataillon de vierges, qui devient le pendant et le supplément de la Portioncule ; enfin l'armée des tertiaires rallie les séculiers et assure la victoire.

On ne saurait confondre ces trois milices, comme l'ont fait quelques auteurs, puisqu'elles ont trois règles distinctes ; on ne saurait non plus les séparer, puisqu'elles ont une origine commune (3). Toutes les trois procèdent de la même pensée, qui est une pensée d'apostolat, reconnaissent le même chef, qui est saint François, et inscrivent la même devise à leur drapeau : *le règne du Christ*.

1. « Unum atque eundem spiritum dicens Fratres et Dominas illas de hoc sæculo eduxisse. » (TH. DE CÉLANO, *Vita secunda S. Fr.*, p. III, c. CXXXII.)

2. « Sciens se ad hoc missum ut Deo animas lucraretur. » (*Ibid.*, *Vita prima*, p. I, c. XIV.)

3. C'est ce qu'atteste Grégoire IX dans une de ses lettres à la bienheureuse Agnès de Bohême : *De Conditore* (*Bullar. Francisc.*, t. I, p. 241).

Le règne du Christ ! voilà leur raison d'être ! Voilà donc aussi — on n'en saurait douter — l'idéal qui a séduit le cœur de la fille des Scéfi. Voilà enfin ce qui nous explique le mystère de Saint-Damien, la vie cachée de ces moriales, leurs saints enthousiasmes, leurs effrayantes macérations, leur joie profonde. Elles priaient, et savaient que leurs prières n'étaient point étrangères aux triomphes de la vérité. Pour les maintenir en haleine, Claire n'avait qu'à leur rappeler l'interprétation donnée par saint François à ce verset du psalmiste : *Venient cum exultatione portantes manipulos suos*. « Heureux, disait-il à ses Frères, heureux le prédicateur qui travaille à la moisson dans le champ du père de famille et convertit les âmes par l'évangélique simplicité de ses mœurs, ses larmes et ses prières ! Il sera loué et récompensé par le Juge suprême ! Mais malheur à celui qui ne fait cas que de la science et ne cherche au fond que sa propre gloire ! Il sera dépouillé, au grand jour des révélations, du fruit de ses travaux, et les gerbes d'honneur qu'il s'attribuait indûment, seront adjugées à quelque pauvre Frère ignoré et s'ignorant lui-même, qui aura gagné ces âmes à Dieu, en secret, par l'efficacité de ses prières et l'édification de ses bons exemples (1). »

Était-ce un rêve pieux, une illusion mystique ?

1. *Speculum perfectionis*, c. LXXII. — Cf. THOMAS DE CÉLANG, *Vita secunda S. Fr.*, c. c; et S. BONAVENTURE, *Leg. S. Fr.*, c. VIII. — « Les expressions de ce genre,

Et l'abbesse allait-elle trop loin, en appliquant à ses compagnes, dans une certaine mesure, les hardies interprétations du Poverello ? Qui l'oserait dire ? Et ne savons-nous pas que la prière entre dans le plan de la Providence, que Moïse élevant les mains sur la montagne soutenait Josué combattant dans la plaine, et que, du fond de sa cellule, sainte Thérèse a été une grande convertisseuse ? Il n'est donc pas téméraire d'affirmer que si le Patriarche d'Assise a été le libérateur de son siècle, Claire et ses imitatrices ont contribué, elles aussi — pour une part que Dieu seul connaît, mais certaine — à une rénovation religieuse et sociale qui dépasse toutes les forces humaines.

Le même idéal suscite toujours, à travers les âges, les mêmes vocations et les mêmes dévouements. Pour en avoir la preuve, il suffit de lever les yeux. La Clarisse vit là, tout près de nous, au sein de nos grandes villes, dont elle est l'ornement ; et nous voyons qu'elle demeure au ^{xx}^e siècle ce qu'étaient ses devancières au ^{xiii}^e : *une coopératrice de l'apostolat*, une contemplative vouée par état et par amour au service de Dieu, une combattante identifiée avec la cause qu'elle soutient. Et cette cause, nous l'avons nommée : c'est la seule qui soit toujours en jeu, la seule qui ne meure pas, la seule pour laquelle on sacrifie tout, même la liberté, même

ajoute le *Speculum*, revenaient fréquemment sur les lèvres de saint François, surtout dans les Chapitres généraux » (*loc. cit.*). Claire ne pouvait donc les ignorer.

la vie : c'est la cause du Christ. C'est elle qui fait la grandeur de la Clarisse, et de toutes les contemplatives; c'est elle qui auréole leur front de surnaturelles clartés et leur communique, aux heures critiques de l'histoire, tantôt les triomphantes audaces des martyrs, tantôt les viriles énergies des confesseurs de la foi.

Nous connaissons les innovations et les visées apostoliques de saint François; il ne sera pas inutile d'examiner de plus près de quelle manière sa coadjutrice est appelée à y participer.

CHAPITRE XII

L'ORANTE

On vient de découvrir, à la bibliothèque de Gand, un document daté de l'année 1216 et très curieux dans sa brièveté, en ce sens qu'il présente sous un nouveau jour les origines du second Ordre de Saint-François. C'est une épître qui nous vient de Jacques de Vitry, évêque de Saint-Jean d'Acre, esprit judicieux et indépendant, bien à même de nous renseigner sur les faits qu'il rapporte, puisqu'il traversait alors la péninsule italique (1).

Après avoir dépeint le lamentable état de l'Italie, surtout de la ville de Milan, « ce repaire des hérétiques », il ajoute : « A côté de tant de défections et de scandales qui m'attristent, voici un spectacle qui me console. Il est donné par des hommes et par des femmes qui se sont volontairement dépouillés de toute possession terrestre, pour mieux servir Dieu.

« Les hommes sont connus sous le nom de Frères-Mineurs. Ils ont du crédit auprès du Pape et des cardinaux, professent un mépris absolu pour les biens temporels et tout ce qui

1. Il était né à Vitry-sur-Seine. Il accompagna les Croisés en Orient, assista à la prise de Damiette, puis revint en Europe en 1225, fut créé, quatre ans après, cardinal-évêque de Frascati, et mourut en 1244.

est périssable, et n'ont qu'un seul souci, qu'un seul objectif : le salut des âmes ! Sous ce rapport, ils obtiennent des résultats qui tiennent du prodige. Leur vie rappelle celle des premiers chrétiens, dont il est écrit qu'ils n'avaient qu'un seul cœur et qu'une seule âme. Le jour, ils prêchent dans les villes ou les villages ; la nuit, ils retournent dans leur ermitage et se livrent aux exercices de la prière.

« *Les femmes demeurent dans les hospices aux abords des cités, et vivent en commun du fruit de leur travail, sans rémunération pécuniaire. Elles ne se plaignent que d'une seule chose : c'est d'être trop honorées par les populations (1).* »

Il est impossible de s'y méprendre, ces vierges qu'on nous montre complétant l'action apostolique des Frères-Mineurs, ce sont les filles spirituelles de saint François. L'auteur les désigne suffisamment, du reste, par leur trait caractéristique : l'horreur de la pécune. Mais ce qui nous surprend, c'est le ministère de charité qu'il leur attribue, non comme une exception, mais plutôt comme la règle générale. Il le fait sans ambages, et sans avoir l'air de se douter qu'étant le seul à relever ce trait, il pose sous nos regards une énigme à peu près indéchiffrable.

1. « *Mulieres in diversis hospitibus simul commorantur, nihil accipiunt, sed de manuum labore vivunt.* » (Bibl. de Gand, n° 554; et *Speculum perfectionis*, éd. Sabatier, p. 300.)

Comment savoir, en effet, quelle est la portée précise de ces expressions : « Les Sœurs demeurent dans les hospices et vivent du fruit de leur travail. » Y a-t-il donc eu une évolution dans la mission de dévouement proposée aux Pauvres-Dames ? Étaient-elles des hospitalières à l'origine ? Et ne devinrent-elles des contemplatives et un Ordre mendiant qu'au bout d'une dizaine d'années ? Ces transformations sont dans l'ordre des choses possibles ; mais ont-elles vraiment eu lieu ? Et dans le cas de l'affirmative, ont-elles été aussi radicales que le suppose M. Paul Sabatier ? En attendant que la critique nous ait donné la clef de l'énigme, qu'on nous permette, au sujet de la vie contemplative, de hasarder quelques explications. Nous aborderons plus loin la question de la pauvreté séraphique.

Quel est le sens exact du mot *hospice* employé par Jacques de Vitry, nous l'ignorons. Gardet-il ici sa signification ordinaire d'asile charitable, ou bien ne sert-il pas plutôt à désigner les résidences plus modestes que préférait le Réformateur ombrien ? Ce qui n'est plus douteux, c'est que le Patriarche d'Assise aimait à diriger vers Saint-Damien les infirmes et les lépreux qu'il rencontrait sur sa route, et que Claire, de son côté, découvrant sous leurs plaies livides l'image du divin Rédempteur, les accueillait avec sa grande foi, soignant du même coup les ulcères du corps et les meurtrissures du cœur, et souvent même ne congédiant ces infor-

tunés qu'après les avoir miraculeusement guéris (1). Ce qui n'est pas moins certain, c'est que la pensée qui avait présidé à la naissance de l'Institut des Pauvres-Dames, le salut des âmes, demeura constamment la principale préoccupation de l'un et de l'autre. Le reste, action ou repos, soin des miséreux ou commerce intime avec le Très-Haut, était subordonné aux événements ou aux besoins locaux, sans réglementation écrite, mais non sans direction ; car les Sœurs s'en remettaient, pour leur conduite, à la sagesse du fondateur et à la prudence de leur abbesse, les unes se consacrant à la prière et au chant des louanges divines, les autres, appelées servantes ou, comme nous dirions aujourd'hui, sœurs tourières, sœurs converses, s'adonnant aux emplois du dehors (2).

Nous pouvons aller plus loin et dire que les tendances natives de la fille des Scéfi allaient plutôt à la vie active qu'à la vie contemplative. Imagination vive, nature exubérante, elle enviait le bonheur des missionnaires qui partaient pour le Maroc ou pour la Palestine. Ces tendances firent explosion en 1220, lorsqu'elle apprit la fin glorieuse des cinq martyrs du Maroc, saint Bérard et ses compagnons, et qu'elle entendit le fondateur s'écrier dans un saint enthousiasme : « Maintenant je puis dire en toute assurance que j'ai cinq vrais Frères-

1. TH. DE CÉLANO, *Vita S. Clar.*, c. v.

2. « Famularum deforis servientium. » (TH. DE CÉLANO, *Vita S. Clar.*, c. II.)

Mineurs ! » A ces mots, dit Wadding (1), elle tressaille, elle exulte ; elle sollicite l'honneur de s'élancer, elle aussi, avec un groupe de ses compagnes, vers les plages africaines. Sa présence n'y serait pas inutile ; elle irait s'asseoir au foyer de la femme infidèle et la relèverait de son état d'abjection, ou bien tomberait là-bas, pour la foi, sous le cimeterre des Musulmans.

Vœux qui ne nous étonnent pas dans une âme si fortement éprise de la beauté du sacrifice ! Aspirations qui n'ont rien que de conforme au caractère que nous lui connaissons ! Cette pensée féconde jetée dans les esprits germera et portera plus tard ses fruits. Plus tard ; car les temps n'étaient pas mûrs, et nous ne lisons nulle part que saint François — lui, l'initiateur hardi, lui, l'apôtre audacieux — ait essayé de combattre les mille préjugés qui s'opposaient alors à la réalisation de l'apostolat de la femme. A notre XIX^e siècle était réservée la gloire d'enfanter l'admirable phalange des vierges missionnaires, franciscaines et autres, et de leur ouvrir, à elle aussi, la porte des empires encore assis à l'ombre de la mort.

Claire dut se résigner. Mais rêver d'apostolat, ambitionner le martyre et voir ces deux palmes lui échapper des mains, c'était dur pour une âme qui se sentait prête à voler jusqu'aux confins de l'univers, pour y rallumer la flamme

1. Ad ann. 1251 (Extrait du Procès de canonisation). — De même, MARIANO DE FLORENCE (*Des Saintes du second Ordre*, ch. II).

de l'amour divin; et, il nous semble entendre le Patriarche séraphique la réconforter par quelques-unes de ces phrases brèves et suaves qui sont dans la trempe de son génie. « Reste, ô Claire, dans tes montagnes d'Ombrie, près du crucifix miraculeux qui m'a parlé ! Restes-y pour prier, gémir et t'immoler sous le regard de Dieu ! La prière est aussi un apostolat ; la pénitence a son prix, et le diadème des vierges resplendit à l'égal de celui des martyrs. »

La vie contemplative, la vie d'orante, voilà donc, au moins à partir de 1220, la vocation propre de Claire et de ses imitatrices. Elles porteront différents noms dans l'histoire, Pauvres-Dames, recluses de Saint-Damien, Damianites, puis Clarisses ; mais leur physionomie ne changera pas : à travers les âges elles demeureront des contemplatives. Ce sera leur poste d'honneur dans l'Église militante, et aux yeux du philosophe chrétien leur meilleur titre de gloire.

Des contemplatives, c'est à dire des âmes regardant vers Dieu et s'entretenant avec lui sur les hauteurs du Thabor, au milieu de lumières ou de ténèbres, d'extases ou de délaissements, que la parole humaine ne saurait exprimer ; des âmes cachées dans les profondeurs du sanctuaire ; des âmes exclusivement vouées à la prière qui implore et à la pénitence qui expie ! Voilà les Clarisses de la première heure et de tous les temps. Leur existence plane si haut au-dessus des ambitions vulgaires, qu'elles ne pouvaient s'attendre à être comprises.

de tous ni toujours. Au moyen âge, on savait apprécier la grandeur de ces immolations volontaires ; mais de nos jours, où tous les fronts sont courbés vers la terre, qui donc a gardé ces vues de la foi et ces pensées de nos pères ? Une doctrine abrutissante, qui envahit tout et méconnaît tout, la libre-pensée, cette peste des temps modernes, nous demande avec arrogance quelle est l'utilité de ces associations mystiques.

« Que font ces recluses derrière leurs grilles ? clament les folliculaires de la secte. Et pourquoi s'ensevelissent-elles ainsi toutes vivantes entre quatre murailles comme dans un tombeau ? »

Nous n'essayerons pas de les convertir : ils ne nous écouteront pas ! Mais nous nous adressons au peuple aux simples, aux petits, dont ils pourraient pervertir l'intelligence ; nous nous adressons à tous ceux qui admettent le dogme de la Providence (et qui peut le répudier, sans tomber dans les ténèbres de l'athéisme ?), et c'est devant eux, parce qu'ils cherchent sincèrement la vérité, que nous allons justifier, au moins sommairement, l'œuvre six fois séculaire de saint François et de sainte Claire d'Assise.

CHAPITRE XIII

« QUE FONT CES RECLUSES, DERRIÈRE LEURS
GRILLES ?... »

La réponse est facile. Elles y font l'office de Marie-Madeleine aux pieds de Jésus. L'Évangile ne dit-il pas qu'elles ont choisi la meilleure part, et que le rôle de Marie l'emporte sur celui de Marthe ? Tout chrétien, s'il voulait se donner la peine de réfléchir, découvrirait sans peine en Dieu même la raison d'être des ordres contemplatifs. Le Créateur n'a-t-il pas, en effet, le droit de se réserver, à la manière des riches de la terre, un jardin dont il soit le seul maître, et d'y poser des êtres d'élite qui le dédommagent des oublis, des outrages de la foule ? Si vous l'interrogez sur ses œuvres, demandez-lui plutôt pourquoi il a caché dans les invisibles profondeurs du firmament des étoiles plus brillantes que le soleil ; pourquoi il a placé les plus belles fleurs au désert, où elles versent leurs parfums et épanouissent leurs brillantes corolles loin des regards humains ; pourquoi les séraphins restent immobiles auprès de son trône, pendant qu'il députe vers ses créatures les anges et les archanges, messagers d'une hiérarchie inférieure. Comme les étoiles, comme les fleurs, comme les séraphins, les vierges contemplatives louent Dieu et la nuit et le jour. N'est-ce

point assez ? Et qui êtes-vous donc, enfants des hommes, chétive poussière, pour oser mettre vos intérêts et votre gloire en parallèle avec la gloire et les intérêts du Tout-Puissant ?

Mais gardons-nous de croire que ces religieuses soient inutiles à la société civile. Par leur vie pénitente et plus angélique qu'humaine, elles lui rendent un service dont le flot montant de nos crimes fait sentir chaque jour davantage le prix et la nécessité : le service de la prière et de l'expiation. Elles rachètent les prévarications des peuples, arrêtent les nations modernes sur la route de l'apostasie, apaisent la colère de Dieu et arrachent à sa miséricorde de nouveaux bienfaits.

Sans doute cette efficacité de la prière et cette vertu rédemptrice de la mortification volontaire ne sont point exclusivement le partage des contemplatifs. Elles découlent de deux principes universels : la reversibilité des mérites de l'innocent en faveur du coupable, et le grand sacrifice du Calvaire, dont elles sont la continuation et le complément. Elles découlent aussi des promesses divines, qui s'appliquent à tous les genres de vie. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elles demeurent le privilège des âmes pures, selon cette parole de l'apôtre saint Jacques : « La prière persévérante du juste est très puissante sur le cœur de Dieu. » Lors donc que, pour mieux s'acquitter de cet office de médiatrices, les filles de sainte Claire s'enferment dans une retraite plus profonde, ne faut-il pas

les en bénir ? N'y aurait-il pas à craindre qu'au contact d'un monde corrompu et corrupteur, quelque souillure n'effleurât leurs ailes et ne rendît inutile le prix de leurs jeûnes et de leurs veilles ? Et qui ne sent que la solitude de leurs cloîtres les aide à se maintenir dans une virginité sans tache, où la société trouve son profit ? Le peuple, souvent plus éclairé que les prétendus sages du siècle, le peuple a saisi d'instinct ce côté pratique de la question. Quand viennent les fléaux et les calamités publiques, il sait à qui s'adresser : il frappe à la porte des moines ou des épouses du Christ ; il les conjure d'élever leurs mains pures vers le ciel et de désarmer la colère divine par leurs supplications, et il espère !

« Quelle heure est-il ? demandait le roi Philippe-Auguste, assailli en pleine mer, à son retour de Palestine, par une de ces bourrasques si fréquentes dans les eaux de la Méditerranée. — Minuit. — Dieu soit béni ! reprit-il. Nous n'avons rien à craindre ; car c'est l'heure où nos amis les moines de Cîteaux se lèvent et vont prier pour nous. »

Les vrais philosophes pensent comme le peuple et comme les rois. « Je crois, écrit un des plus profonds penseurs de notre temps, Donoso Cortès, je crois que ceux qui prient font plus que ceux qui combattent, et que si le monde va de mal en pis, c'est qu'il y a plus de batailles que de prières. Si nous pouvions pénétrer dans les secrets de Dieu et de l'histoire,

je tiens pour certain que nous serions saisis d'admiration devant les prodigieux effets de la prière, même dans les choses humaines. Pour que la société soit en repos, il faut qu'il y ait un certain équilibre — que Dieu seul connaît — entre les prières et les actions. Je crois que s'il y avait une seule heure d'un jour où la terre n'envoyât aucune prière au ciel, ce jour et cette heure seraient le dernier jour et la dernière heure de l'univers (1).

Et le savant dom Pitra, étudiant le même problème social, ne craint pas d'ajouter que ce contrepoids est absolument nécessaire. « Il n'y a pas de milieu, dit-il, entre la peine librement acceptée ou la peine providentiellement infligée, entre les serviteurs volontaires ou les nécessaires fléaux de Dieu. Ainsi Dieu ne suspend le néant et la mort, prêts à déborder sur le monde, qu'autant qu'il rencontre des prières qui le tiennent en arrêt; ainsi le plus humble moine ne porte pas seulement dans les plis de sa tunique la paix et la guerre, mais la vie et la mort. »

Quoique fondés sur l'expérience des siècles, ces principes sont actuellement bien oubliés, parfois étrangement méconnus. Il est bon de les rappeler, aujourd'hui surtout que les congrégations religieuses sont le point de mire des attaques de la franc-maçonnerie. Il est bon de redire que les excès de la dépravation exigent

1. *Œuvres de D. Cortès*, t. II, p. 124.

un contrepoids, que grâce aux ordres monastiques, ce contrepoids existe à l'état d'institution permanente et sagement organisée, que cette institution forme un service public, à l'égal de l'enseignement ou de l'assistance des infirmes, et que ce service est un bienfait immense, purement gratuit et d'un ordre supérieur. Ces vérités s'enchaînent ; le jour où le peuple en saisira la justesse, il rejettera les meneurs, sectembriseurs ou iconoclastes, comme ses plus mortels ennemis, et le salut ne sera pas loin.

La vie de sainte Claire apportera son contingent de preuves à l'appui de nos assertions ; mais avant d'enregistrer les faits, citons une page d'un de nos grands orateurs, Mgr Bertheaud, sur la thèse doctrinale qui nous occupe : page étincelante de grâce et de fraîcheur, de verve et d'éloquence, si belle et si vraie, que nous ne résistons pas au désir de l'insérer dans notre récit. Aussi bien sera-t-elle un délicieux festin pour nos lecteurs, comme elle le fut jadis pour Louis Veuillot, qui la recueillit.

« Je sais, disait l'illustre prélat, je sais qu'il est possible, qu'il est facile même, en restant dans le siècle, de monter au ciel. Je connais la dignité des préceptes ; toutefois, ce sont des préceptes. Aussi l'Église commande, presse, insiste, au besoin elle forcera : *Compelle intrare*.

« Mais le champ des conseils est libre. On y entre avec transport, on se présente avec des chants, des acclamations, des lumières. Cepen-

dant l'Eglise reste calme. Elle prend même un ton sévère. L'évêque adjure qu'on lui dise vrai : — Est-ce Dieu qui vous amène ? Êtes-vous digne ? Êtes-vous en volonté de persévérer ? — Oui, en me confiant à la miséricorde de Dieu !

« Et l'évêque, à son tour, s'écrie : *Deo Gratias*, grâces à Dieu ! Et les chants recommencent. Avez-vous entendu cette voix forte d'une enfant ? Avez-vous entendu ?

« J'ai vu, disait-elle, ce palais du monde, et sa pompe ne m'a pas éblouie ; j'ai vu ce royaume, j'ai vu son sceptre, sa pourpre, ses parures, et je les ai méprisés : *Contempsit*.

« Et pourquoi ce mépris, dis-nous, mon enfant ? Pourquoi ce dédain ? — C'est que Jésus-Christ est le vrai Roi et Seigneur. A lui désormais tous mes regards, toute ma tendresse, toute ma foi, tout mon amour : *Quem vidi, quem amavi, in quem credidi, quem dilexi*.

« Donnez-lui donc le vêtement du nouvel homme, la ceinture des forts, la robe d'immortalité ; mettez sur ses épaules le joug du Christ, suave et léger, et couronnez son front du voile. Ce voile, ont dit les anciens, c'est la mitre de la liberté, le signe de l'affranchissement, le casque du salut. Allez ainsi parée, ainsi armée, à votre Roi.

« Et maintenant, voyez battre cette poitrine, et ce cœur surabonder de joie. Les paroles échappent de ses lèvres. Douces et bonnes paroles : *Eructavit cor meum verbum bonum* ! Elle veut parler au Maître, au Roi, et pourquoi ?

Elle a des œuvres à lui raconter, de grandes choses à lui dire : *Dico ego opera mea Regi.*

« Et quelles sont vos œuvres, ma fille ? Vous êtes à l'écart, dans l'ombre, inutile. Les actifs sont ailleurs, les utiles sont dans le monde. L'un mènera ses troupeaux dans les herbes et remplira ses étables ; l'autre fourbira son épée ; un autre montera sur les rostres de l'éloquence. Mais vous, que serez-vous ?

« Soyez du moins la femme forte ; elle a choisi la laine et le lin, elle donne du butin à ses esclaves, des mets à ses servantes ; elle mesure le champ et l'achète ; elle tisse des étoffes et vend des ceintures aux Chananéens. Mais vous, que faites-vous, et où allez-vous ?

« Je vais au Calvaire ; une secrète harmonie m'y pousse, un écho m'y appelle ; je cours au Christ harmonieux : *Christus musicus*. Le luth est dressé, les cordes sont tendues, clouez, fixez-les : cordes vives sur un bois sanglant ! Frappez, frappez, bourreaux ! Quel son, quelle divine harmonie !

« Ce sont les sept paroles d'abord, puis les gémissements de l'Eglise, les voix de la solitude, les chants de la terre qui vont se mêler aux cantiques des cieux. J'ai entendu, j'ai vu, j'ai cru, j'ai aimé ! Et c'est pourquoi j'ai choisi d'être inutile et oubliée dans la maison de mon Seigneur Jésus-Christ : *Elegi objecta esse in domo Domini mei Jesu-Christi.*

« Non, vous ne serez pas inutile, ma fille : mais vous serez un supplément au monde,

comme l'a dit un de vos Pères : *Orbis supplementum*. Le monde a de grandes défaillances ; le péché y fait des brèches, le mal y creuse des vides, et c'est pourquoi les jours s'abrègent, les nuits ont moins de repos, les pluies tombent en torrents intempestifs, et des fléaux brûlent les sillons. C'est vous qui suppléerez à ces défaillances.

« De plus, vous êtes un complément de la création, et par vous le ciel sera plus bénin, la rosée plus fraîche, la moisson plus abondante...

« Mais j'oubliais ce monde moral qui a bien plus besoin que vous lui veniez en aide pour le suppléer et le compléter. Car là surtout sont les grandes défaillances ; là sont des jours sans lumière, des nuits sans sommeil. Voyez tous ces vides, n'oubliez aucune souffrance, n'oubliez ni le monde ni l'Église, ni les pasteurs ni les troupeaux ; répandez sur tous le trésor de vos prières (1)... »

Il est difficile de mieux faire ressortir les secrètes influences de la prière, son rôle dans le gouvernement de la Providence, ses divines harmonies avec les besoins de l'humanité. Saint François avait eu la pleine intuition de ce mystère, un des plus touchants, un des plus féconds de l'Évangile ; et voilà pourquoi il avait institué, à côté d'un Ordre spécialement voué à l'apostolat, une congrégation de vierges contemplatives qui fût « le complément et le supplé-

1. Louis VEUILLLOT, *Le Parfum de Rome*, p. 122.

ment • du premier, un supplément universel comme la vie apostolique elle-même. Aussi l'ermitage de Saint-Damien n'était-il pas, à ses yeux, un monastère isolé, mais une ruche d'où les abeilles s'envoleraient en tout lieu, actives, diligentes, pour former de nouveaux essaims et rajeunir un monde qui se mourait d'égoïsme. C'est à ce mouvement d'expansion, parallèle à celui des Frères-Mineurs, que nous allons assister.

CHAPITRE XIV

L'ESSAIMAGE — EN ITALIE

San-Sévérino, dans la Marche d'Ancône, et Spello en Ombrie, qui reçurent les premiers essaims partis d'Assise, présentent une sorte d'anomalie qui mérite d'être signalée. Dans l'une et dans l'autre, ce sont des monastères abandonnant de leur propre mouvement la Règle de saint Benoît, pour s'agréger à l'Institut naissant de sainte Claire.

La transformation monastique de San-Sévérino est due au zèle de saint François, à ses prodiges, et peut-être plus encore à son héroïque sainteté. Pendant qu'il prêchait dans la chapelle des Bénédictines, un poète fameux, qui s'était mêlé à la foule, aperçut deux glaives de feu qui se croisaient sur sa poitrine. Il se convertit sur-le-champ et devint, sous le nom de Fr. Pacifique, l'un des compagnons du Poverello (1). Spectatrices émerveillées d'un changement si inattendu, éprises d'admiration pour le Patriarche séraphique et mises au courant de ce qui se passait à Saint-Damien, elles obtinrent du Saint-Siège la faveur de se ranger sous la discipline plus austère qui excitait leurs saintes jalousies (2).

1. Voir notre *Vie de Saint François*, ch. ix.

2. LOCCATELLI, l. III, c. 1.

A Spello, les Camaldulines du Val-de-Gloire suivirent leur exemple; et le Réformateur ombrien, soucieux de placer à leur tête une supérieure capable de leur inoculer l'esprit séraphique, désigna pour abbesse Sœur Balbine, nièce de la fondatrice (1).

San-Sévérino et Spello sont les prémices. Viennent ensuite quelques autres fondations sur lesquelles, par suite du malheur des guerres et de la disparition des archives locales, nous n'avons rien de précis ni de bien intéressant. Il n'y a d'exception que pour celle de Florence, demeurée célèbre, celle-là, dans les annales de l'Ordre. Elle nous reporte à l'époque la plus brillante de l'épopée franciscaine, au fameux Chapitre des Nattes (26 mai 1219). Les Frères-Mineurs tenaient leurs assises à l'ombre de la chapelle de la Portioncule. Un cardinal, dont le nom sera désormais associé à toutes les entreprises du fondateur, présidait : c'était Hugolin, évêque d'Ostie et légat du Saint-Siège pour la Toscane, personnage influent, dont le Patriarche d'Assise s'était récemment concilié le haut patronage et la bienveillante amitié. Après avoir approuvé le plan d'évangélisation du Poverello et béni les Frères, il s'occupa des Sœurs et monta à Saint-Damien. Il avait plusieurs fois visité l'humble monastère, pendant son séjour à Assise, et il avait pu se convaincre par lui-même que la sainteté des Pauvres-

1. LOCCATELLI, l. II, c. IV; — et *Bullarium Franciscanum*, t. I, p. 82.

Dames dépassait tout ce qu'en publiait la renommée. Un diplôme signé de sa main (1) nous amène à conclure que ce fut au cours de ces visites qu'il entama une négociation délicate, dont il était officiellement chargé à titre de légat pontifical, et dont voici le but.

Les Bénédictines de Florence sollicitaient, à leur tour, pour leur monastère de Monticelli, la faveur d'être incorporées à l'Institut des Damianites, et le cardinal appuyait personnellement leur supplique. C'était la troisième requête de ce genre ; le séraphique Patriarche y souscrivit avec d'autant plus d'empressement, qu'il connaissait la parfaite réussite des deux premiers essais, à San-Sévérino et à Spello. Mais qui envoyer ? Le choix du Saint tomba sur Agnès, la sœur cadette de la fondatrice ; et aussitôt, selon sa coutume, il notifia à l'une et à l'autre la décision qui les concernait.

Souvent il leur avait répété le mot qu'il adressait à ses disciples : « Tenez-vous prêtes, toujours, à vous rendre là où vous enverra l'obéissance. » Elles étaient prêtes, et ne reculèrent pas devant le sacrifice ; mais elles n'en sentirent pas moins toute l'amertume, et la séparation ne se fit pas sans de cruels déchirements (2). Sœurs, elles s'aimaient tendrement ; femmes,

1. *Analecta Francescana*, t. III, p. 176, notes.

2. La fondation eut lieu en 1219. C'est ce qui ressort des deux documents qui servent de base à notre récit : une lettre du cardinal Hugolin, du 27 juillet 1219, rattachant Monticelli à Saint-Damien, et un bref d'Hono-

elles pleurèrent; religieuses, elles se soumirent, se comportant ainsi, une fois de plus, à la façon des saints, dont le mérite n'est pas d'être insensibles, mais de vaincre les faiblesses de la sensibilité.

Un si généreux sacrifice attira les bénédictions du ciel sur la mission de la bienheureuse Agnès. Les Bénédictines de Monticelli accueillirent leur nouvelle abbesse comme une envoyée de Dieu, et se plièrent aux exigences des constitutions de Saint-Damien, avec un entrain qui dénote chez elles autant d'esprit de foi que d'abnégation.

Sœur Agnès gouverna de 1219 à 1253 le monastère de Monticelli, et y implanta solidement l'esprit de recueillement et de pénitence qui régnait à Saint-Damien. Chérie de Dieu, estimée des hommes, éclipsant ses compagnes par l'éclat de ses vertus non moins que par sa dignité, elle devint l'ornement de la Toscane et s'attacha sincèrement à Florence, « la cité des fleurs », sa seconde patrie, mais non sans jeter souvent un regard mélancolique vers les lieux et les personnes qui retenaient, pour ainsi dire, la moitié de son âme. Tous les primitifs de la famille franciscaine se sont fait remarquer par leur amour pour le pays natal, leurs montagnes d'Ombrie. Nulle part ce sentiment instinctif, si

rius III, du 9 décembre de la même année, confirmant les privilèges accordés par le susdit cardinal. — Voir les *Analecta Franciscana*, t. III, p. 176; et le *Bullarium Franciscanum*, bref *Sacrosancta romana*, p. 3.

doux et si puissant, n'éclate avec plus de vivacité que chez l'abbesse de Monticelli. Elle revivait les années de sa jeunesse, revoyait en esprit le berceau de sa vie religieuse, sa sœur Claire, les élus de la première heure, cette ville d'Assise suspendue aux flancs du mont Subase, ces majestueux sommets des Apennins; et se sentant seule, loin de ces lieux enchantés, elle pleurait leur absence.

C'est elle-même qui nous livre tous ces secrets, dans une épître d'une belle latinité et d'une émotion intense, où Montalembert eût reconnu l'accent des lettres qu'échangeaient entre elles les religieuses de l'heptarchie anglo-saxonne. Nous en donnons une traduction aussi littérale que possible.

« A sa vénérable Mère et maîtresse en Notre-Seigneur, à sa très-aimée dame Claire et à toute la communauté : Agnès, humble servante du Christ.

« Il est dans la nature des choses créées de n'avoir rien de stable; et souvent, aux plus brillantes prospérités, succèdent les catastrophes les plus horribles, les plus inattendues. C'est une tribulation de ce genre, ô ma Mère, qui a fondu sur moi : tribulation immense ! Je souffre au delà de toute expression d'être séparée de vous, d'être séparée de mes Sœurs, alors que j'espérais vivre et mourir à vos côtés ! C'est une épreuve dont je n'entrevois pas le terme, un nuage qui va toujours s'assombrissant, une nuit sans aurore, une tempête que je ne puis

écarter. Je m'imaginais qu'unies par tant de liens et des liens si étroits, le sang, la foi et les vœux, nous le serions également dans la vie et dans la mort, et qu'un même tombeau renfermerait nos ossements. Hélas! c'était une illusion, aujourd'hui détruite. Je suis abandonnée, et mon âme déborde de tristesse.

« O Sœurs excellentes, compatissez à ma peine, pleurez avec moi et priez le Seigneur de vous épargner de pareils tourments. Voyez s'il est une douleur semblable à la mienne : douleur qui m'opprime, langueur qui me consume, feu qui me dévore, sans un instant de répit! Autour de moi, au-dessus de moi, de toutes parts, c'est un océan d'amertume qui m'enveloppe. De grâce, secourez-moi de vos ferventes prières, et obtenez-moi d'en haut le courage de porter une si lourde croix.

« Que faire, que dire, ô ma Mère, alors que j'ai perdu tout espoir de jamais vous revoir en ce monde, vous et mes Sœurs? Oh! si je pouvais vous ouvrir mon cœur? Si du moins ces pages, trempées de mes larmes, pouvaient vous raconter tout ce que j'ai souffert, combien j'ai souffert! Ma vie est un supplice. Je gémis, ma chair se dessèche, je me meurs de chagrin, à la pensée que je ne vous reverrai plus; et parmi ceux qui me sont chers, il n'y a personne qui me console.

« En revanche, sous le rapport de la mission que vous m'avez confiée, vous pouvez me féliciter de mon bonheur; car dès la première

seconde, les religieuses de Monticelli sont venues à moi avec une émotion attendrie, une joie mêlée de respect et une touchante unanimité. Pas une note discordante ! Toutes m'ont promis obéissance et soumission ; toutes se recommandent avec moi à vos prières et à celles de toute votre communauté, et toutes ensemble nous vous conjurons de nous compter toujours parmi vos filles les plus dociles, les plus disposées à exécuter vos ordres et vos moindres conseils.

« Sachez, en outre, au sujet de la pauvreté absolue (1), que le seigneur Pape a daigné acquiescer à mes désirs, qui sont aussi les vôtres.

« Je vous prie de rappeler au Fr. Élie que c'est une obligation pour lui de venir souvent nous visiter et nous consoler. Adieu (2). »

Le souvenir affectueux d'Agnès, la réunion définitive des moniales de Monticelli à l'Institut des Pauvres-Dames et l'entente cordiale des unes et des autres ne pouvaient manquer de toucher le cœur de la fondatrice. Elle leur députa un messenger chargé de leur remettre,

1. *De facto proprii*, et non *proprio*, comme l'a écrit par mégarde l'annaliste Wadding.

2. *Chronique des vingt-quatre Généraux*, apud *Analecta Franciscana*, t. III, p. 175. — Tous les annalistes de l'Ordre ont reproduit cette missive. Elle ne porte aucune date. Wadding l'inscrit à l'année 1221 (n. XX), et mentionne le point de départ : Florence. Ces deux renseignements, dont nous ne pouvons contrôler l'exactitude, ont au moins le caractère de la vraisemblance.

comme gage de sa maternelle affection, quelques pieux souvenirs : un mot signé de sa main et « le voile bénit qui lui couvrait la tête (1) ». Les Sœurs baisèrent avec respect ce vêtement sanctifié au contact d'une chair virginale, et le déposèrent, après la canonisation de la Bienheureuse, parmi les trésors sacrés du monastère. Marc de Lisbonne, auteur du xvi^e siècle, affirme que de son temps cette relique était l'objet de la vénération publique.

Malheureusement, la lettre qui accompagnait cet envoi ne nous est pas parvenue, et nous le regrettons vivement. On a écrit un livre sur la bonté du cœur chez les saints. La réponse de Claire y eût ajouté une belle page, qui restera, probablement, longtemps encore inédite. A son défaut, on peut du moins y insérer la lettre d'Agnès. Ce document est « une voix de l'âme », selon l'expression de Montalembert. Il nous fait entendre une vérité que nous sommes trop tentés d'oublier : c'est que les saints ne répudient rien des affections légitimes. Chez eux, les sentiments de la nature ne sont pas étouffés, mais ennoblis, apurés par la grâce, affinés par l'absence et singulièrement perfectionnés par la discipline claustrale. C'est ce qui fait leur mérite et aussi le charme de l'histoire religieuse.

« Pour moi, écrit Montalembert, je prête l'oreille, le long des siècles, à ces cris du cœur, à ces voix de l'âme, avec plus d'intérêt mille fois

1. BARTHÉLEMY DE PISE, *Conformités*, p. II, l. I, fr. VIII.



qu'aux victoires et aux conquêtes qui ont absorbé l'attention des historiens ; et je remercie mille fois les biographes des saints et les compilateurs de leurs œuvres, d'avoir admis et enclos dans leurs in-folio, comme des fleurs dans un herbier, ces vestiges rudimentaires du cœur de l'homme et de ses orages (1). »

Nous nous applaudissons, nous aussi, d'avoir prêté l'oreille « à ces cris du cœur », partis d'une modeste cellule de Florence ; mais il nous tarde de revenir à leur auteur, l'exilée de la Toscane, la vierge Agnès, et de connaître la conclusion de cet épisode.

Pendant plus de trente années, et sans pouvoir s'en ouvrir à son entourage, elle gardera cette blessure intime que lui a faite la séparation. Jusqu'en 1253, jusqu'à l'heure du dernier revoir ici-bas et des adieux suprêmes, elle souffrira en silence de ce mal qui honore après tout l'humanité : la nostalgie du pays natal. Mais ne craignons rien : elle se montrera toujours la digne sœur de Claire. Entre le sentiment et le devoir, elle n'hésitera jamais, et les vieilles chroniques nous la représentent constamment occupée, pendant ce long exil, à consolider l'œuvre de Monticelli, à créer çà et là de nouveaux centres de prières et de pénitence, enfin à combattre partout sur sa route le paganisme renaissant.

L'élan est donné ; il ne s'arrêtera plus. Il gagne

1. *Les Moines d'Occident.*

l'Ombrie, la Toscane, la Marche d'Ancône, et s'étend bientôt à toute l'Italie. Du vivant même de la fondatrice, Lucques, Sienne, Pérouse, Crémone, Milan, Venise et vingt autres cités de moindre importance (1), se disputent l'honneur de posséder dans leurs murs quelques-unes de ses disciples. Les moniales de Saint-Ange du Panzo abandonnent la Règle de saint Benoît pour se ranger sous sa bannière (2); et Grégoire IX lui-même, voulant avoir les Damianites près de lui, dans la Ville éternelle, leur cède l'abbaye bénédictine de Saint-Côme dans le Transtévère. De toutes parts, les esprits soucieux d'une réforme sincère de la société se tournent vers elles. La péninsule italique les admire; la France les attend.

1. *Bullarium Franciscanum*, t. I et II.

2. *Ibid.*, t. I, 258.

CHAPITRE XV

AU DELA DES MONTS

Le royaume des lis est le premier qui ait fait appel au dévouement des filles de sainte Claire; et dans ce royaume, Reims, berceau de la France chrétienne, est la première cité qui leur ait ouvert ses portes. Leur entrée en cette ville est enregistrée comme un événement dans les archives de la Champagne, non sans motif; car elle est comme la prise de possession du sol gaulois par l'héroïque phalange des Damianites, et à ce titre elle mérite une mention spéciale.

En 1215, l'archevêque de Reims, Albéric de Humbert, se rendait au concile de Latran. Peut-être rencontra-t-il déjà sur sa route ces apôtres populaires et ces vierges dont la seule vue devait, l'année suivante, procurer à Jacques de Vitry une immense consolation. Dans tous les cas, pendant son séjour à Rome, il eut l'occasion d'entendre Innocent III lui-même faire publiquement l'éloge de l'Ordre naissant des Frères-Mineurs. « Il s'aboucha directement avec saint François et le pria de pourvoir sa ville épiscopale d'un monastère de Damianites (1). » Le Poverello, de son côté, lui promit — lui qui aimait tant la France — d'être l'interprète de ses vœux auprès de la vierge Claire.

1. MARLOT, *Hist. Rhemen.*, t. II, l. III, p. 503. — Thomas de Célano se tait sur le chapitre des fondations.

Le projet fut admis en principe, et dès que le développement de la congrégation en permit l'exécution, c'est-à-dire au moment du Chapitre des Nattes, la pieuse abbesse s'empessa de composer le petit groupe de religieuses qu'elle destinait à la France. A leur tête elle plaça une femme de grande distinction, Marie de Braye, originaire de Gênes (1), et leur remit quelques souvenirs, comme elle avait fait pour les Sœurs de Florence : un corporal ouvré de sa main, un de ses voiles et la corde qui lui servait de ceinture (2). La bénédiction fortifia leur courage, et sa prière ne fut pas sans les protéger contre les mille périls du chemin, à travers les glaciers des Alpes, les cris des bêtes fauves et les embûches des routiers. Parties d'Assise en 1219, elles arrivèrent sans encombre à Reims en 1220. Albéric était mort, et ce fut son successeur, Guillaume de Joinville, qui les reçut.

Sur les bords de la Vesle s'étendait un cimetière adossé aux remparts de la ville et appartenant aux chanoines réguliers de Saint-Denys

1. L'épithaphe de la fondatrice du monastère de Reims existait encore du temps de l'historien Marlot (XVII^e siècle). On y lisait :

Ci-git vénérable Sœur Marie de Braye,
Originaire de Lombardie; de haute chevalerie;
Fille de monseigneur Ocyer de Braye...
Quitta Gênes-sur-Mer; donna la Règle de vie de céans
Et décéda l'an de l'Incarnation 1230.

MARLOT, *Hist. Rhemen.*, loc. cit.

2. Les Clarisses sont encore en possession de ces reliques, écrivait Marlot en 1679, et les fidèles peuvent les vénérer à loisir (*Hist. Rhemen.*, loc. cit.).

de Reims. L'abbé de Saint-Denys concéda bénévolement ce terrain aux filles de sainte Claire, qui y construisirent de modestes cellules sur le modèle de celles d'Assise et une chapelle sous le vocable de saint Damien. Aussi furent-elles d'abord appelées les Pauvres-Dames de Saint-Damien, ou bien encore les Cordelières, en raison de la corde qui leur ceignait les reins. Dix-sept ans après (novembre 1237), l'archevêque Henri de Braisne, faisant la consécration solennelle de la chapelle, profitait de la circonstance pour en changer le vocable et la dédiait à sainte Élisabeth de Hongrie, la gloire du Tiers-Ordre de Saint-François. Dans l'intervalle, Marie de Braye était retournée à Dieu (1230). Sainte Claire laissa au Général des Mineurs, Jean Parenti, le soin de lui nommer un successeur. Sœur Égidie de Porte-Valoise fut élue, et notre Bienheureuse lui envoya, comme pour la confirmer dans sa charge, une parcelle de linge tout imbibée du sang des stigmates de saint François (1).

Tels sont les débuts de la fondation rémoise. Sous la troisième supérieure, Marguerite Marcinus, se passèrent deux événements d'une importance considérable.

D'abord la mort de sainte Claire : mort glorieuse que nous aurons à raconter plus loin et qui eut un grand retentissement dans toute l'Europe (1253). A partir de ce moment, les

1. MARLOT, loc. cit.

Rémois redoublèrent de vénération pour les filles de la vierge séraphique ; et bon nombre de familles, des plus notables, pour avoir un droit plus strict à leurs suffrages, choisirent leur chapelle pour le lieu de leur sépulture. Même recrudescence de bienveillante amitié et mêmes témoignages de confiance, à Bordeaux, à Béziers, à Toulouse, à Besançon, à Montpellier, partout où les Damianites étaient déjà installées.

Le second événement a trait à la fondation royale de Longchamps. Saint Louis, l'honneur du Tiers-Ordre, à l'égal de sainte Élisabeth de Hongrie, aussi habile législateur qu'il était intrépide chevalier sur les champs de bataille, saint Louis savait apprécier le rôle social des ordres contemplatifs. Il regardait leurs couvents comme les meilleures forteresses de ses États ; et pour ce motif, il affectionnait tout particulièrement les Pauvres-Dames de Reims. Aussi est-ce à elles qu'il s'adressa, lorsque sa sœur, la bienheureuse Isabelle de France, refusant la main de Conrad, fils et héritier présomptif de Frédéric II, manifesta son intention de bâtir un monastère à Longchamps, aux portes de Paris, d'y appeler les Clarisses et de s'y ensevelir avec elles.

Marguerite Marcinus, déférant aux vœux du monarque et de la princesse Isabelle, mit à leur disposition trois professes et une novice détachées de la maison de Reims. On connaît la patrie et les noms de ces quatre religieuses : noms bien modestes sans doute, et qui n'ont jamais retenti sous les coupes de l'Académie !

Et pourtant ce sont des noms d'héroïnes, puisqu'elles allaient accomplir une mission qui exige toujours un courage peu commun, celle d'arborer dans l'Ile-de-France, en face des opulences de la capitale du royaume, la bannière de la pauvreté séraphique. La directrice de la petite caravane s'appelait Isabelle de Venise ; les trois autres, Odette, Étiennette et Égidie, toutes les trois de Reims (1).

A Longchamps, elles s'entourèrent de recrues sorties pour la plupart des rangs de la haute aristocratie ; et le 23 juin 1259, vingt jeunes filles y prirent le voile, en présence du roi, de la princesse Isabelle et de toute la cour. Deux ans après, la bienheureuse Isabelle elle-même, libre enfin de suivre ses goûts personnels, s'enfermait dans cette austère solitude, préférant l'humilité de la bure aux splendeurs du trône impérial et apprenant ainsi à ses contemporains que toutes les fêtes et délices de la terre s'effacent devant l'unique bonheur de cette vie, qui est d'aimer Dieu et de s'immoler pour lui (2).

La fondation de Longchamps ouvre une ère nouvelle pour l'expansion de l'Ordre des Pauvres-Dames. Le grand exemple d'abnégation donné par la sœur du roi fit impression sur les esprits. Les couvents de Clarisses se multiplièrent, rayonnant autour de l'archi-monastère de Longchamps, leur centre primitif et leur modèle ; et au bout d'un demi-siècle, il n'y eut

1. MARLOT, *Hist. Rhemen.*, t. II, l. III, p. 504.

2. *Acta S. S.*, 31 août.

plus de grande ville, en France, qui ne tint à honneur de posséder dans ses murs cette « forteresse spirituelle » qu'est une maison de Clarisses.

Établies en France dès l'année 1220, les Pauvres-Dames pénètrent peu à peu, du vivant même de la fondatrice, dans les autres régions de l'Europe. En 1233, nous les trouvons en Espagne, avec les Sœurs Agnès et Claire, la fille et la nièce de Penenda Corano ; l'année suivante, en Bohême, où elles croissent en paix, sous les auspices de la princesse Agnès de Bohême, devenue elle-même leur abbesse ; puis en Allemagne, à Trente, à Ulm, à Salzbourg ; et vers le même temps en Belgique, où les implante une recluse du nom d'Ermentrude.

Toutes ces fondations se ressemblent ; lorsqu'on a lu celles de France, on connaît toutes les autres, et nous n'infligerons pas à nos lecteurs l'ennui de croire toujours recommencer la même page.

Il est temps, du reste, d'aborder l'étude de la Règle, d'en esquisser l'historique, d'en apprécier l'esprit et de répondre aux questions qui se sont déjà posées vingt fois dans le cours du volume. Que signifie le drapeau de la pauvreté séraphique ? Pourquoi ces combats livrés à l'entour ? Et qu'y a-t-il en lui qui puisse passionner les générations modernes ?

CHAPITRE XVI

UNE LUTTE SANS PRÉCÉDENT

L'Institut des Pauvres-Dames suivit, dans son organisation, un mouvement de progression semblable et parallèle à celui des Frères-Mineurs, sans jamais se confondre avec lui. Même simplicité dans les débuts.

A la Portioncule, le directoire se réduisait à quelques sentences tirées de l'Évangile et réunies en un faisceau donnant l'apparence d'une Règle ; Innocent III les avait approuvées de vive voix en 1209. Le noviciat n'était pas plus compliqué. Quiconque manifestait à saint François le désir de pratiquer avec lui les conseils de l'Évangile, quiconque était décidé à vivre sans recevoir ni or ni argent, à recourir au besoin à « la table du Seigneur », c'est-à-dire à l'aumône, et prouvait la sincérité de ses intentions, en distribuant ses biens aux pauvres, était admis sans autre probation. Ces conditions, une fois posées et acceptées, tout le reste demeurerait libre, spontané, au gré des événements. Plus les néophytes étaient simples, plus le Poverello avait de tendresse pour eux. Point de livres autour de lui, si ce n'est la croix, l'Évangile et le bréviaire « pour la récitation de l'office canonical (1) ».

1. Règle de saint François, c. III.

Il était lui-même l'exemplaire vivant sur lequel ses disciples, savants ou ignorants, réglaient leur propre vie.

Les choses ne se passaient pas autrement à Saint-Damien. La direction de Claire, les exhortations du fondateur et l'amour de Dieu suffisaient à tout. Les lois de la vie claustrale se gravaient dans les cœurs, avant d'être écrites sur le parchemin, et se transportaient, de la même manière, de Saint-Damien aux fondations nouvelles.

Un jour vint cependant où, en face de la prompt diffusion et de l'étonnante vitalité du second Ordre, le Patriarche d'Assise sentit la nécessité d'écrire et de codifier ce qui n'existait qu'à l'état de tradition. Une Règle ! C'était l'unique moyen de relier toutes les communautés entr'elles « dans l'unité harmonique d'une fraternelle et réciproque affection (1) », sans nuire à leur autonomie. C'était l'unique moyen aussi de déterminer d'une manière précise l'orientation de sa marche, de marquer sa nouvelle famille d'un trait indélébile et d'assigner sa place parmi les phalanges monastiques.

Il avait son plan bien arrêté ; et quand on lui parlait de choisir entre les Règles déjà en vigueur, celles de saint Benoît ou de saint Augustin ou de saint Bernard : « Il répondait avec assurance : « Non, non, ce n'est point là

1. Expressions de la Règle de 1224, ch. x.

« notre vocation. Notre voie à nous, c'est la folie
« de la croix (1). »

En 1219, avant de partir pour l'Orient, il s'ouvrit de son dessein au cardinal Hugolin, cardinal-protecteur de l'Ordre, son conseiller et son ami. Il lui exposa son programme, où étincelaient les trois mots révélateurs, la pauvreté, la prière, la pénitence, et le pria, non seulement d'élaborer les constitutions désirées, mais de se charger directement du gouvernement des Pauvres-Dames, sauf le berceau de leur Institut. « Je n'ai fondé que le monastère de Saint-Damien, lui dit-il, et ne me suis engagé qu'envers celui-là. J'y ferai fleurir la discipline régulière et pourvoirai aux besoins des Sœurs (2). » Le cardinal accepta.

Afin d'être mieux à même d'apprécier son œuvre, lions un peu connaissance avec ce prince de l'Église. Aussi bien est-ce une des belles figures de l'époque. Il réunissait dans sa personne, affirme Muratori (3), toutes les qualités qui font les grands hommes : « le savoir, l'éloquence et une fermeté indomptable, qu'il mettait toujours au service du droit et de la justice. » On ne saurait rien dire de plus glorieux à sa mémoire. Ajoutons, pour compléter cet éloge, qu'il fut l'ami et le protecteur de tous les saints personnages qui illustrèrent son temps, Domi-

1. *Vie du Fr. Égide*, par le Fr. LÉON (Quaracchi, 1901), p. 104.

2. WADDING, ad ann. 1219.

3. *Script. rer. ital.*, t. I, p. 575.

nique de Gusman, François d'Assise, Antoine de Padoue et Raymond de Pennafort, pour ne citer que les plus célèbres. La fondatrice des Pauvres-Dames fait partie de cette galerie d'honneur ; et nous avons la certitude, par la propre correspondance du cardinal, que non seulement il sut apprécier le caractère de l'abbesse, mais qu'il conçut pour elle, dès leurs premières relations, une vénération profonde mêlée d'une admiration attendrie. Il allait jusqu'à lui écrire, au lendemain de l'entrevue de 1219 :

« Dès l'instant où la multiplicité des affaires m'a forcé de quitter votre saint monastère et de me priver des délices intérieures que me procuraient vos pieux entretiens, une amère tristesse s'est emparée de moi. Des torrents de larmes ont coulé de mes yeux, et mon courage eût fléchi, si je n'avais pas retrouvé au pied du tabernacle le supplément nécessaire, la force d'âme qui me manquait. Quelles joies ne goûtais-je pas au milieu de vous, lorsque célébrant les fêtes de Pâques avec vous, je vous parlais des merveilles eucharistiques ! C'était trop de bonheur. Au sortir de votre monastère, j'ai éprouvé un sentiment d'angoisse semblable à celui des apôtres aux heures douloureuses de la Passion. Je savais depuis longtemps que je ne suis qu'un pauvre pécheur ; mais après avoir contemplé de près l'excellence de vos mérites et la rigueur de vos austérités, j'ai mieux senti combien je suis misérable, combien je suis indigne d'être déchargé du fardeau des soucis temporels et admis

à jouir de la conversation des élus de Dieu : à moins que vous ne m'obteniez cette faveur ! Je vous confie l'avenir ; je vous confie tous mes intérêts et le salut de mon âme ; car j'ai l'intime conviction que le Seigneur ne saurait rien refuser à l'ardeur de vos prières ni à l'abondance de vos larmes.

« Le pape n'ira pas à Assise. Je profiterai quand même de la première occasion favorable pour aller vous voir. Saluez pour moi la vierge Agnès et toutes vos Sœurs (1). »

Cette lettre, où transpire un si vif sentiment des vertus de Claire, est-elle assez suggestive ? Et cependant l'esprit judicieux, l'ami éclairé que dénotent ces lignes, faillit compromettre, en l'amoindrissant, l'Institut des Pauvres-Dames. Arrivé au point délicat, la pauvreté, « à l'abdication radicale de tout domaine appliquée à la collectivité », les objections se dressèrent devant lui, et il trébucha. Ce dénûment absolu, auquel Innocent III, son oncle, n'avait pas souscrit sans peine, quand il s'était agi des hommes, n'était-il pas trop dur pour des femmes ? L'enthousiasme de ces dernières ne s'éteindrait-il pas avec le temps ? Et lors même qu'il se maintiendrait, n'était-il pas à craindre que la charité des fidèles ne se refroidît et que les Sœurs ne fussent exposées à mourir de faim ?

1. *Analecta Franciscana*, t. III, p. 183. — Cf. Wadding, ad ann. 1221. — L'allusion à la vierge Agnès prouve qu'il faut reporter la date de l'épître que nous venons de traduire, à l'année 1219, avant son départ pour Florence.

Avec de pareilles appréhensions, les vues du Patriarche séraphique ne pouvaient lui paraître qu'une pieuse utopie. Il fallait, pour se conformer au décret du IV^e concile de Latran sur les ordres religieux, choisir une règle déjà approuvée; il se décida pour celle de saint Benoît, y joignit certaines prescriptions distinctives et l'imposa à tous les monastères soumis à sa juridiction. Les rigueurs de la Règle bénédictine étaient aggravées sur certains points, notamment sur le jeûne et le silence; mais la communauté conservait la faculté de posséder (1).

Immense avait été la désolation de Claire devant cette campagne séparatrice. Non moins amère fut la déception du fondateur, à son retour d'Égypte. Dans les constitutions d'Hugolin, il retrouvait bien la prière et la pénitence dans tout leur lustre; mais leur sœur, la pauvreté, celle qu'il nommait « sa dame et sa souveraine », n'y paraissait que voilée de deuil. Sa pensée avait été méconnue!

C'est dans ces conjectures délicates qu'on reconnaît vraiment le libérateur du treizième siècle, l'homme providentiel ayant conscience de sa mission et n'épargnant rien pour la faire prévaloir. Au lieu de récriminer, il prie longuement, puis va trouver le cardinal Hugolin. A ses objections, qui ne sont autres que celles de la prudence humaine, il oppose les victorieuses

1. La Règle est insérée dans le bref *Cum omnis vera* (*Bullarium Francisc.*, t. I, p. 263). Les biens-fonds relevaient du Saint-Siège (*ibid.*, *Litteræ tuæ*, p. 1).

réfutations du *Discours sur la montagne* ; le convaincant des excellences de la pauvreté évangélique et, après s'être aidé de ses conseils, dicte cette Règle des Pauvres-Dames qui est un chef-d'œuvre de législation monastique (1). Elle est pour ainsi dire calquée sur celle des Frères-Mineurs, se compose également de douze chapitres, prescrit aux Sœurs d'obéir toujours à François et à ses successeurs, et porte le cachet du Poverello dans cette pauvreté, non seulement personnelle, mais collective, à laquelle il veut astreindre le second Ordre aussi bien que le premier.

Le document est daté de l'année 1224. Soumise immédiatement à la ratification du Siège apostolique, la Règle revenait à Assise auréolée d'une première sanction, l'approbation verbale d'Honorius III, et devenait en toute vérité la *Charte d'or* des recluses de Saint-Damien.

Ce fut un beau jour pour sainte Claire que celui où elle put tenir dans ses mains ces constitutions marquées au coin du génie et de la sainteté. Elle ne ressentit pas une moins vive allégresse, le jour où elle fut informée de l'adhésion enthousiaste des communautés de l'Institut qui, de Spolète à Florence, se serraient autour de Saint-Damien comme des filles autour de leur mère. Les débats n'étaient pas clos ; mais elle pouvait du moins se réjouir, et elle avait le droit d'être fière : le drapeau de la pauvreté était à l'honneur !

1. WADDING, ad ann. 1224.

Quatre ans après, nouvel assaut de la part du même cardinal Hugolin, qui était monté sur le trône pontifical sous le nom de Grégoire IX. Étant venu à Assise, le 15 juillet 1228, pour y promulguer le décret de canonisation de saint François, il n'oublia point les recluses de Saint-Damien et voulut les consoler de sa présence, leur témoignant ainsi publiquement combien il leur était sincèrement attaché. Au cours de la conversation, il aborda la question de la pauvreté et pressa l'abbesse d'accepter au moins quelques propriétés, qu'il lui offrait libéralement. « Des jours mauvais s'annoncent, lui dit-il, et votre petit couvent aura bien de la peine à subsister ! » Claire, prosternée à ses genoux, le supplia de ne pas insister. « Si ce sont vos vœux qui vous arrêtent, reprit-il, je vous en délierai. — Non, Saint-Père ! répliqua Claire. Absolvez-moi de mes péchés ; mais je n'ai aucun désir d'être dispensée de suivre d'aussi près que possible les traces de Jésus-Christ (1). »

Belle et touchante réponse, où la disciple du Poverello se peint tout entière, avec la belle simplicité de son cœur et les irrésistibles élans de son âme vers l'idéal ! Il n'est peut-être pas de spectacle plus émouvant, dans l'histoire religieuse, que celui de cette femme poursuivant « le privilège » d'un dépouillement absolu, comme d'autres poursuivent les richesses, et résistant aux avances des princes de l'Église et

1. *Vita S. Clar.*, c. 11.

à la majesté même des pontifes romains, pour conserver intact le trésor des idées franciscaines. Elle luttera de la sorte pendant un quart de siècle, toujours respectueuse, toujours inébranlable; soutenant sans fléchir, après la disparition du Patriarche d'Assise, le principal effort du combat; aidée par les amis privilégiés du maître, les Zélandi, Jean Parenti, Bernard de Quintavalle, Égide, Léon, Junipère; combattue par le Fr. Elie et par tous les partisans de la mitigation. Elle luttera jusqu'à son lit de mort, où le Seigneur lui ménagera, comme consolation suprême, l'occasion de remporter une victoire définitive. Lutte sans précédent, lutte étrange, incompréhensible pour ceux qui n'admettent pas qu'on puisse se passionner pour autre chose que pour la gloire ou les plaisirs des sens! Mais lutte grandiose, raisonnable et souverainement glorieuse, si l'on considère que l'enjeu de ces débats a été le principe vital de la régénération du XIII^e siècle!

CHAPITRE XVII

VICTOIRE PARTIELLE (1228)

Tout en combattant l'innovation franciscaine, Grégoire IX ne pouvait s'empêcher d'admirer la beauté du spectacle qu'il avait sous les yeux à Saint-Damien, la ferveur des recluses, l'allégresse inconnue qui brillait sur leurs fronts, les miracles de la charité catholique à leur endroit; la beauté de ce spectacle le touchait profondément. Il se sentait vraiment en face d'une nouvelle effusion de l'Évangile, destinée peut-être à guérir les maux causés par l'hérésie vaudoise. Il promit aux Sœurs de ne plus les inquiéter au sujet de « leur privilège », et approuva de *vive voix* leurs constitutions — celles de 1224 — telles que les avait rédigées le Patriarche séraphique, telles que les défendait la pieuse abbesse. Mais il refusa d'aller plus loin et ne voulut point engager l'avenir par une signature ou par le rescrit officiel que sollicitait l'héroïne de la pénitence. C'est sur cette demi-faveur qu'il prit congé des recluses de Saint-Damien.

Rentré à Pérouse, il se souvint d'elles. Comprenant qu'un document authentique leur serait une force en même temps qu'une récompense, il leur adressa de Pérouse, le 17 septembre 1228 — deux mois après la scène d'Assise — un bref

qui, sans leur imposer de précepte, leur permettait d'obéir en toute liberté aux impulsions de la grâce. Les Clarisses d'Assise conservent précieusement dans leurs archives ce rescrit pontifical, contemporain de leurs origines. Il clôture le premier épisode des guerres entreprises au nom des conseils de la perfection évangélique, et à ce titre, c'est un diamant de prix qui mérite d'être enchâssé dans l'histoire de « la princesse des pauvres ».

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu.

« A nos chères filles Claire et les autres Sœurs du monastère de Saint-Damien, au diocèse d'Assise, salut et bénédiction apostolique.

« Il est manifeste qu'en renonçant d'une manière absolue à toute propriété terrestre, vous n'avez pas eu d'autre mobile que celui de servir Dieu. Et maintenant que vous avez vendu vos biens et que vous en avez distribué le prix aux pauvres, vous vous proposez de persévérer dans ce total dénuement, afin de suivre en tout point les traces de celui qui, étant la voie, la vérité, la vie, s'est fait pauvre pour nous. Vous marchez hardiment dans cette voie, sans que rien puisse vous en détourner, pas même la privation du nécessaire, parce que chez vous, avec le secours de la grâce et selon l'ordre de la charité, la chair est soumise à la loi de l'esprit. De son côté, celui qui donne chaque jour aux oiseaux du ciel leur subsistance et aux lis leur parure, saura bien pourvoir à vos besoins,

jusqu'au jour où il sera lui-même votre aliment éternel, dans les splendeurs de la vision béatifique.

« Voilà pourquoi nous confirmons par faveur apostolique, ainsi que vous nous en avez supplié, votre résolution de garder la très haute pauvreté; et par l'autorité des présentes lettres, nous vous octroyons le privilège de ne pouvoir être contraintes par personne à recevoir des possessions.

« Qu'il ne soit donc permis à aucun homme de déchirer cette page ou d'y contredire par une téméraire audace. Si quelqu'un ose commettre cet attentat, qu'il sache qu'il encourra l'indignation du Dieu tout-puissant et des bienheureux apôtres Pierre et Paul.

« Donné à Pérouse, l'an II^e de notre pontificat (1). »

Grégoire IX revint une dernière fois à Assise, en 1235, prier sur la tombe glorifiée de saint François; mais les chroniques ne font aucune mention de sainte Claire dans la circonstance.

En résumé, l'attitude du Pontife vis-à-vis d'elle offre un mélange de sentiments où domine la résistance. Simple cardinal, il refuse d'approuver par écrit la Règle de 1224, et est cause qu'Honorius III se tient également sur la réserve. Chef suprême de la catholicité, il ratifie avec mesure, nous oserions presque dire il to-

1. *Manifestum est.* — Voir *Seraphicæ legislationis, Textus originales*, p. 97; et *Bullar. Francisc.*, t. I, p. 771.

lère, à titre d'exception et seulement pour quelques monastères, « le privilège » de la pauvreté séraphique (1). Pourquoi cette résistance? Une page d'un auteur moderne va nous aider à répondre à cette question.

« Chargée de maintenir les règles éternelles, a dit un publiciste dont nous pleurons la perte, l'Église a toujours su encourager et bénir les nouveautés. Chacun de ses grands saints a causé dans le monde de la surprise, de l'étonnement. Chaque grand ordre religieux a été l'apparition d'une forme nouvelle de la vie chrétienne. La nouveauté est toujours renaissante dans la vieille Église; et quoique les dogmes y soient immuables, l'esprit y renouvelle toutes choses, apportant aux dogmes mêmes qui se développent, un surcroît de précision et de lumière. L'initiative particulière est sans cesse agissante dans cette Église si fortement disciplinée, et quoiqu'un chef unique y gouverne tout, les membres, même les plus humbles, y ont une part d'action. Elle brise toute révolte, mais elle accueille toute innovation suffisamment éprouvée. Elle se défie du jugement particulier, du sentiment particulier; mais elle sait que l'Esprit de Dieu a des dons divers: elle en accepte les formes multiples, *gratia Dei multiformis*, et elle reconnaît que si les dons de Dieu sont variés, variées aussi sont les âmes humaines, les personnes humaines, les causes

1. Voir le bref *Angelis gaudium* (Bullar. Francisc., t. I, p. 242).

secondes que Dieu associe à son gouvernement (1). »

Ces principes sont de tous les temps. Ils nous expliquent la conduite d'Innocent III, d'Honorius III et de Grégoire IX en face des innovations franciscaines, comme ils nous expliquent les saintes audaces et la filiale soumission du Poverello, l'irréductible fermeté de sa coadjutrice et son invincible attachement au Siège de Pierre. François et Claire, c'étaient les deux « causes secondes que Dieu associait alors à son gouvernement (2) ».

Le conflit se tenait donc sur les hauteurs de la doctrine et n'altérait nullement les relations de confiance réciproque établies entre Grégoire IX et l'abbesse de Saint-Damien. Dans les crises politiques et lorsque la barque de Pierre était plus violemment agitée par la tempête, l'auguste pontife ne dédaignait pas de faire appel au dévouement de l'héroïne assisienne; « car il savait, selon la réflexion de Thomas de Célano, de quels miracles l'amour est capable chez les saints et combien la prière des vierges est agréable à Dieu (3) ».

En 1228, il lui écrivait : « Le Fils unique de Dieu est votre céleste Époux, et vous êtes tenues de l'aimer par-dessus toutes choses et de telle sorte que rien ne puisse vous séparer de

1. OLLÉ-LAPRUNE, *Les sources de la paix intellectuelle*. (*Le Correspondant*, 25 juin 1891.)

2. *Ibid.*, loc. cit.

3. *Vita S. Clar.*, c. III.

lui. C'est pour lui que vous avez cédé aux appels de la grâce; c'est pour lui que vous avez quitté le monde et que vous vous êtes renfermées dans la solitude des cloîtres. Attachez-vous donc à lui et courez à l'odeur de ses parfums; jusqu'à ce que sonne pour vous l'heure d'être conviées aux noces de l'Agneau. Ayez toujours ces grandes vérités devant les yeux, et les amertumes de la vie se changeront pour vous en douceur. Si vous souffrez, vous vous estimerez heureuses de rendre amour pour amour à celui qui a enduré pour nous les opprobres et les supplices de la Passion.

« Sachez qu'au milieu des angoisses qui nous étreignent si durement, vous êtes notre consolation. Aussi vous conjurons-nous — et nous vous le mandons au besoin par ce rescrit apostolique — de vous souvenir des enseignements que nous vous avons donnés. Courage dans les voies de la perfection! Oubliez le passé, marchez de l'avant, et redites-vous chaque jour à vous-mêmes : Encore plus de justice! Encore plus de sainteté! Par là, vous glorifierez Dieu et vous remplirez de joie notre cœur, vous que nous aimons comme nos filles de prédilection, ou plutôt comme nos dames, puisque vous êtes les épouses du Roi des rois. Comme vous ne faites qu'un seul esprit avec le Christ, nous vous supplions de vous souvenir sans cesse de nous dans vos prières. Élevez vos mains pures vers le Seigneur; suppliez-le de soutenir notre faiblesse au milieu des périls qui assiègent notre

pontificat, et de nous accorder la grâce de nous acquitter si diligemment de notre ministère pastoral, que le Seigneur y trouve sa gloire, les anges leur joie, nous-même notre avancement spirituel et le bien du troupeau dont nous avons la garde (1). »

« La confiance du Pasteur universel n'était pas trompée, reprend Thomas de Célano. Claire priait, et il se sentait réconforté (2). »

Claire priait avec ferveur, sans arrière-pensée; et, ne pouvant obtenir de lui, pour « son privilège » et pour sa congrégation tout entière, la déclaration définitive et immuable qu'elle désirait, elle attendait l'heure de Dieu, elle attendait en paix; car ce qu'elle poursuivait après tout, c'était uniquement le triomphe de l'Évangile par le triomphe de *l'idée franciscaine*.

1. Bref *Deus Pater*. (*Bullar. Francisc.*, t. I, p. 37.)

2. *Vita S. Clar.*, c. III.

CHAPITRE XVIII

L'IDÉE FRANCISCaine

Nous possédons aujourd'hui l'original de la bulle contenant la Règle des Clarisses. On l'a découvert à Assise, en 1893, caché dans les plis de la robe de sainte Claire et marqué du sceau pontifical, qui nous garantit son authenticité. Heureuse trouvaille ! Ce parchemin dérobé à tous les regards pendant plus de six siècles et respecté par les vers, n'est-il pas, en effet, un véritable reliquaire où le Réformateur ombrien et le pape Innocent IV ont tour à tour déposé les syllabes d'or, les syllabes qui sauvent ? Rouvrons-le donc avec un religieux respect, et demandons-lui un écho des temps héroïques de l'Ordre.

Le rescrit pontifical s'ouvre par cette solennelle déclaration : « Une supplique nous a été présentée en votre nom, nous conjurant de sanctionner de notre autorité apostolique la forme de vie que vous a donnée saint François et que vous avez vous-mêmes spontanément embrassée... Et nous, faisant droit à vos pieux désirs, nous ratifions par la présente lettre la Règle dont saint François vous a recommandé de vive voix et par écrit la fidèle observation. Cette Règle consiste en ceci : garder le saint

Évangile, en vivant dans l'obéissance, la pauvreté et la chasteté (1). »

Innocent IV répète à trois reprises, pour marquer combien cette Règle à droit à notre vénération, qu'elle est l'œuvre d'un Saint, d'un Saint vraiment extraordinaire ; et ce Saint, il le nomme : c'est le Patriarche d'Assise. Nous sommes donc bien en présence de la constitution de 1224. Du reste, les prescriptions elles-mêmes, leur forme originale et l'arome qui s'en dégage trahissent leur auteur, comme les parfums trahissent la présence de la violette cachée sous les buissons.

L'institution si nouvelle d'un cardinal-protecteur, la suspension du jeûne en raison de la solennité de Noël, l'exhortation à la douceur dans le commandement et à la concorde la plus sincère dans les relations fraternelles, ces différentes clauses proviennent incontestablement du cœur tout embrasé de foi et d'amour du Réformateur ombrien. Mais là n'est pas le côté original de sa Règle. Le point capital, le cachet de son génie et la marque de ses œuvres, ce qui l'a mis en contradiction avec son pieux ami, le cardinal Hugolin, c'est la pauvreté absolue, étendue à la collectivité. Il a conscience que sa mission personnelle est de la faire resplendir dans le monde. A d'autres fondateurs de mettre en relief l'obéissance et les autres conseils de l'Évangile, à lui la vertu de pauvreté : c'est son

1. Bulle *Solet annuere*. (*Textus originales*, p. 49.)

apanage. Aussi veut-il qu'elle soit le joyau des Clarisses aussi bien que des Frères-Mineurs, et insiste-t-il à plusieurs reprises sur l'importance et le prix de cette vertu.

« Que les Sœurs ne s'approprient rien, dit-il, ni maison, ni lieu, ni quoi que ce soit; mais étrangères ici-bas, en pèlerinage vers la céleste patrie, servant le Seigneur dans la pauvreté et l'humilité, qu'elles envoient avec confiance demander l'aumône. Et qu'elles se gardent bien d'en rougir; mais qu'elles se souviennent plutôt que le Seigneur s'est fait pauvre pour nous en ce monde. C'est là l'excellence de la très haute pauvreté, qui vous dépouille des biens périssables, mais vous élève en vertu, vous institue héritières du royaume des cieux, fait de vous des reines et vous conduit à la terre des vivants. Qu'elle soit votre partage; attachez-vous à elle de toutes les puissances de votre être, et ne désirez rien autre chose sous le soleil (1). »

Voilà la pauvreté, au sens du Réformateur ombrien, la pauvreté « veuve du Christ (2) », qu'il a épousée et qu'il a chantée; la pauvreté qu'il a voulu opposer aux deux excès de son temps et de tous les temps, au paupérisme qui blasphème et qui hait, à l'opulence qui s'oublie dans les jouissances de ce monde. La cupidité — cet aveuglement qui ferme à l'homme les horizons de l'au-delà, l'absorbe dans les préoccupations

1. Règle de 1224, c. VIII.

2. LE DANTE, *Paradis*, c. XI.

matérielles et le rend esclave d'une pièce d'or ou d'un arpent de terre, mais toujours esclave — la cupidité est, à ses yeux, la source de tous les maux. La pauvreté volontaire, la pauvreté embrassée avec amour, est le remède, un remède amer, mais dont les fruits sont doux. Elle n'est pas la perfection, mais elle y conduit. Elle écarte les obstacles, affranchit des servitudes, permet à l'esprit de prendre son essor et le prépare aux plus sublimes effusions de la grâce (1).

Voilà ce que saint François a appris à l'école du Fils de Dieu ; et voilà ce que Claire apprend, à son tour, à l'école du Poverello. C'est la philosophie de l'Évangile, la seule qui n'ait jamais fait faillite ! Et cette philosophie régnait en souveraine à Saint-Damien. « Le Seigneur est mon partage, le Seigneur est ma richesse, je n'en veux pas d'autre », avait-elle fermement déclaré dès la première heure de sa vocation. « Allez à l'école de la Crèche, répétait-elle à ses compagnes. Le Sauveur est notre modèle, sa Crèche notre doux nid de repos, sa pauvreté notre parure. » Et fidèle à ses enseignements comme à ses propres principes, elle voulut, à la mort de son père, que sa part d'héritage fût vendue à l'encan sur la place publique et que le prix en fût intégralement distribué aux pauvres (2).

1. TH. DE CÉLANO, *Vita secunda S. Fr.*, p. II, c. XI-XXVII.

2. « Monili aureo... — Christo pauperi conformari... » (*Vita S. Clar.*, c. II.)

Au frontispice du monastère de Saint-Damien on a gravé ces mots :

*Hæc est domus paupertatis.
C'est ici la maison de la pauvreté.*

Le Séraphin d'Assise a fait mieux : il a gravé en caractères ineffaçables, non sur le marbre ou sur l'airain, mais dans le cœur de Claire et de ses compagnes, l'estime et l'amour de sa vertu de prédilection ; et la première touche a été si profonde, que son esprit, qui est un esprit de détachement des choses terrestres et de filial abandon à la Providence, n'a pas cessé, depuis bientôt sept siècles, d'animer ce grand corps monastique qu'est l'Institut des Clarisses. Quelle puissance de génie n'a-t-il pas fallu à ce législateur pour créer une œuvre si durable ? Et, d'un autre côté, quel courage, quelle force d'âme n'a-t-il pas fallu à sa coadjutrice pour adopter si résolument l'idée franciscaine et observer à la lettre, « sans glose », des prescriptions si contraires aux inclinations de la nature (1) ?

Ce culte pour la pauvreté a frappé l'attention

1. Sainte Thérèse se plaît à raconter dans son autobiographie comment elle fut amenée à prendre la vierge d'Assise pour sa protectrice et son modèle. En 1551, lors de la fondation du couvent Saint-Joseph d'Avila, elle eut une vision. « Le jour de sa fête, écrit-elle, sainte Claire m'apparut, tout éclatante de beauté, m'encouragea à poursuivre ce que j'avais commencé, et me dit : « Je t'assisterai. » Claire tint sa promesse : elle assista Thérèse dans la réforme du Carmel.

des publicistes que préoccupent les problèmes de la question sociale. « D'où vient cette passion si étrange, se sont-ils demandé? Et quel profit apporte-t-elle à l'humanité? »

Quel profit? Le plus grand de tous, le plus nécessaire : le salut!

Une noble passion s'est allumée un jour dans le cœur de saint François, puis dans le cœur de sainte Claire. Ils se sont dit : « La société agonise! Allons, penchons-nous vers elle, et ramenons-la à la vie! » Et ils ont fait entendre une voix qui a retenti d'un bout à l'autre de l'univers. Quand le fils de Pierre Bernardone renonçait à sa part d'héritage, quand sa coadjutrice faisait vendre ses biens sur la place publique d'Assise, ils donnaient une grande leçon à la féodalité en même temps qu'au peuple. Aux puissants de la terre, ils faisaient entendre que le mérite n'est attaché ni à la pourpre ni au sceptre, mais à l'intégral accomplissement du devoir. Aux humbles, à ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front, ils prêchaient par leur exemple le courage dans les travaux et la résignation dans les peines. Otez de l'histoire du moyen âge l'exemple de saint François et de sainte Claire, l'héroïque dépouillement de l'un et de l'autre, que serait-il advenu?

Ce côté social des ordres mendiants n'a point échappé au regard d'un homme politique de nos jours, Émile Ollivier. « L'Église, dit-il, ne s'est pas contentée de renvoyer le pauvre aux consolations du ciel. Sur la terre, elle a été elle-même

une bienfaitrice infatigable. Elle a multiplié les écoles, les hôpitaux, et il n'est aucune des plages sur lesquelles ses apôtres ont posé le pied, où ne subsistent les impérissables monuments de sa sollicitude. L'Eglise a fait plus encore. C'est d'elle que sont sorties ces âmes de feu, dévorées de l'amour de Dieu, qui, non contentes de donner leur aumône, se sont données elles-mêmes, épousant la pauvreté, afin qu'elle parût moins méprisable aux yeux de tous et moins dure à ceux qui la subissaient, soulagés ainsi de ce qui leur semble le plus insupportable, l'opprobre moral... — Que d'actes sublimes et de mots prophétiques, ajoute-t-il, n'a pas inspirés cet amour de la pauvreté (1) ! »

Et l'amour de la pauvreté lui-même, qui l'a inspiré, si ce n'est l'Evangile ? Faisons donc pénétrer les enseignements de l'Evangile dans les classes dirigeantes, oligarchie financière et bourgeoisie, qui sont la féodalité du jour, et dans les classes ouvrière et agricole, et il n'y aura plus de *question sociale*.

Mais sortons de l'arène tumultueuse des passions ; retournons à nos deux héros, et mêlons-nous à leurs entretiens. Dans ce commerce plus familier avec eux, nous aurons tout à gagner, sans avoir jamais rien à craindre. Trop souvent, le bruit des amours troublantes ou tragiques, chantées par les romanciers et les poètes, vient offenser nos oreilles ! Puisque

1. Émile OLLIVIER, *Solutions politiques*, p. 8.

nous rencontrons sur notre route un autre sentiment, à la fois plus pur et plus profond, arrêtons-nous, comme le voyageur fatigué d'une longue course sous un ciel de feu, s'arrête et se repose, à l'ombre, à l'orée d'un bois, près d'une source fraîche et limpide.

CHAPITRE XIX

FRANÇOIS ET CLAIRE

« L'histoire des peuples, a dit Montalembert, est une grande chose. Leurs révolutions, leurs destinées, leur mission, leur gloire, leurs châtiements, leurs héros, leurs dynasties, leurs batailles, tout cela est beau, vaste et fécond. Mais combien l'histoire des âmes n'est-elle pas plus vaste et plus féconde encore (1) ! » Pensée profonde autant que brillamment exprimée ! Non, il n'y a rien de comparable à l'histoire des âmes, quelles qu'elles soient, puisque c'est l'histoire même de la liberté humaine et qu'au fond de chaque existence se joue un drame près duquel pâlisent tous les autres, un drame qui aura son écho dans l'éternité. Mais l'intérêt augmente avec la beauté des âmes et l'éclat de leurs œuvres ; c'est précisément ce double attrait qui nous captive, dans les relations entre les deux héros de la pénitence.

François et Claire, le maître et la disciple, saints l'un et l'autre, providentiellement rapprochés par l'harmonieuse unité de leur vocation, et remplissant également de leur nom, non seulement le coteau d'Assise, mais toute l'Italie, mais tout l'univers !

1. *Les Moines d'Occident*, Introduction, 7^e éd., p. xcviij.

Claire déclarait que s'il y avait quelque chose de bon en elle, elle en était redevable, après Dieu, aux conseils et aux exemples du vénérable fondateur. François, de son côté, avait une confiance illimitée dans les prières et les mérites de l'abbesse de Saint-Damien ; et dans les cas difficiles, il implorait le secours de ses lumières. C'est ce que nous remarquons plus d'une fois dans sa vie, et tout d'abord au début de l'établissement de son Ordre.

« Sauver les âmes, pensait-il, est une œuvre excellente, une œuvre divine entre toutes, puisque c'est dans ce but que le Fils de Dieu est monté sur la croix. C'est à coup sûr la vocation de mes Frères ; mais est-ce bien la mienne ? » Et il avait des doutes à ce sujet, se sentant personnellement plus d'attrait pour la vie contemplative que pour la vie active.

Ne sachant à quoi se résoudre, il rassembla ses religieux et leur dit : « Mes Frères, je viens vous demander votre avis sur cette question : Lequel des deux vaut le mieux pour moi, de m'adonner à l'oraison ou d'aller prêcher ? Il me semble que l'oraison me convienne mieux ; car je suis un homme simple et inhabile dans l'art de bien dire, et j'ai reçu le don de la prière plus que celui de la parole. La prière purifie nos affections, nous unit au souverain bien, affermit notre volonté dans la vertu ; par elle, nous conversons avec Dieu et avec les anges, et nous menons une vie qui tient plus du ciel que de la terre. La prédication, au contraire, rend pou-

dreux les pieds de l'homme spirituel; elle distrahit, dissipe et mène au relâchement de la discipline. Ainsi l'une est la source des grâces, l'autre est le canal qui les distribue. Néanmoins, il est une considération d'un ordre plus élevé qui me fait pencher vers la vie apostolique : c'est l'exemple du Sauveur des hommes, qui a joint la prière à la prédication. Puisqu'il est le modèle que nous nous sommes proposé d'imiter, il paraît plus conforme à la volonté de Dieu que je sacrifie mes goûts et mon repos pour aller travailler au dehors. »

Afin d'avoir de plus amples lumières, il députa deux de ses disciples vers sainte Claire et vers le Fr. Silvestre, alors retiré sur les hauteurs du mont Soubase, pour les prier de consulter le Seigneur à ce sujet. Quand les deux religieux, Philippe et Masséo, furent de retour, François les reçut comme des ambassadeurs de Dieu : il leur lava les pieds, les embrassa et leur servit lui-même à manger. Puis, les menant dans un bois voisin, il se mit à genoux devant eux, la tête nue, les bras croisés sur sa poitrine, et leur dit : « Mes Frères, apprenez-moi ce que mon Seigneur Jésus-Christ me commande de faire. — Père, dit Masséo, voici la réponse de Silvestre et de Claire; c'est la réponse du Ciel. Va et prêche, dit le Seigneur; car ce n'est pas seulement pour ton salut qu'il t'a appelé, c'est aussi pour le salut de tes frères, et, pour eux, il mettra ses paroles dans ta bouche. » A ces mots, François, saisi de l'esprit de Dieu,

se lève en s'écriant : « Allons au nom du Seigneur. » Et plein d'un saint enthousiasme, il part sur-le-champ avec deux de ses disciples, Masséo de Marignano et Ange de Riéti, pour prêcher Dieu à toute créature (1).

Ce n'est pas seulement pour lui-même, c'est pour tous ceux qui lui étaient chers qu'il recourait aux prières de sa pieuse coadjutrice. Et qui lui était plus cher que les infirmes du couvent ou les malades, lépreux et autres, accourus à la Portioncule pour solliciter leur guérison ? « Allez à Saint-Damien, leur disait-il avec une charmante simplicité ; allez trouver la vierge Claire. Elle a beaucoup de crédit auprès de Dieu ; elle vous consolera (2) ! » Ainsi agit-il notamment avec un des religieux de son entourage, pauvre Frère accidentellement atteint d'un trouble cérébral qui le rendait insupportable aux autres. Il l'envoya à Saint-Damien. A la vue de l'infortuné malade, Claire fut touchée de compassion. Elle fit sur lui le signe de la croix, et, sous sa main bénissante, le trouble cérébral disparut (3).

Entre François et Claire, c'est ainsi un échange continuuel de confiance réciproque, de bons offices et de surnaturelle affection. Saint François découvre à Claire le mystère de sa vocation ; sainte Claire, à son tour, éclaire et

1. BONAV., *Vita S. Fr.*, c. XII ; et BARTHÉLEMY DE PISE, *Conformités*, p. II, l. I, fr. VIII.

2. « Infirmos plurimos transmisteabat Franciscus. » (TH. DE CÉLANO, *Vita S. Clar.*, c. V.)

3. *Vita S. Clar.*, c. IV.

réconforte François, au milieu de ces anxiétés et de ces tourments de conscience dont aucun mortel n'est exempt. L'abbesse brode une aube de fin lin, pour que le Patriarche la porte à l'autel aux jours des grandes solennités ; et le Poverello, de son côté, compose pour elle l'office de la Passion, qu'elle apprendra par cœur et qu'elle récitera tous les jours (1). Bien plus : il lui découvre, des communications surnaturelles dont il est favorisé, celles qui sont de nature à fortifier son courage, et l'initiant, sans doute une des premières, aux secrets de sa merveilleuse vision sur l'indulgence de la Portioncule (2), il lui annonce le prochain réveil de la foi. Les joies de l'un sont les joies de l'autre ; et dans les épreuves, ils se prêtent un mutuel appui. Jamais le moindre nuage ; jamais le plus léger dissentiment : « En Dieu ! Pour Dieu ! » Voilà leur devise (3) !

Guide et ami, François était en même temps le fondateur ; et le fondateur devait, avec le temps, prévaloir sur l'ami. Dans les commencements, et tant que la Portioncule et Saint-Damien furent près de leur berceau, les relations étaient nécessairement fréquentes entre les deux communautés. A Saint-Damien, tout était à créer, tout était à organiser ; et le serviteur de Dieu y montait souvent, se prodiguant, sans

1. *Vita S. Clar.*, c. IV.

2. *Indulg. Portiuncul.*, éd. Paul Sabatier, p. 95.

3. « Perfecte diligam. » (TH. DE CÉLANO, *Vita secunda S. Fr.*, p. III, c. CXXXII.)

compter, pour le bien des âmes, plein d'activité, toujours en éveil, semblable au jardinier qui entoure de plus de soins les plantes délicates qu'on lui a confiées. Mais lorsque sa famille religieuse eut grandi et que l'Institut des Pauvres-Dames, suivant un mouvement parallèle à celui des Mineurs, eut franchi les limites de la vallée de Spolète, il traça nettement la ligne de démarcation entre l'un et l'autre, déclarant dans les termes les plus catégoriques, ainsi que nous l'avons vu, qu'il se réservait seulement Saint-Damien et qu'il plaçait toutes les autres maisons du second Ordre sous la juridiction et la responsabilité du cardinal-protecteur. Et même avec Saint-Damien, il usait d'une circonspection qu'on ne saurait lui reprocher. Soucieux de mettre la conduite de ses Frères, aussi bien que la sienne, à l'abri de tout soupçon, il leur défendit d'y aller sans une autorisation formelle ; « et pour une simple infraction à cette mesure, il condamna un de ses religieux à parcourir plusieurs milles à moitié vêtu, en plein hiver, à travers la neige et les frimas (1). » Le châtiment était sévère ; l'était-il trop ? Le monde est si pervers, et la pauvre humanité si faible !

Du reste, le Bienheureux donnait lui-même l'exemple d'une extrême prudence. Ses visites à Saint-Damien s'espaçaient peu à peu, graduellement, à de plus longs intervalles. « Elles étaient

1. TH. DE CÉLANO, *Vita secunda S. Fr.*, p. III, c. CXXXIV.

rare, toujours utiles, toujours fondées sur la nécessité (1) », dit à ce propos son premier biographe; et nous pourrions ajouter ce mot explicatif: « Toujours fondées sur des motifs de justice ou de charité, tels que rédaction de la Règle, direction spirituelle ou prédication. »

Attitude réservée, qui n'excluait ni la tendresse du père ni l'attachement sincère de l'ami, mais qui affectait douloureusement les pauvres recluses! Elles se plaignirent d'être délaissées. Leur Institut était si jeune encore, les Sœurs si inexpérimentées, et elles avaient tant besoin d'une direction ferme et sûre, où personne ne pouvait remplacer le fondateur! Aux Frères qui lui transmettaient leurs doléances, le serviteur de Dieu se contentait de répondre: « N'allez pas croire que je ne les aime pas d'une pleine et parfaite affection, ou que je les oublie! Non! Nous aurions pu, au début, ne pas nous mêler à l'affaire de leur vocation; mais les abandonner aujourd'hui, après la part que nous avons prise à leur détermination, serait une dureté impardonnable! — Seulement, ajoutait-il, je vous dois l'exemple de la prudence (2). »

Les jours s'écoulaient, les réclamations devenaient plus pressantes, toujours sans résultat. Enfin, l'entremise et les instances réitérées du Fr. Élie finirent par décider le séraphique

1. TH. DE CÉLANO, *Vita secunda S. Fr.*, p. III, c. CXXXIV.

2. « Non credatis, charissimi, quod eas perfecte non diligam. » (*Ibid.*, loc. cit., c. CXXXII.)

Patriarche à sortir de sa réserve, et nous valurent *une leçon de choses* et une promesse, d'une saveur toute médiévale et tout à fait dans le goût du Poverello.

C'est l'historiographe de l'Ordre, Thomas de Célano, qui nous a transmis la leçon de choses. « Cédant aux instances du Fr. Élie, nous dit-il, saint François s'est enfin rendu au monastère de Saint-Damien. Les Sœurs, averties, accourent à la chapelle et prennent place au chœur, haletantes de joie, s'attendant à une de ces chaleureuses et substantielles allocutions qui faisaient leurs délices. Mais le Saint, au lieu de prendre la parole, leur adresse une de ces *prédications muettes* qu'il affectionnait et qu'il avait le don de rendre saisissantes. Il se couvre la tête de cendres, en parsème le pavé du sanctuaire, puis se retire à la hâte, en récitant le psaume *Miserere*. Ce langage symbolique toucha profondément les pieuses recluses. Elles comprirent qu'elles ne devaient pas s'estimer plus que de la cendre et qu'à ce prix seulement, elles auraient droit à l'affection de leur fondateur et mériteraient les bénédictions du céleste Époux (1). »

Après la leçon de choses qui parle à l'esprit, voici la lettre qui parle au cœur. Elle ne porte pas de date ; mais on peut la regarder comme la suite logique et le complément de la *prédication muette* du Poverello. « Puisque vous avez

1. TH. DE CÉLANO, *Vita secunda S. Fr.*, p. III, c. CXXXIV.

voulu, écrit-il à Claire et à ses compagnes, puisque vous avez voulu, dociles à l'impulsion de la grâce, vous constituer les servantes du Roi des rois et vous consacrer à son service, en vivant selon la perfection du saint Évangile, je vous promets, de mon côté, d'avoir toujours, par moi-même ou par mes Frères, un soin attentif et une sollicitude toute spéciale de vous, comme de mes Frères eux-mêmes (1). »

Lettre du fondateur, lettre d'un saint, et digne à ce double titre, malgré son laconisme, de toute notre vénération ! C'est une perle précieuse, c'est une relique que l'abbesse de Saint-Damien conserve soigneusement. Après la mort du Patriarche séraphique, elle insérera cette lettre dans la Règle de 1224 ; et quand elle-même, un quart de siècle plus tard, au seuil de son éternité, dictera son testament, elle s'appuiera sur ce document authentique, sur cette promesse indéniable, pour recommander à jamais ses filles à la vigilance des successeurs de saint François.

Elle fera mieux encore ; elle s'imprégnera si profondément des leçons, des conseils et des vertus de l'humble Mendiant d'Assise, que la postérité ne pouvant les séparer, les définira d'un même mot : « Deux âmes séraphiques ! »

Deux âmes séraphiques ! Mais que signifie cette expression, qui s'est déjà présentée cent

1. *Règle de sainte Claire*, ch. vi. (*Textus originales*, p. 62.) — Thomas de Célano fait allusion à cette promesse, sans reproduire la lettre.

fois dans le cours de ce récit, sans que nous nous y soyons arrêtés ? Il ne sera peut-être pas inutile d'en préciser le sens : d'autant plus que, sous l'écorce de la lettre, se cachent des beautés immatérielles que l'œil de l'homme voyageur ne peut apercevoir, mais dont sa foi a le pressentiment.

Les séraphins tiennent le sommet des hiérarchies angéliques. « Le séraphin, nous dit saint Thomas, est une flamme vivante, un incendie d'amour. » Le chérubin est lumière; le séraphin est amour, et c'est l'amour qui rapproche le plus de Dieu : là-haut l'amour qui possède et adore, ici-bas l'amour qui désire et s'immole. C'est sous ce second aspect, « un incendie d'amour », que nous apparaît la piété du Patriarche d'Assise et de sa coadjutrice. Leur cœur est un foyer dont les flammes montent, brûlantes sans interruption, jusqu'au trône de l'Éternel.

On peut appliquer indifféremment au maître ou à la disciple ce que Thomas de Célano a dit seulement du maître : « A Dieu tout leur temps ! A Dieu toutes leurs affections (1) ! »

C'est de part et d'autre le même désintéressement, le même oubli de leur personnalité, le même zèle pour le salut des âmes, le même esprit de sacrifice poussé jusqu'à l'héroïsme, en un mot le même souffle inspirateur, l'amour divin, « cet amour qui allège toutes les croix et chante

1. « Totum cordis, totum temporis. » (TH. DE CÉLANO, *Vita secunda*, p. III, c. XXXVIII.)

au milieu de toutes les souffrances (1) ». Sans doute, seul, saint François a été honoré de la vision du séraphin sur l'Alverne; seul il a reçu sur sa chair virginale l'empreinte des sacrés stigmates de la Passion; mais la recluse de Saint-Damien, victime pure et captive volontaire pendant quarante années, n'est-elle pas, elle aussi, une martyre d'amour (2)?

Si l'on nous demande quelle est la caractéristique de l'un et de l'autre, nous déclarerons que la douceur semble dominer en saint François, et la force en sainte Claire. Mais si l'on nous interroge sur leur point de ressemblance, nous répondrons sans hésiter : « C'est l'amour descendu des hauteurs de l'Alverne, l'amour séraphique. » Séraphique est le Patriarche des Mineurs; séraphique est la vierge d'Assise; séraphique aussi est leur mutuelle et toute céleste amitié. Plus pure que la neige, plus ardente qu'un rayon de soleil, elle demeure l'image parfaite de ces affections transfigurées dont Marthe et Marie-Madeleine nous offrent le modèle.

L'esprit le plus prévenu n'y trouve rien à reprendre; et quant au vrai chrétien, ah! comme il se sent heureux de rencontrer ainsi dans l'histoire, « parmi ces flots d'amour cou-

1. « Flagella corporis levigat amor cordis. » (*Vita S. Clar.*, c. III.)

2. « La vie d'un religieux qui se conforme strictement aux prescriptions de sa Règle, est une sorte de martyre non sanglant. » (Cardinal BONA.) — « Martyre d'autant plus excellent qu'il est fort long et qu'il doit durer toute notre vie. » (S. FRANÇOIS DE SALES.)

pable qui corrompent le monde..., quelques gouttes au moins de ce chaste amour que l'homme a perdu avec l'innocence, que nous retrouverons un jour dans le ciel, et dont nous pouvons déjà, dans l'histoire des saints, respirer quelquefois d'avance le virginal parfum (1). »

Ce virginal et suave parfum, nous allons le respirer dans une scène dramatisée par l'auteur des *Fioretti* et qu'on pourrait intituler « un repas de saints ». C'est le digne pendant des adieux de saint Benoît et de sainte Scholastique.

1. Mgr BOUGAUD, *Histoire de sainte Chantal*, t. I, p. 249.

CHAPITRE XX

LES ADIEUX

« L'abbesse de Saint-Damien avait plusieurs fois manifesté au saint Fondateur un désir qui nous semble tout naturel, celui de revoir la Portioncule, d'y passer une journée en sa compagnie et d'y partager son frugal repas ; mais toujours elle s'était vue rebutée. Les religieux de Notre-Dame des Anges ayant appris quel était le sujet de sa demande, ne purent s'empêcher de plaider sa cause, et ils dirent à leur bienheureux Père :
« Croyez-vous que la sévérité dont vous usez en cette circonstance soit bien conforme à l'esprit de charité que l'Évangile nous recommande si fortement ? Sœur Claire est une vierge chérie de Dieu ; ce qu'elle désire est une chose facile et de peu d'importance ; et puisqu'elle y attache tant de prix, pourquoi la désobliger en ce point ? Vous oubliez donc que c'est à votre voix qu'elle a renoncé aux vanités du siècle, et que ce sont vos mains qui ont planté ce beau lis dans le jardin du céleste Époux ? En vérité, elle est votre fille spirituelle, et, vous demandât-elle une faveur cent fois plus grande, vous ne devriez pas la lui refuser. — Vous pensez donc, répondit-il, que je dois me rendre à ses désirs ? — Oui, Père, s'écrièrent-ils tout d'une voix ; Sœur Claire mérite que vous lui accordiez cette consolation. —

« Eh bien, reprit François, je suivrai votre avis ;
« et pour que la joie de notre sœur soit com-
« plète, je veux qu'elle vienne prendre ce repas
« à Notre-Dame des Anges. Depuis longtemps
« déjà, elle est enfermée à Saint-Damien ; ce
« sera pour elle un grand bonheur de revoir ce
« couvent où elle a pris le voile des épouses de
« Jésus-Christ ; c'est donc ici que nous mange-
« rons ensemble au nom du Seigneur. »

« Au jour indiqué, l'abbesse effectua son pieux pèlerinage, accompagnée d'une de ses filles et de quelques Frères-Mineurs qui étaient venus la chercher à Saint-Damien. Le saint Patriarche alla au-devant d'elle ; il la conduisit d'abord à cette chapelle de la Portioncule, qui était encore tout embaumée des souvenirs de sa profession ; puis il l'introduisit dans l'intérieur du monastère. Déjà la table était dressée : c'était une pauvre natte étendue sur la terre nue, selon la coutume du Bienheureux, et couverte de quelques pains. François les bénit ; ses Frères s'assirent modestement autour de lui, et Claire avec sa compagne en face. Ici, rien de mondain, rien de frivole. Ces fraternelles agapes commençaient à peine que François se mit à parler de Dieu ; il le fit d'une manière si touchante, que ses hôtes, ravis en extase et comme enivrés des délices du paradis, oublièrent la nourriture corporelle. A la même heure, les habitants d'Assise, de la Bastia et de Bettona virent la Portioncule toute en feu ; il leur semblait que les flammes dévoraient l'église, le cou-

vent et le bois. Alors, n'écoulant que la voix du dévouement, ils accourent en toute hâte, dans le but d'éteindre l'incendie, franchissent la clôture et pénètrent dans le couvent. Quelle n'est pas leur surprise de se trouver en face de la scène si attendrissante de l'intérieur ! « Ce que nous apercevions, pensent-ils en eux-mêmes, était un feu miraculeux et le symbole de l'amour divin qui embrase ces âmes. » Et n'osant proférer un seul mot, dans la crainte de mêler des paroles profanes à un entretien tout séraphique, ils se retirent émus, silencieux ; mais, rentrés chez eux, ils publièrent à haute voix les merveilles dont ils avaient été témoins.

« Le soir, la sainte abbesse rentra dans son cloître pour faire part à ses filles des richesses spirituelles qu'elle venait d'acquérir. Les religieuses avaient passé toute cette journée dans le deuil et la désolation : elles avaient craint que le saint Fondateur ne l'envoyât gouverner quelque autre couvent, comme il avait fait pour Agnès, sœur de sainte Claire. Aussi, quelle ne fut pas leur joie, quand elles revirent leur Mère ! Quel ne fut pas leur bonheur, quand elles l'entendirent raconter la scène miraculeuse de Notre-Dame des Anges et qu'elle leur répéta les suaves entretiens de leur bienheureux Père (1) ! »

Légende ravissante, il faut l'avouer ! Et cepen-

1. *Fioretti*, c. xv. — Les *Fioretti* sont la source où Barthélemy de Pise et les écrivains postérieurs ont puisé ce trait.

dant, la réalité est une poésie d'un vol encore plus haut; car la réalité, c'est l'amour dans sa perfection, l'amour sachant se vaincre, l'amour avide de se dévouer et préférant les sacrifices du Calvaire aux délices du Thabor.

Recueillons-nous; car nous touchons du même coup aux sommets de la vie mystique et à la dernière entrevue des deux séraphins d'Assise.

On sait que saint François ne fut pas seulement un fondateur d'Ordre religieux, mais encore un apôtre, et des plus grands, des plus hardis. Il ne rêvait rien de moins que la conquête du monde, pour le restituer à Celui qui l'a racheté au prix de son sang; et il était prêt, dans ce but, à courir jusqu'aux extrémités du globe, prêt à donner sa vie. Il le désirait même, et l'on se souvient avec quelle intrépidité, étant au siège de Damiette (1219), il se présenta devant le chef des Musulmans, le Soudan du Caire et lui dit: « Si vous balancez entre la loi chrétienne et la loi de Mahomet, faites allumer un grand feu; j'y entrerai avec vos imans, et si je sors sain et sauf des flammes du bûcher, vous reconnaîtrez à ce signe que le Christ seul mérite d'être adoré. » Le Soudan n'osa accepter, dans la crainte d'une émeute populaire, et le serviteur de Dieu en fut vivement contristé. Mais, à quelques jours de là, il avait une vision bien propre à le consoler de cet insuccès; il entendait une voix céleste qui lui disait: « Tu ne seras point privé de la palme du martyre; mais ce n'est point en Égypte ni sous le tranchant du glaive que tu dois la cueil-

lir (1). » Toujours docile à l'action de la grâce, il reprit le chemin de l'Europe, et il attendit.

C'est sur l'Alverne, en 1224, que s'accomplit cette prédiction. C'est là que lui apparut le séraphin aux six ailes de feu, et c'est de là qu'il descendit miraculeusement transformé, portant sur sa chair, comme autant de rubis étincelants, les marques d'une crucifixion dont Dieu seul pouvait être l'auteur (2). Honneur incomparable; honneur sans exemple dans l'histoire, mais aussi martyr douloureux! François ne pouvait marcher sans d'atroces souffrances.

A son retour en Ombrie, il s'arrêta à Saint-Damien, et Claire put ainsi contempler de ses yeux ce *crucifix vivant*. Elle admirait, et elle compatissait. Elle s'empressa de construire, pour le Bienheureux et ses compagnons, une hutte de branchages et de roseaux, et lui confectionna une paire de chaussures en peau blanche qui lui permit de marcher et qui dérobât aux regards indiscrets la vue des stigmates. Elle prépara aussi un linge fin pour étancher le sang vermeil qui coulait de la plaie du cœur (3). Qui nous dira son allégresse intérieure, à la vue du rayonnement de sainteté qui s'échappait de toute la personne du vénérable malade?

Pendant quarante jours, elle fut initiée à ses

1. BONAV., *Vita S. Fr.*, c. IX.

2. Le Fr. Léon certifie le prodige de l'Alverne, dans la note qui précède la *Bénédiction de S. François*.

3. Ces chaussures et ce linge font partie du trésor des Clarisses d'Assise.

joies comme à ses douleurs. Un jour, nous disent les chroniques franciscaines, elle entendit un chant inconnu. C'était le Saint qui, dans le feu de l'extase, assuré par révélation d'être du nombre des élus, improvisait la fameuse cantilène connue sous le nom de *Cantique du Soleil*, et conviait toutes les créatures à joindre leur voix à la sienne pour remercier l'Auteur de tout don parfait (1). Il semblait avoir retrempé ses forces au contact du divin, et il chantait :

Très-Haut, tout puissant, bon Seigneur,
A toi les louanges, la gloire, l'honneur et toute bénédiction.
A toi seul elles sont dues, ô Très-Haut,
Et aucun homme n'est digne de te nommer.

Sois loué, Seigneur, pour toutes tes créatures,
Spécialement pour messire notre frère le soleil,
Qui dispense la lumière et le jour.
Il est beau et rayonnant de splendeur;
De tes grandeurs, ô Très-Haut, il est le symbole.

Sois loué, Seigneur, pour notre sœur la lune et les étoiles;
Au firmament tu les a formées claires, précieuses et belles.

Sois loué, Seigneur, pour notre frère le vent,
Pour l'air et les nuages, le ciel pur et tout temps
Par lequel tu donnes à toutes tes créatures la vie et le soutien.

Sois loué, Seigneur, pour notre sœur l'eau,
Qui est si utile, humble, précieuse et chaste.

1. Les anciens mentionnent cette laude sous le titre de *Cantique de la Création*. (TH. DE CÉLANO, *Vita secunda*, p. III, c. CXXXIII, et *Speculum perfectionis*, c. c.) — BARTHELEMY DE PISE est le premier à l'avoir reproduite (*Conformités*, p. II, l. II, fr. XI). — Le texte original se trouve au verso de la *Bénédiction de S. François* (trésor du Sacro-Convento).

Sois loué, Seigneur, pour notre frère le feu,
Par lequel tu illumines la nuit;
Il est beau et gai, puissant et fort.
Sois loué, Seigneur, pour notre mère la terre,
Qui nous soutient, nous nourrit
Et nous offre ses fruits, ses fleurs aux mille couleurs et
sa verdure (1).

Louez et bénissez le Seigneur, rendez-lui grâces,
Et servez-le avec grande humilité.

Claire écoutait, ravie, les accents lyriques
d'une poésie si nouvelle et si vraie. Elle fut plus
ravie encore, lorsqu'elle apprit le motif qui l'avait
inspiré.

Quelques jours après, le Poverello prenait
congé de Claire et de ses compagnes, pour retour-
ner aux labeurs de l'apostolat. C'était leur der-
nier colloque, leur dernière entrevue. L'heure de
la délivrance allait sonner pour le martyr mys-
tique de l'Alverne, l'heure des séparations et des
douloureux déchirements pour ses disciples et
ses amis.

Ses adieux de la terre furent émouvants. Il
bénit Assise, sa ville natale; il bénit ses Frères
réunis autour de son grabat et tous ceux qui

1. Le manuscrit 338 du *Sacro-Convento*, fol. 33, donne
le texte primitif. — Plus tard, François ajouta les deux
strophes suivantes :

Sois loué, Seigneur, pour tous ceux qui pardonnent par amour pour toi
Et supportent les peines et les tribulations.
Heureux ceux qui persévèrent dans la paix !
Par toi, ô Très-Haut, ils seront couronnés.

Sois loué, Seigneur, pour notre sœur la mort corporelle,
A qui nul homme ne saurait échapper.
Malheur à ceux qui meurent en état de péché mortel !
Heureux ceux qui se trouveront conformes à tes très saintes volontés;
La seconde mort ne pourra leur nuire.

étaient dispersés sur la surface du globe. Pouvaient-ils oublier ses filles de Saint-Damien, elles qui demandaient sans cesse de ses nouvelles et qui priaient jour et nuit pour la prolongation d'une existence si chère? Non seulement il ne les oublia pas; mais il mit dans sa réponse, au témoignage des vieilles chroniques, une délicatesse infinie.

« Pour elles, tout souffrant qu'il était, il improvisa encore un cantique, le dernier de sa vie, dicta une lettre où il les exhortait à persévérer jusqu'à la fin dans leur admirable vocation, et joignit à cet envoi une bénédiction suprême (1). »

La formule de bénédiction et le cantique ne nous sont pas parvenus; mais nous sommes autorisés à croire que la lettre est celle que Claire a insérée dans la Règle de 1224. C'est le testament d'un saint adressé à une sainte, à laquelle il lègue ce qu'il a de plus précieux, un joyau choisi avec soin. Avec le Poverello, on sait quel est ce joyau. Mais laissons-lui la parole.

« Moi, votre tout petit frère François, je veux suivre la vie et la pauvreté de notre très haut Seigneur et de sa très sainte Mère, et y persévérer jusqu'à la fin. Je vous prie aussi, vous toutes que je considère comme mes Dames, et je vous conjure instamment de vous conformer toujours à cette vie et à cette glorieuse pauvreté. Gardez-vous bien de vous en

1. C'est au *Speculum perfectionis* (c. cviii) que nous devons tous ces détails.

écarter jamais et d'écouter là-dessus des maximes opposées (1). »

A ces divers écrits le mourant joignait des instructions verbales, qui avaient également leur prix; car elles répondaient à la crainte — que lui avait manifestée la pieuse abbesse — de descendre dans la tombe avant d'avoir eu le bonheur de le revoir. « Va, dit-il au porteur de ce message; va, et recommande à Sœur Claire de ne plus s'attrister. Elle et ses compagnes me reverront avant de mourir, et elles ne seront pas sans en éprouver une grande consolation (2). »

La tâche du Réformateur ombrien était terminée. Il se fit étendre sur la cendre, pour mourir entre les bras de la pauvreté, murmura de sa voix défaillante les notes plaintives, mais si pleines d'espérance, du psaume *Voce mea*, et lorsqu'il eut achevé le dernier verset : « Seigneur, les justes attendent que vous m'accordiez l'éternelle récompense », il rendit sa belle âme à Dieu.

C'était le 3 octobre 1226. Les funérailles eurent lieu le lendemain, avec toute la pompe que réclamaient les mérites et les grandes œuvres d'un homme si privilégié. Le cortège funèbre passa par Saint-Damien. Le corps, porté par deux magistrats d'Assise et par deux Frères-Mineurs,

1. *Règle de sainte Claire*, c. vi. — Les expressions de la vénérable fondatrice sont on ne peut plus précises. « Paulo ante obitum suum, scripsit nobis ultimam voluntatem suam dicens. » (*Ibid.*) Suit la missive.

2. *Speculum perfectionis*, c. cviii.

fut introduit dans la chapelle des Pauvres-Dames. Le visage était à découvert, et la vierge Claire put satisfaire à loisir sa piété filiale, vénérer les restes transfigurés du martyr de l'Alverne et baiser ses glorieux stigmates. Elle essaya, mais en vain, d'enlever un des clous des mains, et dut se contenter de tremper un linge dans le sang de la plaie et de prendre la mesure du corps, pour pouvoir reproduire fidèlement l'image de celui qu'elle pleurait. C'était pour elle et ses compagnes, dans leur deuil, une immense consolation, celle précisément que leur avait prophétiquement annoncée le Patriarche mourant.

Ces pieux hommages trompaient leur douleur. Mais lorsque le convoi se remit en marche, lorsqu'on leur eut enlevé la dépouille sacrée, elles éclatèrent en sanglots et firent retentir leur cloître de leurs lamentations. Aucune ne sentit mieux que la fondatrice toute l'horreur de la perte qu'elles faisaient. Elle se déclarait orpheline et s'écriait : « O bienheureux Père, vous étiez le fondateur de notre Ordre, la lumière de nos yeux, le soutien de notre faiblesse!... Sans vous, qu'allons-nous devenir (1)? »

Les saints ne se défendent ni d'aimer ni de pleurer, et Claire pleura. Mais la force, qui est

1. TH. DE CÉLANO, *Vita prima S. Francisci*, l. II, c. IV.
— « Fundatorem, plantatorem et adiutorem nostrum...
(*Testam. S. Clar.*) — Giotto a immortalisé cette scène dans une des fresques de l'église supérieure du Sacro-Convento, fresque connue dans l'art sous le titre d'*Obsèques de saint François*.

le cachet propre de son caractère, reprit vite son empire sur elle; et nous allons la voir, pendant les vingt-sept ans qu'elle survivra au Patriarche séraphique, se montrer l'intrépide héritière de la pensée du maître et la gardienne des traditions primitives, au milieu de deuils et de joies qui n'enlèvent rien à sa fermeté.

Deuils bien cruels! La mort lui ravit successivement, à peu d'années d'intervalle, plusieurs de ses filles spirituelles les plus chères : Philippa Maréri, la fondatrice et l'abbesse du monastère de Maréri, en 1236; Sœur Balbine Corano, sa nièce, en 1240; puis Béatrix, sa plus jeune sœur, et Ortolana, sa mère. Mais deuils adoucis par l'espérance chrétienne et bientôt suivis de consolations qui font oublier les amertumes de la séparation! Dès l'année 1228, saint François est placé sur les autels; Ortolana, Béatrix et Balbine laissent une mémoire vénérée; et Philippa Maréri, la première entre les Pauvres-Dames, est honorée d'un culte public qu'encourage le pape Innocent IV (1). Et Claire est témoin de ces ovations populaires, de ces magnifiques triomphes de la sainteté. Comment n'en tirerait-elle pas les conséquences qui s'en dégagent? La gloire rendue au vénérable Fondateur ne rejaillit-elle pas sur les trois institutions qu'il a créées? Et les miracles opérés sur la tombe de Philippa Maréri en particulier, les honneurs qui lui sont décernés par l'Eglise, ne sont-ils pas une réponse

1. Pie VII a ratifié le culte immémorial rendu à cette Bienheureuse.

du ciel à tous les doutes, une approbation manifeste de la forme de vie adoptée à Saint-Damien, et comme la consécration de la pauvreté franciscaine? Ainsi l'entend la vierge Claire; et cette pensée est le rayon de lumière qui réjouit sa solitude, éclaire toutes ses démarches et pénètre toute sa correspondance.

CHAPITRE XXI

SA CORRESPONDANCE

Jusqu'ici nous avons suivi son premier biographe, Thomas de Célano. Le portrait qu'il nous a tracé de son héroïne est si fidèle ! Le tableau est si vivant ! Cependant, hâtons-nous de le dire, il y a des lacunes. L'auteur y dépeint, et nous avons vu avec quelle vigueur de trait, la *femme forte* de l'Évangile, et nous force à admirer avec lui, la fondatrice austère, l'émule du Patriarche d'Assise, l'avocate de l'*idée franciscaine* ; mais il accuse à peine les sentiments intérieurs, les voix du dedans et tous ces replis de la conscience qui renferment le secret d'une vie. Heureusement, un autre écrivain s'est chargé de suppléer en partie à ce qui lui manque ; et cet écrivain, c'est Claire elle-même, dans les quelques lettres qui nous restent d'elle. Là, elle se révèle à nous sous un jour tout à fait nouveau, non seulement caractère magnanime, mais riche imagination, esprit orné, cœur sensible et délicat. Ailleurs, on la fait parler ; ici, c'est elle-même qui parle. Nous pouvons nous fier à son témoignage ; car son langage est toujours sincère, sans apprêt ni feintise.

Des différentes lettres qu'elle eut l'occasion d'adresser à ses filles, cinq seulement nous sont

parvenues. Quatre furent expédiées à la bienheureuse Agnès de Bohême, et la cinquième à Sœur Ermentrude. Ce sont des réponses, et nous n'avons pas les lettres qui les ont provoquées. Aucune ne porte de date, et nous serons réduits, sous ce rapport, à des conjectures probables ou du moins plausibles. Pour éclaircir les difficultés, disons un mot de chacune des deux destinataires, dont nous n'avons fait que prononcer le nom précédemment, au chapitre des fondations.

L'ordre chronologique nous présente tout d'abord Agnès de Bohême, la première princesse de sang royal qui soit entrée dans l'Institut des Pauvres-Dames (une trentaine d'années avant la bienheureuse Isabelle de France). Elle naquit à Prague, en 1205, d'Ottocar I^{er}, roi de Bohême, et de Constance de Hongrie, sœur d'André II et tante de l'illustre sainte Elisabeth. De mystérieux présages environnèrent son berceau, annonçant sa vocation future. Une nuit, sa mère l'aperçut en songe déposant le manteau royal pour revêtir une robe de bure, d'un Ordre inconnu. Songe étrange et qui devait pourtant se réaliser ! Mais, auparavant, quelle série d'aventures, en contradiction, au moins apparente, avec la destinée prédite (1).

Dès l'âge le plus tendre, à trois ans, elle est fiancée à Boleslas, fils de sainte Edwige et de Henri, duc de Silésie, et les Cisterciennes de

1. *Acta S. S.*, 6 mars (1205-1281).

Treibnitz, en Silésie, sont chargées, en attendant, de son éducation. Trois ans après, Boleslas est emporté par la mort, et la jeune princesse est ramenée en Bohême et confiée aux soins des religieuses de Prémontré de Doxane, mais pour peu de temps. En 1214, nouveau projet de mariage et nouvel exode. A la suite d'une ambassade où Frédéric II a demandé sa main pour le prince Henri, son fils, Agnès, alors âgée de neuf ans, est envoyée à la cour des ducs d'Autriche, selon la coutume du temps, pour y apprendre la langue allemande et être initiée aux mœurs du pays. Mais le prince Henri, tournant ses vues d'un autre côté, rompt cette alliance, et la fille des rois de Bohême retourne au palais de ses ancêtres, heureuse de voir ses chaînes brisées et de pouvoir se consacrer à Dieu; car, pendant son exil et en dépit de tous les obstacles, instruite à l'école de l'adversité, seule, en présence de la Reine du ciel, elle a fait vœu de virginité. Aussi, quand vers 1230, l'empereur Frédéric II et le roi Henri III d'Angleterre sollicitent à leur tour sa main et que Frédéric II est accepté par son père, en appelle-t-elle à la puissance du Saint-Siège. Ce n'est pas en vain. Grégoire IX prend sa défense devant Wenceslas, successeur d'Ottocar I^{er}; et l'irascible Frédéric II lui-même s'apaise. Informé de la décision d'Agnès, il ne peut s'empêcher de s'écrier : « Si elle m'avait préféré un homme mortel, j'en aurais tiré vengeance par les armes! Mais je ne puis trouver mauvais qu'elle

me préfère le Roi du ciel (1). » Et la princesse, enfin libre d'elle-même; ne songe plus qu'à exécuter son pieux dessein. Mais quel cloître choisir?

Les Frères-Mineurs s'étaient récemment établis à Prague, grâce à la protection d'Ottocar I^{er}, son père. Ils publièrent devant elle les louanges de leur séraphique Père, qui venait d'être élevé sur les autels. Ils ne pouvaient taire le nom de sa coadjutrice, Claire, l'abbesse de Saint-Damien, en qui revivaient l'esprit et les vertus de saint François. Ce fut pour Agnès un trait de lumière. Elle résolut de s'agréger à une congrégation tout auréolée de la gloire du Patriarche séraphique, et soumit son désir à l'approbation de la fondatrice.

C'est à ce désir, pensons-nous, que répond la première missive de sainte Claire : missive qui est, dans tous les cas, une sorte d'épithalame en l'honneur de la virginité et de la pauvreté séraphique. En voici la traduction :

« A l'illustre et vénérable vierge Agnès, fille du puissant roi de Bohême : Claire, indigne servante du Christ et des religieuses de Saint-Damien, avec ses souhaits d'éternelle félicité.

« La renommée de vos mérites et de vos vertus est parvenue jusqu'à nous. Que dis-je? Elle s'étend jusqu'aux confins de la terre, et je m'en réjouis grandement dans le Seigneur, et avec moi tous ceux qui s'intéressent à la gloire

1. *Acta S. S.*, loc. cit.

du vrai Dieu. Tout le monde sait, en effet, que pouvant monter au faite des honneurs, par une alliance digne de vous et de l'empereur qui sollicitait votre main, à un époux mortel vous avez préféré l'Époux immortel, à la pourpre et au sceptre d'or la bure et une vie mortifiée. L'Époux de votre choix méritait ces préférences, lui, la Beauté devant laquelle pâlit toute beauté, comme toute grandeur s'efface devant sa puissance, et tout délice devant son amour. Il a orné votre front du diadème des vierges, et je salue en vous, ô sœur chérie, l'épouse de mon Sauveur. Il saura conserver au diamant de votre virginité tout son lustre; il en accroîtra même les feux et le prix, à mesure que vous progresserez dans la vertu. Attachez-vous donc à lui; marchez sous son étendard, soyez fière, soyez courageuse!

« O bienheureuse pauvreté, qui promets à ceux qui t'embrassent, un royaume et une gloire impérissables! O aimable pauvreté, qui donnes à ceux qui te goûtent l'éternelle béatitude! O sainte pauvreté, qu'a épousée, qu'a ennoblie celui qui gouverne les cieux et la terre! N'a-t-il pas dit : *Les renards ont leur tanière, et les oiseaux leur nid; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.* Lui, le riche, lui, l'infini, il a voulu, quand il s'est incarné parmi nous, se faire petit et pauvre, afin de nous rendre participants de ses richesses et héritiers de son royaume.

« Réjouissez-vous donc, ô sœur vénérée;

chantez, exultez, à la vue des biens que vous apportez la très haute pauvreté. La cupidité est un vent brûlant qui tarit les sources de la grâce; la pauvreté vous ouvre les portes du Paradis. C'est elle qui vous a mérité d'être conviée aux mystiques fiançailles de l'Agneau; c'est elle qui, en échange de quelques jouissances éphémères, vous donnera une éternité de bonheur. O l'heureux échange!

« Je supplie donc votre Altesse de persévérer au service de Dieu, de tendre toujours au mieux et de travailler à monter sans cesse de vertu en vertu, de perfection en perfection, afin que Celui que vous servez si bien daigne vous combler de ses grâces. Je vous prie également, de toutes les forces de mon âme, de vous souvenir, devant le Seigneur, des religieuses de Saint-Damien et de celle qui est leur Mère, quoiqu'indigne, afin qu'aidées par vos ferventes prières, nous puissions obtenir miséricorde et mériter de jouir avec vous, sans fin, des délices de la vision béatifique. Adieu, dans le Seigneur. Priez pour moi. Alleluia (1). »

Claire confia ce message à cinq de ses religieuses, choisies avec soin et destinées à devenir le noyau de la communauté de Prague. Quelques semaines après, les Sœurs arrivaient saines et sauvées dans la capitale de la Bohême, où elles étaient impatiemment attendues; et elles s'empressaient de remettre à la bienheu-

1. *Acta S. S.*, 6 mars.

reuse Agnès les trésors qu'elles apportaient de si loin. Ces trésors, c'étaient un exemplaire de la Règle de 1224, la missive de leur fondatrice et trois ou quatre présents de sa façon, entr'autres le *Pater* orné d'enluminures, ainsi qu'un voile et une coupe qui lui avaient appartenu (1).

Souvenirs de bien peu d'importance en eux mêmes. Mais ces souvenirs venaient d'une sainte; elle y avait mis toute son affection : c'était assez pour que la pieuse destinataire y ajoutât un prix infini. Pendant que celle-ci étudiait les constitutions des Damianites, le monastère de Prague s'achevait. Cellules, enclos, préparatifs, tout était terminé pour la solennité de la Pentecôte 1236. En ce jour-là, l'*Alleluia* parti du coteau d'Assise retentissait sur les rives de la Moldau, et la bienheureuse Agnès recevait le voile des mains du nonce apostolique, en présence de sept évêques, de la famille royale et de la noblesse du pays. Elle fut la première abbesse du monastère de Prague.

Bientôt, en Bohême comme en Ombrie surgit la question de la pauvreté absolue; mais Agnès ne refusa pas avec moins de fermeté que Claire les rentes et possessions qu'on lui offrait, et à force d'instances, elle obtint également de Grégoire IX l'autorisation pour elle et ses moniales de ne plus être molestée à ce sujet. De son côté, la fondatrice l'encourageait par l'épître sui-

1. Les *Bollandistes* (6 mars) signalent le *Pater*; BARTHELEMY DE PISE (p. II, l. I, fr. VIII), les autres présents.

vante à marcher résolument dans cette voie. La suscription seule résume déjà toute sa pensée : « Salut et persévérance dans la très haute pauvreté. » Puis elle entre en matière.

« Je rends d'incessantes actions de grâces à Dieu, auteur de tout bien, de ce qu'il vous a si richement ornée de ses dons. C'est de lui que découle toute perfection; c'est lui qui vous a élevée à un tel degré de pureté, que ses yeux ne trouvent rien en vous qui puisse les blesser. O bonheur incomparable, puisque cette sainteté vous vaudra d'être à jamais unie là-haut au roi immortel des siècles, dans le glorieux séjour où les étoiles lui servent de trône. Dédaignant la main d'un empereur et refoulant du pied toutes les grandeurs de la terre, vous vous êtes saintement éprise des charmes inconnus de la pauvreté; et fiancée mystique de l'Agneau sans tache, vous vous êtes élancée sur ses pas. Mais trêve aux longs discours, quoique vous ne trouviez peut-être rien d'inutile dans ce qui peut vous apporter quelque consolation spirituelle! Je sais que votre cœur est le sanctuaire de toutes les vertus. Donc une seule réflexion me suffira, et je l'estime nécessaire : rappelons-nous l'obligation où nous sommes de persévérer dans les saintes résolutions que le Seigneur lui-même nous a inspirées.

« Je vous en supplie, au nom de Celui-là même auquel vous vous êtes offerte en sacrifice matinal et d'agréable odeur, souvenez-vous de votre vocation. Vous avez acquis de grands

mérites par le passé, gardez-les; mais ne vous en contentez pas. Il faut accroître ce trésor. Courez, alerte et joyeuse, dans la voie des conseils évangéliques, sans laisser la poussière du monde s'attacher à vos pas. Ne vous arrêtez pas; marchez, avancez dans le chemin de la perfection; rendez vos vœux au Très-Haut; placez-les toujours au premier rang de vos préoccupations, et en fait de conseils, préférez toujours ceux de notre ministre général, le Fr. Elie (1). Et si, par malheur, il se trouve sur votre route un esprit assez pervers pour chercher à vous détourner de votre vocation, ne l'écoutez pas, lors même qu'à ce prix vous pourriez vous élever au-dessus de tous les mortels! Non, non, visez plus haut et cherchez des biens meilleurs.

« Vierge, vous êtes consacrée à Jésus-Christ pauvre et humilié, flagellé, couronné d'épines et attaché à la croix. Un regard sur votre Sauveur, et vous brûlerez du désir de l'imiter, jamais sans profit pour vous. Si vous souffrez avec lui, vous serez glorifiée avec lui; si vous pleurez avec lui, vous serez un jour associée à ses joies; et si vous vous tenez ici-bas avec lui sur les cimes sanglantes du Calvaire, vous habiterez là-haut avec lui les sommets d'un Thabor où tout est paix et lumière. Votre nom sera inscrit au livre de Vie, et pour prix de quelques sacrifices

1. Le Fr. Elie fut dépouillé de sa charge en 1239. Son nom, prononcé ici, prouve que la seconde lettre, aussi bien que la première, est antérieure à cette date.

et de souffrances passagères, vous recevrez une éternité de bonheur.

« Adieu, Sœur bien-aimée ! Adieu, vierge bénie à cause de votre Epoux ! Mes Sœurs et moi, nous ne cessons de bénir le Seigneur des grâces dont il vous a comblée. Daignez, de votre côté, vous et vos Sœurs, lui demander une bénédiction pour nous (1). »

De pareilles pensées dépassent, il faut l'avouer, la portée des âmes vulgaires ; mais elles répondent aux aspirations de certaines intelligences d'élite, affamées de lumière et d'amour, comme l'était la fille du roi de Bohême. Elle goûtait ce mysticisme austère, elle le savourait, elle en faisait la loi de sa vie ; et en face de nouveaux besoins, elle recourait encore à la même source, à la direction de l'abbesse de Saint-Damien. De là une troisième et une quatrième lettres, répondant à une troisième et à une quatrième demandes.

1. *Acta S. S.*, 6 mars.

CHAPITRE XXII

SES DERNIÈRES LETTRES

C'est dans sa troisième missive, la plus remarquable de toutes, que la vierge séraphique dévoile pleinement à la bienheureuse Agnès le but du second Ordre et l'idéal entrevu : la coopération à l'apostolat sacerdotal.

« Claire, avec ses meilleurs souhaits.

« Les nouvelles que je reçois de votre santé, de vos progrès spirituels et de votre ferveur croissante, me remplissent d'une joie indicible. Quel bonheur pour moi, en effet, de penser que par votre ardeur à imiter Jésus humble et pauvre, vous suppléiez à ce qui nous manque et compensez abondamment les imperfections de notre zèle ! J'ai bien le droit de me réjouir, quand je considère vos œuvres et tant de mérites accumulés : l'ennemi de notre salut terrassé, l'orgueil et le faste, causes de la perte de tant d'hommes, foulés aux pieds, une rare prudence présidant à toutes vos démarches, et la grâce de Dieu dirigeant tous vos pas. Vous avez découvert le trésor caché dont il est parlé dans l'Évangile ; vous le gardez dans la foi, l'humilité et l'abnégation volontaire ; vous le faites fructifier dans vos mains, et vous êtes devenue par là, selon le mot de l'apôtre, *l'auxiliaire et la coopératrice de Dieu* dans l'œuvre sublime du rachat

des âmes et du relèvement des pauvres pécheurs. A cette pensée, je me sens transportée d'allégresse. Et qui donc pourrait m'empêcher de m'en réjouir ou me ravir cette joie? Réjouissez-vous, vous aussi, ô fille chérie; réjouissez-vous toujours dans le Seigneur, et qu'aucune tristesse ne vienne troubler la sérénité de votre âme.

« O vierge très chère dans le Christ, joie des anges et couronne de nos Sœurs, recueillez toutes les puissances de votre âme. Fixez le regard de votre intelligence sur le miroir de l'éternité; pénétrez dans les splendeurs de la gloire céleste; considérez la forme invisible de l'essence divine, et par cette heureuse contemplation des attributs de Dieu, transformez-vous vous-même tout entière en l'image de la divinité, afin de mériter de goûter quelque chose du bonheur des saints et de savourer les secrètes douceurs que Dieu réserve à ses amis, à ceux qui ont le courage de laisser à la terre ses biens et ses vanités. Aimez de toutes les puissances de votre être celui dont les astres chantent les perfections infinies et qui tient dans ses mains la couronne des élus, une couronne que le temps ne flétrit pas! Aimez le Fils de Dieu fait chair pour nous; aimez son auguste Mère; aimez tout ce qui a trait à la rédemption du monde. O funeste aveuglement des hommes, qui rendent inutiles de si touchants mystères! O malice exécrable de Satan, qui anéantit les fruits du sacrifice du Calvaire et entraîne les âmes dans

la révolte, et de la révolte dans l'abîme du châ-
timent!

« Une âme! Il n'y a rien de plus grand. Elle est plus grande que le ciel, car seule entre toutes les créatures, elle peut contenir le Créateur. Une âme fidèle est son trône, ainsi qu'il le déclare lui-même par ces paroles : *Celui qui m'aime sera aimé de mon Père; nous viendrons à lui et nous demeurerons en lui.* C'est là votre honneur. Par la grâce, vous portez Dieu spirituellement dans votre cœur. La grâce germera dans votre tombe, tandis que le faste des potentats, oublieux de leur Créateur, descendra avec eux dans la poussière du sépulcre.

« Que faire, me demandez-vous, aux jours de fête? — Sauf les dimanches et les fêtes marquées dans la Règle de notre Bienheureux Père saint François, nous gardons ici le jeûne et l'abstinence perpétuels. Mais vous tiendrez compte des recommandations du fondateur à l'égard des infirmes ou des santés délicates; et pour vous-même personnellement, vous modérerez la rigueur de vos privations, qu'on dit outrée, afin que mettant votre confiance dans le Seigneur, vous lui rendiez un hommage raisonnable et que votre holocauste soit toujours assaisonné du sel de la prudence chrétienne.

« Adieu dans le Seigneur. Daignez nous recommander, mes Sœurs et moi, aux ferventes prières de votre sainte communauté (1). »

1. *Acta S. S.*, 6 mars.

Enfin vient, à un assez long intervalle, la quatrième lettre, qui clôt la série slave. C'est une élévation sur le mystère de la Crèche. On sent, aux dernières lignes, que Claire est près de sa tombe et que ce sont les derniers épanchements d'une mère avec sa fille.

Dès la suscription, les termes sont plus laudatifs et plus affectueux encore que de coutume.

« A la moitié de mon âme, au sanctuaire de l'Esprit-Saint, à la sérénissime reine Agnès, Mère vénérée et fille chérie par-dessus toutes les autres : Claire, indigne servante du Christ et servante inutile des recluses de Saint-Damien. Salut, et que le ciel vous accorde de chanter le cantique nouveau, le cantique des vierges, devant le trône de l'Agneau, et de suivre l'Agneau partout où il va.

« O épouse du Roi immortel des siècles, je ne vous ai pas écrit aussi fréquemment que nous l'aurions désiré l'une et l'autre. Ne vous en étonnez pas, et ne croyez pas que ces retards aient diminué en rien la vive affection que je vous ai vouée. La rareté des messagers et les périls des grandes routes, voilà les seuls motifs qui m'ont empêchée de vous écrire. Aujourd'hui se présente une occasion favorable; je la saisis avec empressement pour vous faire parvenir la présente missive.

« O épouse du Christ ! Je me réjouis avec vous de ce qu'à l'exemple de la vierge Agnès de Rome, vous avez été admise à jouir de cette union toute céleste qui étonne les séraphins, confond

notre imagination, ravit nos cœurs et les remplit de délices ineffables. Vous aussi, vous êtes devenue l'épouse mystique de Celui qui est lumière de lumière, la splendeur de la gloire du Père, le miroir sans tache.

« Oh! le beau miroir! Regardez-y souvent votre visage, pour vous parer des fleurs et des ornements qui conviennent à une épouse du Roi des rois. Au centre, vous avez le Maître du ciel et de la terre, couché sur la paille et enveloppé de langes; tout autour, la pauvreté présidant comme une reine aux apprêts du sacrifice; au sommet, la croix; à droite et à gauche, l'amour dominant tout. Prêtez l'oreille aux paroles, et entendez l'Amour qui vous crie : *O vous qui passez par le chemin, arrêtez, et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur.* Ah! répondons-lui tout d'une voix : Oui, Seigneur, je me souviendrai de vous, et je compatirai à vos souffrances.

« Embrassez-vous donc, ô grande reine, d'un saint enthousiasme pour le céleste Époux. Soupirez sans cesse après les délices et les honneurs qu'il vous destine, et criez-lui du fond du cœur : *Attirez-moi, Seigneur, après vous, et je courrai sans m'arrêter, jusqu'à ce que vous m'ayez introduite dans la cité de la paix.* »

Après cette chaleureuse exhortation, le ton s'adoucit. « Au milieu de ces réflexions pieuses, ajoute la Sainte, n'oubliez pas votre pauvre Mère qui vous aime. Sachez que votre nom est gravé au plus intime de mon cœur, et que, de toutes

mes filles, vous m'êtes la plus chère. Mais je m'arrête! En fait d'amour, la langue doit se taire; c'est au cœur de parler; car l'affection que je vous porte est de celles qui ne peuvent se traduire dans les idiomes de la terre. Ce que je vous écris n'en est qu'un écho, un écho bien affaibli! Mais vous y entendrez du moins le cri d'une mère s'adressant à ses filles, et cette pensée vous inclinera à la bienveillance. O très digne Sœur Agnès, recommandez-nous, mes filles et moi, aux prières de vos compagnes.

« Adieu, ô fille bien-aimée! Adieu aussi à celles qui marchent sous votre houlette! Adieu..., jusqu'à ce que nous nous retrouvions au pied du trône du Dominateur suprême! Priez pour nous (1). »

En fait d'amour, la langue doit se taire; c'est au cœur de parler. On sent que chez l'abbesse de Saint-Damien, c'est le cœur qui parle; et avec quelle délicatesse! Rarement l'amour maternel a fait entendre de plus beaux accents; rarement aussi l'amour divin a parlé un langage plus suave : langage toujours jeune, toujours nouveau, parce qu'il est empreint de cette poésie de l'Évangile qui ne vieillit pas.

Ces lettres sont une des perles de la littérature franciscaine, une des perles du moyen âge. Elles éveillent dans l'esprit l'idée d'une foi et de mœurs que nous ne connaissons plus, et ont pour nous, outre leur valeur intrinsèque, l'attrait du passé,

1. *Acta S. S.*, 6 mars.

d'un passé glorieux qui a vu naître les chefs-d'œuvre du mysticisme, le livre de l'*Imitation* et l'*Itinerarium* de saint Bonaventure. Mais pour la bienheureuse Agnès de Bohême, ces feuilles avaient d'autres attraits. Un souffle d'Ombrie avait passé sur elles; une grande Sainte y avait jeté quelque chose de son âme. Ce n'étaient plus seulement des souvenirs; c'étaient des reliques. En 1255, Agnès fit enchâsser le voile et la coupe de Claire dans l'or et les pierreries; elle n'attendit pas la canonisation de la Sainte pour vénérer ses quatre autographes; elle en grava les leçons dans sa mémoire et, après avoir été disciple docile, devint elle-même une excellente maîtresse dans les voies de la perfection monastique.

Sœur Ermentrude, la seconde destinataire des missives de Claire, a moins de notoriété que l'abbesse de Prague. Partie de Cologne, elle s'était retirée à Bruges, et avait groupé autour d'elle, dans une sorte d'ermitage, quelques jeunes filles attirées par le spectacle de ses vertus. Mais elles n'avaient pas de Règle précise. Ermentrude agit alors à la manière des saints; elle recourut à la prière. « Seigneur, s'écria-t-elle, éclairez-moi, et montrez-moi le chemin qui doit me conduire à vous. » Et à ce moment, elle entendit une voix intérieure qui lui disait : « Prends pour modèle la vierge d'Assise. » Elle ne s'y trompa point; la vierge d'Assise, c'était le nom sous lequel les Frères-Mineurs, depuis longtemps déjà établis en Belgique, aimaient à

désigner la coadjutrice de saint François. Elle s'empressa donc de lui écrire, attendant sa réponse comme un ordre du ciel. Voici cette réponse, où l'abbesse de Saint-Damien sut enfermer l'abrégé de sa doctrine spirituelle.

« *A sa très chère Sœur Ermentrude,
Claire d'Assise. Salut et paix.*

« J'ai appris que vous étiez sortie des eaux fangeuses du monde pour entrer, avec vos compagnes, dans les sentiers de la perfection. Je m'en réjouis et vous en félicite.

« Demeurez fidèle à l'Époux céleste, et vous recevrez en retour la couronne de l'immortalité. Le temps de l'épreuve est court, la récompense est éternelle. Que le faux éclat des grandeurs humaines ne vous éblouisse pas : il passe comme une ombre. Que les sifflements du serpent infernal ne vous troublent pas ; résistez courageusement, et il s'enfuira vaincu. Ne vous laissez ni abattre par l'adversité ni enorgueillir par la prospérité ; car c'est le propre de la foi de nous rendre humbles dans le succès, et fermes dans les revers. Rendez vos vœux au Seigneur, et il saura bien vous dédommager de vos sacrifices.

« Le ciel ! Ah ! regardez le ciel ! Il vous invite à prendre votre croix et à marcher sur les pas du divin Rédempteur ; car il est écrit : *C'est par la voie des tribulations que nous aurons entrée dans le royaume de Dieu.* Aimez Dieu de tout

votre cœur : il est souverainement aimable. Aimez son Fils unique, notre Sauveur : il a été crucifié pour nous. Que sa pensée ne vous quitte jamais et que le souvenir de sa Passion soit toujours présent à votre esprit. Aimez aussi Marie, et méditez fréquemment sur ses douleurs au pied de la croix. Veillez, priez, persévérez. Vous avez bien commencé, ne vous arrêtez pas, allez jusqu'au bout.

« Acquittez-vous de votre charge avec une scrupuleuse sollicitude, vivant dans l'humilité et la pauvreté la plus absolue. Ne craignez rien ; le Seigneur est fidèle dans toutes ses promesses et saint dans toutes ses œuvres. Il répandra sur vous et sur vos filles l'abondance de ses bénédictions, et sera lui-même votre protecteur, votre consolateur, votre Rédempteur et là-haut votre éternelle récompense.

« Prions les unes pour les autres ; et sous le joug suave de la charité, il nous sera plus facile d'observer la loi du Christ (1). »

La charge à laquelle sainte Claire fait allusion dans sa lettre, est la charge d'abbesse. Ermentrude répondit pleinement à la confiance qu'on avait en elle. Elle introduisit la Règle de 1224 dans sa communauté de Bruges, et son monastère fut le foyer d'où l'esprit séraphique rayonna sur le reste des Flandres et sur le nord de la France.

Félicitons-la du zèle qu'elle déploya pour la

1. Mns. de Bruges; WADDING, t. IV, ad ann. 1257.

cause de l'*idée franciscaine*, et sachons gré aux deux correspondantes de Claire, Agnès de Bohême et Ermentrude, de nous avoir légué ce petit trésor de spiritualité, ce réservoir d'eaux vives où s'abreuveront, à leur suite, nombre d'âmes avides de lumière et de perfection.

Au point de vue psychologique, les épîtres que nous étudions ont une importance qui n'échappera à personne. Elles complètent les documents historiques; et nos lecteurs demeureront convaincus avec nous que pour bien connaître la fondatrice des Pauvres-Dames, les ressources de son esprit, les richesses de son talent, les cordes harmonieuses de son âme, il faut lire ses lettres, il faut les méditer.

Intéressantes sous ce rapport, elles ne suffisent pourtant pas à nous expliquer sa prestigieuse influence sur ses contemporains. Ce n'étaient, après tout, que des écrits privés et qui n'étaient pas destinés par leur nature à sortir du cercle des monastères franciscains. Pour qu'une femme attirât l'attention publique et remuât l'Europe, comme l'a fait sainte Claire, il fallait d'autres éléments d'action, ou l'intervention directe de la Providence ou des actes d'héroïsme. Or, chez elle, ces deux éléments d'action se trouvaient réunis, combinés ensemble par une force secrète, et ils allaient communiquer à son nom une puissance irrésistible : la puissance des thaumaturges rehaussée par la gloire de la sainteté.

CHAPITRE XXIII

LA THAUMATURGE

Le miracle est la sanction de Dieu, une sanction inimitable, qu'il appose au bas de ses œuvres, quand il lui plaît, comme il lui plaît et par des créatures de son choix. Les créatures ainsi investies d'une part de sa toute-puissance portent dans l'histoire le nom de thaumaturges. Tels sont, en particulier, saint François d'Assise et saint Antoine de Padoue; telle est aussi, quoiqu'avec moins d'éclat, leur contemporaine sainte Claire.

Des différents prodiges consignés dans les relations de ses biographes, les premiers ont trait « au privilège de la pauvreté » : ce qui ne surprendra personne. Par un sublime acte de confiance dans la bonté de Dieu, elle s'était dépouillée de tout; le Très-Haut, en retour, la secourait dans les moments de détresse et la protégeait dans les périls : c'était la récompense. Mais laissons Thomas de Célano nous raconter, avec le charme d'un langage simple et d'une foi naïve, quelques-unes de ces manifestations supra-naturelles.

Un jour, pendant une de ces invasions de Frédéric II qui ruinaient l'Italie, la disette se fit sentir au monastère de Saint-Damien. A l'heure du repas, Sœur Cécile de Spello, l'économe du

couvent, vint tristement présenter à l'abbesse le seul pain qui lui restât : un seul pain pour cinquante religieuses ! « Ma fille, lui dit Claire, partage le pain en deux. Tu en enverras la moitié à nos bons Frères quêteurs ; et de l'autre moitié tu feras cinquante parts, autant qu'il y a de Sœurs. Puis tu sonneras le dîner. — Mais, ma Mère, pour faire tant de parts d'un morceau de pain, il faudrait que la main du Seigneur renouvelât pour nous les merveilles qu'il opérait autrefois en faveur d'Israël ! — Pourquoi douter, ma fille ? reprit Claire avec un sourire angélique sur les lèvres et un doux reproche dans le regard. Va, et fais avec esprit de foi ce que je t'ai commandé. » Puis la vénérable abbesse invita ses compagnes à prier avec elle, et pendant leur oraison, le pain se multiplia entre les mains de Sœur Cécile émerveillée. Toutes les Sœurs en mangèrent, furent pleinement rassasiées, et ensemble rendirent grâces à l'Amant des pauvres volontaires.

Une autre fois, c'était l'huile qui manquait. La jarre destinée à cet effet était vide. Notre Sainte la lave et la remet à l'un des Frères aumôniers en le priant d'aller chez les bienfaiteurs quêter un peu d'huile. Mais voici que le religieux, prenant le vase qu'il croit vide, le trouve rempli jusqu'au bord. « Ces dames se moquent de moi », murmure-t-il tout bas. Mais soudain, levant les yeux, il comprend, au mouvement extatique de l'abbesse, qu'il est en présence du surnaturel et que le Seigneur a des

complaisances paternelles pour l'humble vierge, comme il en avait eu jadis pour la veuve de Sarepta (1).

Sans doute ces multiplications miraculeuses ne sont pas rares dans les annales de l'hagiographie; mais elles empruntaient aux circonstances une signification particulière et semblaient dire à tous, aux Sœurs comme aux Frères : « Écoutez Claire, écoutez saint François. Ne les accusez pas de témérité; car le Ciel est avec eux. » Cette pensée s'est incarnée dans une gracieuse légende des *Fioretti*.

« Un jour, y lisons-nous, le pape se rendit au monastère de Saint-Damien, pour entendre Claire discourir des choses célestes. A l'heure du repas, l'abbesse s'agenouilla respectueusement devant le pontife et le pria de bénir les pains posés sur la table.

« Non, ma fille, répondit-il; je veux que tu les bénisses toi-même, toi qui t'es si généreusement offerte en holocauste au Seigneur Jésus.

« — Très Saint-Père, pardonnez-moi, reprit la servante de Dieu tout effrayée; mais ce serait vraiment trop de présomption de la part d'une pauvre femmelette comme moi, d'oser donner cette bénédiction en présence du vicaire de Jésus-Christ!

« — Ma fille, afin qu'on ne t'en fasse point un reproche et que tu aies le mérite de l'obéissance, je t'ordonne, au nom de la sainte obéissance, de

1. *Vita S. Clar.*, c. II.

« faire le signe de la croix sur ces pains et de les bénir au nom du Seigneur. »

« Alors, en vraie fille de l'obéissance, Claire bénit les pains; et aussitôt sur chacun d'eux parut, nettement tracé, le signe de la croix. Les Sœurs se nourrirent de ce pain miraculeux, dont les restes furent précieusement conservés. Le pape en prit lui-même une parcelle, rendit grâces à Dieu, et partit, en laissant à Claire sa bénédiction (1). »

Ce langage était compris des Sœurs; les hésitantes étaient affermies, et toutes, éclairées sur la mission providentielle de leur fondatrice, reprenaient avec plus de courage, avec plus d'ardeur, le joug sanctifiant, mais toujours crucifiant, de l'abnégation religieuse.

Le Ciel était visiblement avec la vierge séraphique, et plus elle se dégageait des choses terrestres et s'abîmait dans son néant, plus il se plaisait à l'exalter au-dessus de ses compagnes et à la signaler à la vénération des peuples. Visions, extases, don de prophétie, don des larmes, toutes ces opérations de la grâce, s'alliant chez elle à une admirable rectitude de jugement, ne pouvaient manquer d'attirer sur elle l'attention publique.

Mais l'humanité est souffrante; elle songe

1. *Fioretti*, c. xxviii. — Cet épisode se trouve dans le manuscrit 4.354 de la Bibliothèque Vaticane (Voir le *Speculum perfectionis*, éd. Paul Sabatier, c. clxxxv). Les *Bollandistes* remarquent que Surius et plusieurs manuscrits antiques n'en font pas mention.

surtout à ses propres maux; et aux extatiques qui communiquent avec Dieu, elle préférera toujours les thaumaturges qui pansent ses douleurs. Or, notre Bienheureuse était un de ces bienfaiteurs suscités d'en-haut; il ressort même des dépositions recueillies par Thomas de Célano, que le don des guérisons était son privilège spécial. Avec elle, il n'était pas besoin de longs discours; un mot, une larme suffisaient. Alors elle implorait l'assistance de Celui qui guérissait d'un mot les lépreux et les paralytiques de l'Évangile; et pour bien prouver qu'elle n'était qu'un instrument aux mains de Dieu, elle se contentait habituellement de faire le signe de la croix. C'est ainsi qu'elle délivra plusieurs de ses compagnes de leurs douleurs ou de leurs infirmités : Sœur Bienvenue d'Assise, d'un ulcère purulent; Sœur Aimée Corano, de la fièvre et de l'hydropisie; Sœur Bienvenue de Pérouse, d'une extinction de voix, et Sœur Christine, d'une surdité qui avait résisté à toutes les ressources de l'art. Un jour qu'elle visitait l'infirmerie du monastère, elle trouva cinq de ses religieuses étendues sur leur grabat. Elle fit sur chacune d'elles le signe de la croix, et les cinq malades se levèrent radicalement guéries, remerciant Dieu et sa fidèle servante d'un si grand bienfait (1).

Le bruit de ces événements eut du retentissement au dehors. Le nom de la thaumaturge vola

1. *Vita S. Clar.*, c. iv.

de bouche en bouche, à travers l'Ombrie et la Toscane, et les malades affluèrent. On vint à Claire, comme on allait auparavant à saint François, et Saint-Damien ne tarda pas à devenir le rendez-vous de toutes les misères humaines.

« Ses prières sont un feu qui me dévore (1) », criaient les esprits par la voix d'une démoniaque de Pise. Si les prières de la vierge séraphique étaient un feu brûlant pour les démons, elles étaient une rosée rafraîchissante pour les malades. Thomas de Célano cite quelques faits à l'appui de cette assertion, notamment la guérison miraculeuse d'un enfant de Pérouse, d'un autre enfant de Spolète et de la démoniaque de Pise. Puis, craignant sans doute de fatiguer le lecteur par une énumération qui ne serait plus qu'une fastidieuse nomenclature, il s'arrête, et conclut ce chapitre par cette phrase laconique : « Tous ceux que Claire marquait du signe de la croix s'en retournaient guéris (2). » Phrase qui suppose un nombre considérable de miraculés.

Après Dieu, les saints n'aiment rien tant que leur pays et le lieu où la Providence a posé leur berceau. Ce sentiment éclate avec une extrême vivacité, nous l'avons vu, chez sainte Agnès, « l'exilée de Florence » ; il ne se retrouve pas avec moins d'intensité dans le cœur de sa sœur aînée, sainte Claire. Elle avait un amour de pré-

1. *Vita S. Clar.*, c. v.

2. « Quotquot signabantur, remedium transportabant. » (*Ibid.*, loc. cit.)

dilection pour sa petite ville d'Assise; aucun de ses habitants n'était un étranger pour elle. Elle s'intéressait à leurs joies, prenait sa part de leurs deuils, les consolait dans leurs épreuves et n'épargnait rien pour apaiser les dissensions familiales, comme il arriva pour deux nobles dames, injustement délaissées, qu'elle réconcilia avec leurs maris (1). Mieux encore : par ses prières, par ses miracles, elle était leur bienfaitrice au premier chef; et dans les calamités publiques, au sein des guerres alors si fréquentes, elle se constituait leur avocate et leur libératrice.

Le grand orateur de cette époque, saint Antoine de Padoue avait, dans un beau mouvement d'éloquence, prononcé cette parole, dont la hardiesse se fonde, après tout, sur la bonté de Dieu : « Pour gagner une victoire, pour sauver un empire, la prière d'un seul juste vaut mieux que les forteresses imprenables et que les gros bataillons. » L'histoire était d'accord, ici, avec le célèbre Franciscain. Sainte Geneviève de Nanterre, saint Loup, le pape saint Léon, n'avaient-ils pas successivement refoulé les hordes d'Attila des murs de Paris, de Troyes et de Rome? Et lui-même n'avait-il pas arrêté dans sa course le féroce Ezzélino, cet autre *fléau de Dieu*? Sainte Claire devait ajouter une page à

1. Les Actes du procès de canonisation nomment les deux époux : Pierre Giardone, d'Assise, et Hugolin, de la vallée de Spolète. — V. WADDING, ad ann. 1253; et LOCCATELLI, l. IV, c. VIII.

ces triomphes de la prière. Elle allait devenir à son tour la *libératrice d'Assise*, dans deux circonstances mémorables dont les documents contemporains et les traditions locales nous ont religieusement conservé le souvenir.

CHAPITRE XXIV

LA LIBÉRATRICE D'ASSISE

Le premier fait nous reporte aux environs de 1230 : date approximative ; car le biographe de la Sainte, Thomas de Célano, qui nous en transmet les détails avec tant de soin et nous en garantit l'authenticité, omet, selon sa coutume, de déterminer l'époque. Dans tous les cas, c'était le moment où Frédéric II, le puissant empereur d'Allemagne, l'ingrat pupille d'Innocent III, entra en campagne contre les pontifes romains, au mépris des serments qu'il avait prêtés en face des autels. D'une ambition sans frein comme sans scrupule, il ne visait à rien de moins qu'à planter son étendard dans la Ville éternelle et à rétablir à son profit l'hégémonie universelle des Césars païens.

Déjà ses archers allemands, soudards agueris dont il était sûr, s'étaient rendus maîtres, çà et là, en Italie, des points fortifiés. Pour grossir leurs bataillons, il avait fait venir du fond de la Sicile une troupe de Sarrasins, une vingtaine de mille, et leur avait abandonné, à Nocéra, une antique forteresse d'où, comme d'une aire inaccessible, ces brigands s'élançaient à l'improviste sur les contrées environnantes pour les dévaster. Il désigna le patrimoine de saint Pierre à leur fureur ; et sur-le-champ, ils enva-

hèrent l'Ombrie, en commençant par Spolète. Il n'est sorte d'atrocités que ne commirent ces barbares, fanatisés par la haine du nom chrétien. Ils saccageaient les villes, pillaient les villages, incendiaient les vignobles, massacraient les habitants. C'est en fourrageant de la sorte qu'une bande de ces mécréants arriva jusque sous les murs de Saint-Damien.

La vue du monastère excita leurs convoitises. Au milieu de la nuit, ils escaladèrent les murailles, en poussant d'affreux hurlements. Aux cris des envahisseurs, les Pauvres-Dames se réfugièrent, épouvantées, tout en pleurs, auprès du lit de leur Mère, alors malade. Claire ne se troubla pas. En face du péril, elle va droit à celui qui est sa force, comme ses ancêtres allaient à leur épée; et sa force, c'est le Dieu de l'Eucharistie. Elle se fait apporter le ciboire qui renfermait la sainte Hostie, et la face prosternée contre terre, adresse au Dieu des armées cette touchante supplication : « Quoi donc, Seigneur Jésus ! Livrerez-vous aux outrages de ces païens vos fidèles servantes que j'ai nourries du lait de votre amour ? Oh ! je vous en conjure, gardez-les vous-même ; car, pour moi, faible et infirme comme je le suis, que puis-je pour leur défense ? Étendez donc votre bras sur nous, et qu'il soit manifeste que vous vous montrez propice aux vœux de tous ceux qui vous invoquent avec confiance. » Elle priait encore, lorsqu'elle entendit comme la voix argentine d'un enfant qui lui disait : « Je vous

garderai toujours. — Seigneur, continua Claire, gardez aussi la généreuse cité qui nous nourrit par amour pour vous. » Et la voix céleste répondit : « La ville souffrira, mais je la protégerai, et elle sera épargnée. » Rassurée par cette promesse, Claire se soulève à demi, tourne vers ses compagnes son visage baigné de larmes et leur dit : « Ne craignez rien, mes filles, il ne vous arrivera aucun mal, et rien ne viendra troubler votre paix. Je vous le promets au nom du Christ très clément. Ayez seulement confiance. » Au même moment, une panique dont on ignore la cause se répand parmi les assaillants, qui entraînent dans leur fuite le gros de l'armée. Assise venait d'échapper au pillage (1).

Quatre ans après, Vital d'Aversa, lieutenant de Frédéric II, venait à son tour mettre le siège devant Assise, menaçant les habitants de les passer au fil de l'épée, s'ils ne se rendaient à discrétion. Dans cette extrémité, Claire et ses compagnes se prosternèrent devant le tabernacle, la tête couverte de cendres, et sollicitèrent la délivrance de leur patrie. Le lendemain matin (22 juin 1234), les assiégeants, sur-

1. TH. DE CÉLANO, *Vita S. Clar.*, c. III. — La version de CRISTOFANI (*Histoire de Saint-Damien*, c. XVI) ne diffère pas sensiblement de celle de Thomas de Célano. — Le 19 septembre 1832, on a retrouvé dans les murs de la cellule de sainte Claire le ciboire miraculeux dont il est ici question. Il est en ivoire garni d'argent. — V. LOCCATELLI, *Appendice*, n. VI. — Le manuscrit 344 du *Sacro-Convento* fait mention, dans l'inventaire des reliques de sainte Claire, du ciboire dont il s'agit ici.

pris par une sortie des habitants, furent saisis d'une terreur subite et s'enfuirent en désordre, et Vital d'Aversa périt lui-même misérablement peu de temps après. Pour la seconde fois, la cité séraphique était sauvée. Ajoutons, à sa louange, qu'elle ne se méprit point sur la cause d'une délivrance si inespérée; elle ne l'attribua point à la sagesse de ses chefs, ni à la vaillance de ses soldats, mais aux mérites et à l'intercession de la fille de Favorino (1).

Ces deux prodiges sont d'une incontestable authenticité. Ils ont pour eux l'autorité d'un contemporain, dont les jugements sont au-dessus de toute discussion, Thomas de Célano, et sont affirmés par les écrivains profanes (2) aussi bien que par les historiens de l'Ordre. Le premier fait partie de l'office liturgique; les artistes chrétiens l'ont popularisé, en représentant sainte Claire portant le Saint Sacrement.

La relation du second prodige ne peut pas davantage être une interpolation. Elle ne se trouve pas seulement, en effet, dans les anciens manuscrits; elle est gravée sur un autre parchemin dont on ne saurait nier la valeur. Ce parchemin, c'est la mémoire du peuple. Chaque année, une fête à la fois religieuse et patriotique rajeunit et prolonge à travers les âges le souvenir de

1. TH. DE CÉLANO, *Vita S. Clar.*, c. III. — Une lettre de réquisition des assaillants, conservée aux archives du Sacro-Convento, fixe l'époque du siège à l'année 1234. — V. LOCCATELLI, I. II, c. VII.

2. CANTU, *Histoire universelle*, t. XXII.

cet heureux événement. Le 22 juin, toute la ville d'Assise est en liesse. Le clergé, escorté des magistrats, des confréries pieuses et de la foule, descend processionnellement à Saint-Damien. Une voix autorisée rappelle aux jeunes générations la délivrance miraculeuse de la cité et le nom de la libératrice; puis tous, à genoux, supplient la vierge séraphique de veiller encore, de veiller toujours, sur ce coin de terre qu'elle a tant affectionné pendant sa vie et dont elle demeure à jamais l'ange tutélaire. Cette cérémonie commémorative, affirme un écrivain moderne, natif d'Assise même (1), cette cérémonie commémorative a survécu à tous les bouleversements politiques, et elle se renouvelle chaque année avec une flamme d'enthousiasme qui ne s'éteint pas, parce qu'elle se ravive à des sources toujours jaillissantes : la reconnaissance de toute une cité, la gratitude de tout un peuple.

Paris ne se lasse pas de chanter les louanges de sainte Geneviève, la triomphatrice des Huns; Orléans élève jusqu'aux nues l'incomparable Jeanne d'Arc, la libératrice de la France; Assise a bien le droit, elle aussi, d'être fière de sa protectrice céleste et d'acclamer en elle une envoyée de Dieu, une vierge radieuse, une Judith chrétienne, une de ces héroïnes qui restent l'honneur de leur pays, parce qu'elles en ont été le salut.

1. LOCCATELLI, I. II, c. VII.

Rien d'intéressant dans l'histoire comme ces manifestations populaires. Rien d'attachant comme l'apparition imprévue du surnaturel qui les a provoquées. Et avec sainte Claire, quelle variété dans les bienfaits ! Secours providentiels, guérisons subites, délivrance inespérée, dans tous ces événements auxquels son nom se trouve mêlé, le côté divin resplendit et lui fait une auréole qui nous a attirés et nous a retenus. Ne le regrettons pas ; le divin élève toujours les âmes. Mais, disons-le tout de suite, le plus grand de tous les miracles, c'est encore la Sainte elle-même, la Sainte avec ses beautés intérieures, la splendeur de ses vertus et le mérite de ses victoires. Oh ! le touchant spectacle !

CHAPITRE XXV

LA SAINTE

Saint Bonaventure a buriné en deux mots, dans la légende de saint François, l'éloge de l'héroïne ombrienne. « Vierge chérie de Dieu, écrit-il, elle a répandu les parfums d'une fleur printanière et brillé comme l'astre du matin (1). »

Que de vérités renfermées sous cette poésie ! Claire a brillé, au milieu de ses contemporains, par la supériorité de l'intelligence non moins que par celle du rang. Mais ce n'est point de ces dons et de ces avantages naturels — dont on abuse si facilement — que nous nous réclamons pour lui dresser un piédestal d'honneur. Ses vertus, sa pureté virginale, une humilité sans bornes, un amour de Dieu poussé jusqu'à l'héroïsme, voilà ses véritables titres à notre vénération, parce que c'est par là qu'elle est montée au faite de la grandeur morale et qu'elle demeure en possession d'une gloire que le temps ne flétrit pas. Expliquons-nous.

On ne manque pas aujourd'hui d'*intellectuels* qui, reprenant la thèse des humanistes du xv^e siècle, exaltent à outrance tout ce qui est du ressort de la nature, pendant qu'ils taxent la vertu « de bassesse et de dépression morale ».

1. *Vita S. Fr.*, c. iv.

Rien de moins fondé que leurs prétentions; rien de plus odieux que leurs injures. « Sans doute, par cela seul qu'il est doué de raison et de liberté, l'homme est capable par lui-même d'opérer quelque bien; et jusque dans les siècles du paganisme, nous aimons à rencontrer de beaux exemples et de salutaires leçons. Mais ces vertus morales, mélangées à tant de vices, le christianisme les a purifiées, ennoblies, transformées. Sans méconnaître ce que la nature a de bon et de généreux, il l'a élevée au-dessus de la terre pour chercher en Dieu lui-même le principe et la fin de notre activité morale. Sur l'ordre purement humain, il est venu greffer un autre ordre d'idées et de sentiments : l'ordre surnaturel. Il a tourné l'homme vers Dieu, pour que l'homme reçût de ce foyer immortel le rayon de la grâce qui illumine sa vie, la pénètre et la transforme. Par là, nos actes et nos facultés ont pris une direction plus haute, et il s'est opéré une ascension de tout notre être vers l'infini (1). »

On ne saurait mieux dire : la sainteté est une ascension de tout notre être, de notre intelligence par la foi, de notre volonté par la grâce, de notre cœur par l'amour, ascension qui se consomme dans la rencontre et l'union parfaite du Créateur et de la créature. Par là même, elle exige une lutte, l'effort continu, la victoire. Cette lutte, nos humanistes modernes n'ont pas le courage de l'entreprendre, et c'est leur con-

1. Mgr FREPPEL, t. V, *Sermon sur la sainteté*.

damnation. Cette victoire, une femme qui ne se piquait point d'être lettrée l'a remportée; et c'est là ce qui constitue son mérite, ce qui l'élève à une hauteur incomparable et justifie pleinement les honneurs ou les éloges que lui décerne l'Église.

Thomas de Célano, dans son étude psychologique sur la vierge séraphique, a peint au vif, dans deux ou trois anecdotes, quelques-unes de ces luttes intérieures. Écoutons-le; car il n'y a rien de beau comme une âme victorieuse d'elle-même, surtout quand il s'agit d'une âme généreuse comme l'était l'héroïne ombrienne.

On se souvient que les Sœurs converses étaient chargées d'aller quêter au dehors le pain nécessaire à la subsistance des religieuses de Saint-Damien. Lorsqu'elles rentraient au monastère, ployant sous leur précieux fardeau, Claire accourait au-devant d'elles, leur lavait les pieds et les servait elle-même à table. Un jour qu'elle remplissait ce pieux office à l'égard de l'une d'elles et qu'elle s'apprêtait à lui baiser les pieds, l'humble converse, trouvant que c'était trop, retira brusquement le pied. Elle le fit si malheureusement, remarque notre vieux chroniqueur, qu'elle frappa l'abbesse en plein visage. Claire ne manifesta pas la plus légère émotion; conservant cette sérénité d'âme et cet air souriant qui ajoutaient tant de charme à son commerce familial, elle reprit doucement le pied et le baisa longuement (1).

1. *Vita S. Clar.*, c. II.

Le trait est des plus simples, mais, au fond, des plus suggestifs. Quel empire sur soi ne dénote-t-il pas? Et que de victoires partielles ne laisse-t-il pas soupçonner comme une préparation nécessaire à celle que nous venons de raconter? Car la pieuse abbesse était fière par nature; et le sang des Scéfi qui coulait dans ses veines se trahissait encore quelquefois par des saillies ou des vivacités de caractère. Sa réponse à Grégoire IX en fournit la preuve.

Ce pontife, entrant tout à fait dans la pensée de saint François, au sujet des relations des Frères-Mineurs avec Saint-Damien, craignait que des visites trop fréquentes de la part de ces derniers, même sous couleur de direction spirituelle, ne finissent par altérer l'esprit des deux maisons. Pour couper court à ce danger, il défendit à tous les religieux de la Portioncule de se rendre au monastère de Saint-Damien sans l'autorisation expresse du Saint-Siège, édictant des peines sévères contre les transgresseurs. Claire était trop respectueuse des actes du Pasteur suprême pour ne pas se soumettre; mais son premier mouvement fut de protester, et elle protesta en effet à sa manière contre une interdiction qui la privait, elle et ses compagnes, du bonheur d'entendre la parole de Dieu. Elle réunit les Frères quêteurs, que les successeurs de saint François, fidèles aux recommandations du Patriarche séraphique, mettaient à sa disposition. Après les avoir remerciés pour le passé, elle les congédia en leur disant : « Puisqu'on

nous ôte le pain de l'âme, qu'on supprime aussi ceux qui mendient pour nous le pain du corps. » Le sang des Scéfi s'était réveillé dans les veines de la vénérable abbesse. Grégoire IX ne s'offensa point de cette boutade ; il sut y reconnaître le cri d'une mère qui se sent tenue de pourvoir aux besoins de ses enfants, et (c'est là qu'on reconnaît son affection et sa paternelle condescendance pour sainte Claire), révoquant son décret, il rendit aux Pauvres-Dames les prédicateurs dont elles savaient si bien goûter les enseignements (1).

On ne saurait trop le répéter, les saints ne naissent pas saints, ils le deviennent. Claire, comme tous les enfants d'Adam, eût à combattre non seulement contre le monde et les puissances infernales, mais aussi contre elle-même, contre ces tendances mauvaises que chacun de nous porte en soi, et contre cette inconstance, cette mobilité de sentiments, qui est la pierre d'achoppement des vertus peu solides. Ce ne fut qu'après une lutte de tout instant et de toute la vie qu'elle assura définitivement dans son cœur le triomphe de la grâce sur les défaillances de la nature.

Plus haut que tous les cris de la nature, résonnait à ses oreilles le *sequere me* qu'elle avait entendu à l'heure de sa consécration religieuse. Elle suivait le Christ, allant tantôt à l'école de la Crèche, tantôt à celle de Nazareth, plus souvent

1. *Vita S. Clar.*, c. v.

encore à celle du Calvaire, et pouvait dire en toute sincérité : « Imiter Jésus, et Jésus crucifié c'est ma loi; c'est aussi tout mon bonheur (1). » Elle contemplait, elle adorait, elle imitait : — si humble, au dire de ses historiens, qu'elle ne consentit qu'au bout de trois ans à prendre le titre d'abbesse; — si modeste, qu'on ne la vit qu'une fois lever les paupières, pour demander au pape sa bénédiction, et qu'alors seulement on put connaître la couleur de ses yeux, bleus comme le ciel; — si charitable, qu'elle se déclarait et se faisait réellement *la servante des servantes de Dieu*; — si pauvre, qu'elle était dénuée de tout et qu'elle s'abandonnait totalement, comme les oiseaux du ciel, aux soins de la Providence; — enfin si uniquement soucieuse de plaire à l'Époux immortel, qu'elle comptait pour rien tout ce qui ne tendait pas à sa gloire.

La nuit, pendant que ses compagnes prenaient un peu de repos, elle prolongeait ses veilles; et alors seule, prosternée à deux genoux devant le tabernacle, elle donnait un libre cours aux élans de sa dévotion. Se transportant en esprit sur les hauteurs du Calvaire, elle joignait ses larmes aux larmes du Rédempteur, et ne se lassait pas d'offrir, victime pure, au Père éternel, pour la conversion des peuples, l'holocauste de ses sens par la pénitence et la prière, et l'holocauste meilleur encore de son cœur par les effusions de son amour. Quand

1. « Pauperi Crucifixo conformari. » (*Vita S. Clar.*, c. II.)

arrivait l'heure des matines, elle allumait les lampes, réveillait doucement ses compagnes et les attendait au chœur pour recommencer à prier avec elles (1).

Le jour, elle retournait à l'école de Nazareth, à ses fonctions d'abbesse, puis aux travaux textiles où elle excellait, comme on peut en juger par ce qui nous reste. Elle filait, brodait, façonnait des corporaux, des amicts et des aubes, qu'elle faisait distribuer dans les bourgades d'Ombrie, attentive par-dessus tout à vêtir comme à consoler Celui que l'amour a dépouillé de sa gloire et de ses richesses, Jésus-Hostie, Jésus pauvre et délaissé dans ses temples. « Jamais oisive », la main au travail, le cœur à Dieu, elle relevait, par une de ces pensées que nous suggère la foi, les occupations les plus vulgaires aussi bien que les fonctions les plus nobles (2).

Était-elle malade, atteinte de ces fièvres qui, depuis 1228, la minèrent sourdement? Elle se faisait soulever sur sa couche et n'en continuait pas moins la tâche commencée la veille. Prenait-elle un peu de repos? La terre nue ou tout au plus une poignée de sarments lui servait de lit, un tronc d'arbre lui tenait lieu de coussin. Et encore se reprochait-elle toutes ces délicatesses, regrettant de ne pouvoir suivre de plus près Celui qui n'avait pas où reposer sa tête. Elle

1. *Vita S. Clar.*, c. III.

2. « Carne in imis, mente in excelsis. » (*Vita S. Clar.*, c. III.) — « Filabat... » c. IV.

alla même trop loin dans les voies de la mortification corporelle, se retranchant les légumes comme un aliment de luxe pendant les jeûnes du Carême et de l'Avent, se contentant alors d'un peu de pain et d'un verre d'eau, et même se privant de toute nourriture le lundi, le mercredi et le vendredi. C'était au-dessus de ses forces; ses deux guides spirituels, saint François et don Guido, l'évêque d'Assise, la voyant dépérir, lui imposèrent l'obligation de ne passer aucun jour sans prendre quelque réfection. Elle se soumit, estimant avec raison que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice (1).

Telle nous apparaît, aux clartés de l'histoire, la fille des Scéfi : constamment identique à elle-même, au milieu d'une ferveur séraphique toujours croissante; humble sans bassesse; fière sans être jamais hautaine; douce et ferme; pure et immolée; recluse volontaire et dominant son siècle; dénuée de tout et en même temps la plus libre et la plus joyeuse des créatures. Joyeuse! C'était, remarque son historien, le cachet même de sa sainteté. « Elle avait toujours l'air souriant, elle avait toujours le cœur en fête (2) »; et elle communiquait à tous ceux qui l'approchaient, la paix, la joie qui remplissait son cœur, une joie qui ne troublait jamais!

Où puisait-elle cette allégresse intérieure, elle qui était sevrée de toutes les consolations sensibles? C'était aux sources d'eaux vives que

1. *Vita S. Clar.*, c. III.

2. « *Servabat vultus festivos et hilares.* » (*Ibid.*, loc. cit.)

nous ouvre la religion, dans la lecture de l'Évangile, dans la méditation approfondie des vérités de la foi, dans des communions soigneusement préparées, ou bien encore dans ces dévotions à la Crèche, à la Passion, à l'Eucharistie, qu'avaient réveillées dans l'esprit des fidèles le grand rénovateur de ces temps, saint François d'Assise. Au fond de toutes ces pratiques de piété, elle ne cherchait qu'une seule chose, ou mieux, qu'un seul Être, le vainqueur de la mort, le triomphateur de l'enfer; et le trouvant, entendant sa voix, son cœur était en fête, et, comme Marie-Madeleine au matin de la Résurrection, elle lui chantait un cantique de reconnaissance et d'adoration : *Rabboni*.

Mais ces jubilations spirituelles étaient-elles seulement le fruit de la grâce et d'une conscience en paix? N'avaient-elles point pour principe un autre mode d'action divine? En d'autres termes, l'humble recluse de Saint-Damien fut-elle admise aux suavités de la contemplation, à ce face à face déjà béatifiant où le Créateur daigne se manifester et parler lui-même à sa créature, pour l'instruire et la consoler? Et n'est-ce point en descendant de ce Thabor qu'elle portait au front ce rayon de gloire qui frappait le regard de ses compagnes? Fondatrice, thaumaturge, sainte, fût-elle donc aussi une extatique? La question mérite une réponse; et cette réponse, nous la demanderons aux documents contemporains.

CHAPITRE XXVI

FUT-ELLE UNE EXTATIQUE?

Oui, sainte Claire fut vraiment une extatique, au même titre, quoique dans une moindre mesure, que le Fr. Egide, son contemporain, ou sainte Thérèse, la réformatrice du Carmel. N'avons-nous pas vu plus haut comment, dès l'année 1212, elle dissipa le doute de saint François sur sa vocation et le relança dans les champs de l'apostolat, puis comment, lors de l'invasion des Sarrasins, Notre-Seigneur daigna lui-même la consoler et prendre sa défense? Dans l'intervalle et dans la suite, elle eut d'autres communications surnaturelles.

Les *Fioretti* nous ont décrit quelques-unes de ces faveurs mystiques; et il n'y a personne qui n'ait lu la scène du *repas miraculeux* (1), que nous avons traduite précédemment, et celle de la *messe de minuit* où sainte Claire assiste en esprit à la messe de Noël célébrée dans la basilique de Saint-François (2). Ces narrations, écrites avec un charme inimitable, peignent au vif une époque amie du symbole et du merveilleux, et feront toujours les délices des esprits délicats.

1. *Fioretti*, c. xv.

2. *Ibid.*, c. xxxv.

Si la critique les rejette, nous avons d'autres sources d'informations, qui méritent toute créance. Ce sont d'abord les compagnes de Claire, dont les dépositions, faites sous la foi du serment, ont été inscrites dans les Actes du procès de canonisation. C'est ensuite Thomas de Célano, l'historiographe officiel de l'Ordre, esprit ferme et judicieux qu'on ne saurait taxer d'ignorance ni de crédulité. Autant de témoins oculaires ou auriculaires qui, évoqués de leurs tombes, se lèvent les uns après les autres pour affirmer sans emphase comme sans ambages, non seulement la réalité, mais la fréquence des opérations mystiques qu'ils ont perçues. Écoutons-les.

Voici d'abord la Sœur Bienvenue de Pérouse, une des premières compagnes de la Sainte. « J'ai vu, dit-elle, notre Mère toute transfigurée, au sortir de l'oraison. Qu'elle était belle ! Elle avait la face auréolée d'un nimbe de lumière, et je ne pouvais supporter l'éclat de son visage (1). » — « Au milieu d'un sermon, pendant que nous étions au chœur, déclare à son tour Sœur Agnès Oportule, j'ai vu Notre-Seigneur lui apparaître sous la forme d'un enfant radieux de grâce et de beauté. Il lui souriait avec une tendresse infinie (2). » — « J'ai vu notre Mère en extase, le 1^{er} mai, dans la fête de saint Philippe et de saint Jacques, reprend une troisième voix, Sœur

1. *Actes du procès de canonisation*, apud WADDING, ad ann. 1251.

2. WADDING, ad ann. 1213.

Françoise de Collemezzo (1). Comment dire son bonheur? Elle portait l'Enfant Jésus dans ses bras et s'entretenait familièrement avec lui. »

Rien de touchant comme ces dépositions, empreintes d'un accent de sincérité qui ne trompe pas. Le langage de Thomas de Célano n'est ni moins positif ni moins probant. Voici en quels termes il corrobore l'attestation des moniales de Saint-Damien : « L'humble abbesse avait beau faire, elle ne pouvait parvenir à céler entièrement les dons de Dieu. Les gerbes de lumière ou de flammes qui s'échappaient de son visage, certains élans de ferveur qu'elle ne pouvait contenir, certaines notes plus mélodieuses, tous ces signes extérieurs et visibles trahissaient malgré elle le mystère des opérations divines; et devant ce spectacle, ses compagnes étaient ravies d'admiration (2). » Puis il raconte tout au long une de ces extases, celle sans doute dont les circonstances et la durée avaient plus vivement frappé l'imagination des Sœurs.

« C'était, dit-il, dans la matinée du Jeudi Saint (3). Claire, après avoir assisté aux offices du jour, s'enferma dans sa cellule pour y méditer plus à son aise et savourer toutes les amertumes de la Passion. Repassant dans son esprit les scènes douloureuses de cette journée, la

1. Elle précise le jour, mais sans désigner l'année.
— V. WADDING, ad ann. 1213.

2. « Mirabantur... clariorem solito faciem apparere. »
(*Vita S. Clar.*, c. III.)

3. Il précise le jour, sans parler de l'année.

sueur de sang au jardin de Gethsémani, la trahison de Judas, puis la flagellation, le couronnement d'épines, le crucifiement, elle s'y associait avec un si vif sentiment de compassion, qu'elle éprouva une défaillance analogue à celle de saint François sur l'Alverne. Elle dut chercher un appui et s'asseoir sur son grabat. A ce moment, l'Esprit de Dieu fondit sur elle, et soudain elle entra dans un ravissement qui suspendit l'activité de ses sens. Immobile, à moitié soulevée sur sa couche, elle avait les yeux fixés sur un Être invisible dont la beauté captivait son cœur et absorbait toutes les puissances de son âme.

« A la tombée de la nuit, une de ses religieuses, la surprenant dans cet état, n'osa s'approcher et se retira, sans rien dire à personne, de peur de troubler l'œuvre du Créateur. Le lendemain matin, trouvant l'abbesse dans la même position, elle s'éloigna de nouveau, pour le même motif que la veille. Enfin, le soir, elle prit peur; et se souvenant des recommandations du Patriarche séraphique, elle monta, une lampe à la main, dans la cellule de la fondatrice. « Mère, lui dit-elle, avez-vous oublié que saint François vous a prescrit de ne passer aucune journée sans prendre au moins une légère réfection? » Au nom de saint François, l'extatique revint subitement à elle-même; mais ne se doutant pas de la durée de son extase : « Pourquoi cette lampe? demanda-t-elle à la religieuse. N'est-il pas encore jour? — Ma Mère, répliqua la religieuse, vous ne vous êtes donc pas aperçue qu'un

jour et une nuit se sont écoulés et que nous entrons dans la nuit du Vendredi Saint? » Alors l'abbesse comprit tout; mais craignant de divulguer sans motif les secrets du grand Roi, et se rappelant avec quel soin le Patriarche d'Assise cachait les stigmates de ses mains, elle se contenta de dire à sa compagne : « O sommeil mille fois béni! O faveur longtemps désirée!... Mais toi, ma fille, garde ce mystère pour toi, et n'en parle à personne tant que je serai de ce monde (1). »

Que se passa-t-il dans ce dialogue intime entre le Créateur et la créature? Nul ne le saura jamais; la voyante en a emporté le secret dans la tombe. Ce que nous savons, c'est qu'aux délices de l'extase, aux ivresses de l'amour, succédèrent les tentations diaboliques avec ce qu'elles ont de plus effrayant. Et il ne faut pas s'en étonner. « C'est une loi de l'ordre surnaturel, écrivions-nous dans la vie de *Saint François d'Assise* (2), que lorsque Dieu admet une âme aux joies de ses communications intimes, il permette aussi aux anges des ténèbres de s'approcher d'elle pour la tenter : loi rigoureuse, mais parfaitement sage, qui fait de la lutte l'indispensable élément de la victoire, agrandit le champ de la liberté humaine et a pour but de rétablir dans le cœur de l'homme, en le purifiant, l'équilibre rompu par le péché. »

1. *Vita S. Clar.*, c. vi.

2. Ch. II, p. 31, 7^e édition (Poussielgue).

L'extatique d'Ombrie n'échappe point à ce décret de la Providence. Après les visites béatifiantes de ses frères les séraphins du ciel, elle eut à subir les assauts de l'enfer. « De terribles assauts! » remarque notre vieux chroniqueur. L'ange de ténèbres, se montrant sous une forme visible et dissimulant sa laideur, ne cessait de lui tendre des embûches, n'épargnant ni séductions, ni menaces, ni même mauvais traitements, pour la détourner du service de Dieu. Un jour, il la laissa meurtrie de coups et toute sanglante sur le pavé. Une autre fois, prenant un air de commisération, il lui dit : « Si tu continues à pleurer de la sorte, tu deviendras aveugle! — Celui qui contempera Dieu, ne saurait tomber aveugle », riposta la Sainte. Et il battit en retraite, mais pour revenir à la charge avec une nouvelle fureur. « Pleure, pleure! » lui cria-t-il en ricanant. Et bientôt tu seras saisie de douleurs intolérables! — Tais-toi! répartit vivement la Sainte. On ne souffre pas, quand on est au service de Dieu (1). » Et le démon s'enfuit, honteux d'être vaincu par une femme.

Les anges de lumière s'approchèrent-ils à leur tour de l'héroïque abbesse, pour la consoler? Peut-être! Car nous ne savons du nombre et de l'étendue de ces faveurs surnaturelles que ce qu'elle a bien voulu nous communiquer. Dans tous les cas, c'est encore au sein d'une vision

1. *Vita S. Clar.*, c. III.

merveilleuse, servant de couronnement à toutes les autres, ainsi que nous le raconterons un peu plus loin, c'est au milieu d'un groupe de vierges et parmi les symphonies angéliques, qu'elle quittera cette vallée de larmes pour s'envoler vers la cité de la paix.

Mais il est temps de tirer, des phénomènes mystiques exposés dans ce chapitre et dans tout le cours du volume, les conclusions qui s'en dégagent. C'est d'abord que l'abbesse de Saint-Damien mérite le nom d'extatique et que, tour à tour consolée et consolatrice, elle fut plus d'une fois l'instrument des miséricordes divines à l'égard de ses contemporains. C'est aussi et surtout qu'elle fut une sainte et une grande sainte; car ne perdant jamais de vue ce principe fondamental, que la vertu ne consiste pas dans les jouissances spirituelles, même de l'ordre le plus élevé, mais dans l'effort, le devoir et le sacrifice, elle savait tout rapporter, les visions et les extases, aussi bien que les obsessions diaboliques, à l'avancement de son âme et au triomphe du bien sur le mal. Elle profitait des lumières de l'extase, pour rentrer en elle-même, s'abîmer dans son néant, se détacher des choses terrestres et s'attacher plus fortement à l'éternelle Beauté, entrevue dans le face à face de la contemplation. Elle ne profitait pas moins des obsessions et tentations diaboliques, pour devenir plus vigilante sur elle-même, plus attentive aux touches de la grâce, plus inébranlable dans la poursuite de sa voca-

tion et l'intégral accomplissement de sa mission providentielle.

« Femme admirable! » s'écrie Thomas de Célano (1), et avec raison : femme admirable, non à cause de ses extases ou de ses miracles, qui sont l'œuvre de Dieu, mais à cause de la générosité de ses sacrifices, de sa patience dans les croix, et de tous ces actes inspirés par la charité divine ou par le dévouement fraternel, qui sont l'œuvre et le mérite de la créature.

Les âmes, comme les fleurs, se devinent à leur parfum. C'est la Sainte, jeune, enthousiaste, mais par-dessus tout avide de sacrifices, qu'a discernée le regard perçant du Poverello. C'est la Sainte au vol séraphique qu'ont tour à tour admirée, bénie, protégée, les grands pontifes qui se nomment Innocent III, Honorius III et Grégoire IX. C'est la Sainte qui décèle elle-même les trésors de son cœur, lorsque parvenue au terme de sa course et jetant un regard en arrière sur son enfance, sa vocation, ses luttes et ses souffrances, elle n'y trouve que des bienfaits de Dieu, tient à protester hautement de sa reconnaissance et dicte son testament, qui n'est qu'un long cri d'action de grâces en même temps que l'apologie du détachement évangélique (2). C'est la Sainte enfin, la Sainte mourante, la Sainte

1. *Vita S. Clar.*, c. 1.

2. Elle dicta ce testament vers la fin de sa vie, probablement avant la bulle d'Innocent IV, à laquelle elle ne fait pas allusion. — Le testament est intégralement reproduit dans les *Textus originales*, p. 273-280.

auréolée de mérites et de victoires — martyr de pénitence, martyr d'amour — que viennent visiter les plus augustes personnages et que désire voir, que désire entendre le pape Innocent IV lui-même.

CHAPITRE XXVII

TRIOMPHE DÉFINITIF (1250-1253)

Nous venons de parler de visites à sainte Claire mourante. En 1252, en effet, notre héroïne était étendue sur son pauvre grabat, épuisée par les souffrances, brûlée par la fièvre, à bout de forces et n'ayant plus qu'un souffle de vie. L'ange de la mort semblait planer au-dessus de sa tête, et la victime elle-même, atteinte, comme tous les élus de Dieu, de la sublime nostalgie du ciel, soupirait après la fin de son exil. Parfaitement résignée à la volonté de Dieu, elle avait pourtant un souci, relatif à sa mission de fondatrice : laisserait-elle sa tâche inachevée, et mourrait-elle avant d'avoir obtenu du Saint-Siège, avec la ratification de la Règle de 1224, la concession définitive et solennelle du « privilège » de la pauvreté séraphique, de ce privilège qu'elle convoitait depuis quarante années ? Elle priait, et elle espérait contre toute espérance ; car les temps étaient difficiles. Frédéric II, anathématisé par le concile œcuménique de Lyon (1245), se vengeait en envahissant la péninsule italique, et le pape Innocent IV se voyait obligé de prolonger son séjour sur la terre de France.

Mais, ô délicate attention de la Providence ! En ce moment-là, une Bénédictine de Saint-Paul, qui avait gardé de la vierge séraphique

un souvenir attendri, avait une vision et s'empressait d'adresser à Saint-Damien le message suivant : « Mes Sœurs, cessez de vous lamenter. Votre Mère ne sortira pas de ce monde que le Seigneur ne lui ait apparu avec ses disciples (1). » Elle entendait par là le Vicaire du Christ avec son cortège ecclésiastique. C'est Thomas de Célano qui se fait le narrateur de cette vision et nous en garantit le sens; nous pouvons l'en croire sur parole.

La visite du Pape! Humainement parlant, la chose paraissait impossible, et l'était en effet. Mais qu'y a-t-il d'impossible au Maître de l'univers, quand l'honneur de son Église ou le salut des âmes sont en jeu? Un événement inattendu, un de ces événements tragiques qui changent la face des empires, allait rendre la prédiction réalisable.

En 1250, on apprenait tout à coup que Frédéric II, la terreur de l'Italie et l'incorrigible persécuteur des Papes, arrêté dans le cours de ses exploits, était mort à Fiorenzuola, d'une mort inexplicquée (2). L'Italie était libre, et la Papauté pouvait respirer. Innocent IV profita de ces conjonctures pour rentrer dans ses États. Il quitta, en la remerciant, cette ville si hospitalière de Lyon qui avait abrité les sessions du

1. *Vita S. Clar.*, c. vi.

2. Les derniers instants de Frédéric II demeurent encore aujourd'hui une énigme. Parmi les historiens, les uns affirment qu'il fut étouffé par son fils Mainfroy; les autres prétendent qu'il mourut absous et réconcilié.

concile, repassa les Alpes et se dirigea vers Gênes, sa patrie. En 1252, il fixait sa résidence à Pérouse, et c'est ainsi que les événements, conduits par une main invisible, s'acheminaient peu à peu vers le terme que nous prévoyons.

Dans le cortège pontifical figurait un personnage de haute distinction qui allait être ici l'instrument des desseins de la Providence. C'était le cardinal Raynald, évêque d'Ostie, neveu de Grégoire IX, animé, à son exemple, d'une tendre dévotion pour le Patriarche d'Assise et d'une paternelle affection pour toute la famille franciscaine, dont il était le cardinal-protecteur. Informé de l'aggravation des souffrances de la réformatrice ombrienne, il partit immédiatement pour Assise, afin de visiter et de réconforter les religieuses « dont il était le défenseur et l'ami (1) ». Suivons-le, car c'est lui qui va procurer à Claire mourante la consolation suprême de sa vie, la grâce qu'elle sollicite depuis quarante années : le droit de vivre et de mourir à l'ombre du drapeau de son choix, le drapeau de la pauvreté évangélique. C'est lui qui va, par ses démarches, assurer le triomphe définitif de l'idée franciscaine.

Le 8 septembre, dans la matinée, les portes du monastère de Saint-Damien s'ouvraient devant lui. On devine l'empressement des pauvres recluses, la surprise et la joie de la malade; on devine aussi l'édification qu'é-

1. *Vita S. Clar.*, c. vi.

prouva le cardinal, au spectacle de tant de vertu. Il adressa aux Sœurs une touchante exhortation, communia de ses mains leur Mère vénérée, puis s'entretint avec elle des besoins et de la diffusion de son Institut. « Bénissez-moi, bénissez toutes vos filles, lui dit la Sainte au moment des adieux. Mais, je vous en conjure, au nom de l'intérêt que vous nous portez, ajoutez-y une autre faveur : plaidez notre cause devant le Saint-Père, et priez-le, suppliez-le, d'authentifier et de confirmer par un rescrit de sa main notre privilège de la très haute pauvreté. — Je vous le promets », répondit le cardinal, non sans une émotion facile à comprendre (1). Et il tint parole. A peine de retour à Pérouse, il présentait au Souverain Pontife l'humble requête des Pauvres-Dames, obtenait son plein acquiescement, et dès le 16 septembre, il adressait à l'abbesse de Saint-Damien, au nom du Pasteur universel, une lettre contenant la Règle de 1224 et confirmant à perpétuité, conformément aux désirs de notre Bienheureuse, « le privilège de la très haute pauvreté (2) ». Il n'y manquait plus que la signature personnelle du pape et la forme plus solennelle des bulles. L'une et l'autre n'allaient pas tarder à venir.

« L'année suivante », en effet, reprend notre vieux chroniqueur, c'est-à-dire en 1253, Innocent IV se transportait personnellement à As-

1. *Vita S. Clar.*, c. vi.

2. Cette lettre est enfermée dans la bulle d'Innocent IV dont il sera question à la fin du chapitre.

sise. Il voulait, disait-il, recommander aux prières de la disciple et coadjutrice de saint François la barque de Pierre et son pilote. Il voulait aussi se donner la satisfaction de contempler de ses propres yeux celle dont le nom et les vertus remplissaient toute l'Italie.

L'entrevue fut des plus touchantes. Claire, réconfortée par cette auguste visite, se sentit revivre. Après avoir baisé la main du pontife, elle demanda aussi à lui baiser les pieds. Il accéda de bonne grâce à un si pieux désir, posa son pied sacré sur un escabeau; et la malade put ainsi prodiguer au successeur de Pierre, au Vicaire du Christ, les marques de sa respectueuse et filiale vénération (1).

Est-ce dans cette circonstance qu'elle renouvela la supplique dont le cardinal Raynald s'était fait l'interprète? Et profita-t-elle de la présence et de l'aimable condescendance du chef de la catholicité, pour le prier d'étendre sa bénédiction à la congrégation tout entière, par-dessus tous les siècles? Nous inclinons volontiers à le croire; car, un peu plus loin, nous entendrons Innocent IV déclarer positivement qu'il répond à une supplique et à des instances antérieures. Thomas de Célano ne touche ni de près, ni de loin aux péripéties et à l'approbation définitive de la Règle de 1224. En revanche, il recueille avec un soin pieux les fines saillies ou les anecdotes caractéristiques, et il ne manque pas de

1. *Vita S. Clar.*, c. vi.

nous relater le trait qui termina l'entrevue de 1253.

Le pontife se disposait à prendre congé des Damianites. « Saint-Père, lui dit la malade avec un sourire angélique, accordez-moi, avant de partir, l'indulgence plénière et la rémission totale de mes péchés. — Plût au ciel, ma fille, répliqua-t-il, que mon âme n'eût pas plus besoin que la tienne des divins pardons ! » Il étendit la main pour absoudre et bénir ; et s'il en faut croire la tradition, il remit à la Bienheureuse, en souvenir de sa visite, un anneau précieux qui fut déposé, après la mort de Claire, dans le trésor des Clarisses d'Assise.

Les démarches du genre de celles d'Innocent IV sont rares dans l'histoire, même dans l'histoire des saints. Claire en sentait tout le prix ; aussi lorsque le cortège pontifical se fut éloigné, ne put-elle s'empêcher d'exhaler tout haut sa reconnaissance et d'épancher autour d'elle le trop-plein de son cœur. « Mes filles, dit-elle à ses compagnes, louez le Seigneur. Louez-le avec moi ; car j'ai reçu aujourd'hui deux grâces près desquelles toutes les splendeurs de la terre et du ciel ne sont rien : ce matin, mon Maître et mon Roi dans la sainte communion ; ce soir, la visite de celui qui est son représentant sur la terre. O bonheur (1) ! »

Ce bonheur eût pourtant été incomplet, sans le diplôme pontifical qui sert d'épilogue à l'en-

1. *Vita S. Clar.*, loc. cit.

trevue. Le 9 du mois d'août, Innocent IV apportait lui-même à Saint-Damien la réponse à la supplique des Pauvres-Dames, la bulle *Solet annuere*, qui est la charte d'honneur des Clarisses, au même titre que la bulle d'Honorius III pour les Frères-Mineurs. Claire baisa le sceau du Pêcheur, et put lire, de ses yeux à moitié éteints par le don des larmes, la teneur du document.

« Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu : à ses bien-aimées filles en Jésus-Christ, Claire, abbesse, et les autres Sœurs du monastère de Saint-Damien d'Assise. Salut et bénédiction apostolique.

« Le Siège apostolique a coutume de prêter une oreille favorable aux pieux désirs et aux justes prières qui lui sont adressés.

« Vous nous avez humblement supplié de sanctionner de notre autorité apostolique la forme de vie que vous a donnée saint François et que vous avez spontanément embrassée, vous obligeant à vivre en commun, dans l'union des esprits, avec le vœu de la très haute pauvreté. Déjà notre vénérable Frère, l'évêque d'Ostie et de Velletri l'a jugée digne d'approbation, ainsi qu'il le déclare manifestement dans sa lettre; et nous, condescendant volontiers aux désirs de votre piété, nous ratifions pleinement, confirmons de notre autorité apostolique et couvrons de l'inviolabilité du présent écrit ce qui a été fait par le même évêque. »

Suivait le texte intégral de la Règle de 1224,

inséré dans la lettre du cardinal; puis, comme sanction finale, cette formule imposante qui n'est employée que dans les bulles :

« Qu'il ne soit donc permis à personne absolument d'enfreindre cet acte de notre autorité ou d'y contrevenir par une téméraire audace. Si quelqu'un a la hardiesse de le tenter, qu'il sache qu'il encourra par là-même l'indignation de Dieu tout-puissant et des bienheureux Pierre et Paul ses apôtres ! »

« Donné à Assise, le 9 du mois d'août, l'an onzième de notre pontificat (1). »

La vénérable abbesse était ivre de joie et de bonheur. Elle possédait enfin ce diplôme tant désiré ! Elle le couvrait de ses baisers, le mouillait de ses larmes, le pressait sur son cœur (2), comme fait le soldat pour son épée victorieuse. C'était bien une victoire, en effet, une de ces heures bénies qui décident de l'avenir. Son drapeau, après avoir été quarante ans sur la brèche, était maintenant à l'honneur, et son beau « privilège », officiellement reconnu par l'autorité apostolique. Nul événement ne pouvait émouvoir davantage la congrégation; le monastère de

1. *Textus originales*, p. 49-75. — La bulle est de 1253. L'autographe fait partie du trésor des Clarisses d'Assise.

2. Au bas du document, un contemporain avait écrit : « Sainte Claire mourante l'a tenu dans ses mains et l'a baisé plusieurs fois avec dévotion. » L'inscription était effacée; mais, en 1894, M. Cozza-Luzzi l'a fait revivre par les procédés ordinaires et en a donné connaissance à l'Académie pontificale d'archéologie, dont il est le président. — V. *Annales Franciscaines*, année 1894-95, p. 323.

Saint-Damien était en liesse, et les ossements du fondateur, saint François, durent tressaillir dans leur châsse de pierre.

Claire supplia le pape de signer de sa propre main l'ordre d'exécution de la bulle : ce qu'il fit sur-le-champ, avec une parfaite bonne grâce (1). En sortant, il avait les larmes aux yeux.

La fondatrice pouvait entonner son *Nunc dimittis*. Sa tâche était terminée, noblement accomplie d'un bout à l'autre; et ses œuvres — la réforme des mœurs sérieusement établie parmi les femmes et par suite au foyer domestique, la chrétienté enrichie d'une légion de vierges et d'orantes, le privilège de la pauvreté séraphique enchâssé parmi les diamants de la vie religieuse — ses œuvres étaient là pour témoigner de l'activité comme de la persévérance de son zèle au service de Dieu. Le temps de la lutte et des travaux était passé; l'heure des récompenses allait sonner pour elle.

1. C'est encore à M. Cozza-Luzzi que nous devons la connaissance de ce détail. Il a su faire revivre, du même coup, les paroles du Pape et l'inscription du contemporain. (*Annales Franciscaines*, loc. cit.)

CHAPITRE XXVIII

MORT ET FUNÉRAILLES (1253)

Thomas de Célano a consacré aux derniers instants et à la mort de l'héroïne de la pénitence, une page d'une émotion intense où le narrateur disparaît derrière l'ami qui pleure. Nous allons analyser son récit ; puissions-nous ne pas le déflorer !

Les dix-sept derniers jours de Claire ne furent qu'une souffrance ininterrompue, mais une souffrance vaillamment acceptée et singulièrement adoucie par la pensée du ciel. Ses compagnes l'entouraient, consternées, éperdues de douleur à la pensée de l'imminence du dénouement fatal. Elles en perdaient la nourriture et le sommeil. Elles pleuraient, elles se lamentaient ; toutes, Sœur Agnès Scéfi plus encore que les autres. Elle éclatait en sanglots. N'était-elle donc accourue de Florence, après un intervalle de trente années, que pour recevoir à la hâte un adieu suprême, suivi d'une séparation sans retour ? « Ma Mère, ô ma Mère, répétait-elle, ne m'abandonnez pas ! — Cesse de pleurer, lui répondit la malade ! Il faut mourir, c'est la volonté de Dieu ; mais la séparation ne sera pas de longue durée. Tu me suivras de près, non sans avoir eu auparavant une grande consolation (1). »

1. *Vita S. Clar.*, c. vi.

C'était merveille de voir la sainte abbesse sur son grabat, c'était merveille de l'entendre. Le corps était à toute extrémité; mais l'intelligence gardait toute sa vigueur, toute sa lucidité : chose d'autant plus étonnante que, pendant ces dix-sept jours, elle ne pouvait prendre aucune nourriture, « sauf celle de l'âme », c'est-à-dire, pensons-nous, le viatique des mourants, la sainte Eucharistie ! Admirable de courage comme de présence d'esprit, elle consolait ses compagnes, accueillait avec bonté les étrangers qui venaient la visiter, cardinaux, prélats ou gens du peuple, et jetait toute son âme dans une de ces expressions brûlantes qui lui étaient familières : « Aimez Dieu, servez Dieu ! tout est là (1). »

C'était la lampe projetant de plus éblouissantes clartés avant de s'éteindre; c'était l'astre embrasant l'horizon de ses feux avant de disparaître. Quels feux et quelles clartés ! Comme le Fr. Raynald, confesseur de la Bienheureuse, l'exhortait à la patience : « Mon Frère, répliqua-t-elle avec une entière liberté d'esprit, depuis que notre regretté Père saint François m'a découvert les infinies perfections et les amabilités du Christ, aucune maladie ne m'a paru fâcheuse, aucune peine trop cruelle, aucune pénitence trop dure (2). »

A ses côtés se trouvaient, outre le Fr. Raynald, les vénérables compagnons du Patriarche

1. *Vita S. Clar.*, c. vi.

2. « Nulla poena molesta, nulla poenitentia gravis, nulla infirmitas dura fuit. » (*Vita S. Clar.*, c. vi.)

d'Assise, ces zélateurs de la Règle, ces hommes vraiment spirituels qu'elle affectionnait pour ces deux motifs : Fr. Léon, *la brebis du bon Dieu*; Fr. Ange Tancredi, l'ancien chevalier de Riéti; Fr. Junipère, le *favori du Très-Haut*. Elle les pria de lui lire la Passion de Notre-Seigneur. Puis, apercevant le Fr. Junipère, elle s'en montra tout heureuse. « N'avez-vous rien de nouveau à nous dire de Dieu ? » lui demanda-t-elle. Et lui, sans délai, tira de son cœur, ce brasier d'amour divin, quelques paroles enflammées qui la réjouirent et la réconfortèrent (1).

Cependant le temps marchait. L'heure des noces éternelles était proche ; la fiancée mystique était prête. Alors elle se recueille, jette un regard sur le passé, n'y découvre que des grâces et des bienfaits, et loue à haute voix celui qui en est l'auteur. Elle se tourne ensuite vers ses filles, leur lègue son plus précieux trésor, la pauvreté séraphique, bénit les assistants, les Frères, toutes les religieuses de son monastère, et comprend dans sa bénédiction toutes ses filles spirituelles, toutes celles qui se rangeront sous sa bannière à travers les âges (2). Autour d'elle les sanglots éclatent. Le Fr. Ange de Riéti essaie de consoler les Sœurs ; le Fr. Léon, lui, reste muet de douleur et mouille de ses larmes le grabat de la mourante.

Après quelques instants d'un silence solennel,

1. *Vita S. Clar.*, loc. cit.

2. *Ibid.*, loc. cit. — Voir la *Bénédiction de sainte Claire*, à l'Appendice I.

l'abbesse murmure à mi-voix : « Va, ô mon âme, va en paix ; car tu as un excellent guide pour te montrer le chemin. Celui qui t'a créée, t'a aussi sanctifiée ; il t'a aimée et n'a cessé de veiller sur toi avec toute la tendresse d'une mère pour le fils unique de son amour. Et vous, Seigneur, soyez béni pour m'avoir créée. — A qui parlez-vous ? lui demande une des Sœurs. — A mon âme », répond-elle. Et peu après, se tournant vers une autre religieuse, elle ajoute : « Vois-tu, ma fille, le Roi de gloire que je contemple ? » Et les yeux de cette religieuse s'ouvrent aux mystères du monde supérieur. Elle aperçoit une troupe de vierges qui s'avancent, parées de robes blanches, une couronne d'or sur la tête. Et l'une de ces vierges éclipse et domine toutes les autres ; son diadème, orné de pierres, est plus resplendissant, et de tout son être jaillit une lueur douce et vive qui remplit la cellule. La Reine des anges (car c'est elle) se penche vers la sainte abbesse, la cueille comme on cueille un fruit mûr, et remonte avec son royal cortège et la nouvelle élue, au séjour de l'éternelle béatitude (1).

Ainsi mourut, si c'est là mourir, la fondatrice des Pauvres-Dames : dans les enivrantes délices d'une extase, parmi les bénédictions de Marie, les symphonies des anges et les acclamations du chœur des vierges. « En un clin d'œil, remarque Thomas de Célano, tout était transformé. »

1. *Vita S. Clar.*, c. vi.

Plus de larmes ni de souffrances ! L'âme s'abreuvait aux sources de la vie et contemplait face à face Celui qu'elle avait uniquement aimé ici-bas ; le corps désormais inerte, « semblable à une tente repliée (1) », était marqué du signe de la résurrection glorieuse, et la cellule elle-même, encore tout embaumée d'un parfum céleste et pénétrant, allait devenir un témoin éloquent du passé, un grave enseignement et une source de consolations pour l'avenir.

C'est dans la matinée du 11 août 1253, vingt-sept ans après la mort de saint François, qu'avait lieu ce bienheureux trépas. Claire était dans la soixantième année de son âge et la quarante-deuxième de sa consécration religieuse. Une heure après, toute la ville d'Assise était en mouvement. Clercs et fidèles descendaient à Saint-Damien, et de toutes les poitrines s'échappait le même cri : « Claire est une sainte ! Nous avons une sainte de plus ! » On était persuadé, au moyen âge, que ces héros du christianisme, qu'on nomme les saints, étaient en même temps les meilleurs amis du peuple, et leurs ossements, une puissante protection pour les cités qui les gardaient. C'est cette conviction, fondée sur des milliers de bienfaits comme sur les données de la foi, c'est cette conviction qui nous explique la suite du récit et l'enthousiasme des compatriotes de la défunte.

Le podestat concerta avec l'évêque et le Sou-

1. *Vita S. Clar.*, loc. cit.

verain Pontife les mesures nécessitées par les circonstances pour mettre la dépouille mortelle de l'abbesse à l'abri d'un coup de main, d'un rapt ou d'une profanation. Les archers du municipe feraient le guet autour du monastère de Saint-Damien ; le corps serait transporté le lendemain matin, 12 août, dans l'intérieur des remparts, et déposé dans l'église Saint-Georges, cédée aux Damianites par les chanoines de Saint-Rufin. L'hôpital Saint-Georges serait transformé en monastère, et les Sœurs viendraient, sentinelles vigilantes, se fixer auprès du tombeau de leur fondatrice, dont elles auraient la garde. Les Pauvres-Dames ne purent s'opposer à l'exécution d'un projet si hautement patronné par toutes les autorités de la ville, et tendant si manifestement à la glorification de leur Mère.

Les obsèques eurent lieu le 12 août, dans la matinée, avec une pompe et au milieu d'une affluence qui rappelaient les funérailles de saint François. Elles eurent même plus d'éclat ; car, par un surcroît d'honneur exceptionnel, Innocent IV voulut présider lui-même à la cérémonie funèbre. La chronique contemporaine a soin de signaler sa présence et l'incident qui la marqua. On avait entonné l'office des morts. Il sembla au Pape que ces chants, aux notes lugubres, étaient peu en harmonie avec l'état d'une âme déjà couronnée là-haut. « Laissez l'office des morts, dit-il, et prenez celui des vierges. — Très Saint-Père, répliqua le cardinal Raynald, peut-

être conviendrait-il mieux, dans une matière aussi grave, d'agir avec plus de maturité. » L'observation était juste ; le pontife n'insista pas (1).

Après l'office, le même cardinal Raynald prononça l'oraison funèbre. « Vanité des vanités, tout est vanité ! » s'écria-t-il en montrant le cercueil entr'ouvert. C'est par ce fameux texte de l'Ecclésiaste, nous dit la chronique contemporaine, qu'il ouvrit son discours (1). Il sut en tirer des aperçus féconds, puis aborda son sujet ; et alors, pour être éloquent, il n'eut qu'à laisser parler les faits — les œuvres de la vénérable fondatrice — et qu'à retracer à grands traits les différentes phases de son existence : sa radieuse enfance, sa jeunesse embellie par l'amour des pauvres, sa rencontre avec le Patriarche séraphique, sa mission providentielle, la création de l'Institut des Pauvres-Dames, l'invasion des Sarrasins et la libération de la cité, et enfin, au terme d'une carrière déjà longue et si remplie, une mort des plus glorieuses mettant le dernier sceau à la sainteté de l'élue de Dieu.

Les prières liturgiques, une fois terminées, le corps fut déposé dans le caveau provisoire qui lui avait été préparé ; et nous allons voir comment il y fit germer la vie.

1. *Vita S. Clar.*, c. VII.

2. *Ibid.*

CHAPITRE XXIX

LA CANONISATION (1255)

Les miracles ne constituent pas l'essence de la sainteté; mais ils en sont le reflet et le signe authentique, le signe auquel l'Église reconnaît ceux de ses enfants qui jouissent de la vision béatifique. Ils se multiplièrent à tel point sur la tombe de la vierge séraphique et dans toute l'Ombrie, que notre vieux chroniqueur, tout habitué qu'il est à moissonner dans les champs du surnaturel, s'arrête émerveillé devant tant de gerbes fleuries et se contente de faire un choix (1). Ses préférences se portent sur les villes avoisinantes, peut-être pour démontrer combien s'étend au loin la dévotion populaire à la fondatrice des Pauvres-Dames. Il signale notamment un aveugle et un épileptique de Spolète, une paralytique de Bévagna, un adolescent de Gubbio, un chevalier de Pérouse, subitement et radicalement guéris; et (détail touchant!) un fauve emportant une fillette de Cannara, pour la dévorer, et lâchant sa proie, dès que l'enfant a prononcé le nom de sainte Claire; une douzaine de faveurs surnaturelles en tout (2).

1. *Vita S. Clar.*, c. VII.

2. Les *Acta Sanctorum* reproduisent, d'après Surius, la relation de ces douze faits (12 août) : relation annoncée

Ainsi la dépouille mortelle de Claire n'était pas encore refroidie, que déjà on l'invoquait tout haut comme une sainte et que sa tombe devenait un foyer d'action surnaturelle et le rendez-vous de toutes les infirmités humaines. Le bruit de tous ces prodiges parvint jusqu'aux oreilles d'Innocent IV. Il s'en émut et manda à don Barthélemy, évêque de Spolète, de procéder sans délai à l'enquête canonique. Le rescrit apostolique est daté du 18 octobre 1253, deux mois seulement après la mort de la vénérée fondatrice (1).

Dès le 24 novembre de la même année, don Barthélemy commençait l'examen juridique de la cause et l'audition des témoins. Les témoins, c'étaient les compagnes de la Sainte, Sœur Pacifique Guelfucci en tête, affirmant sous la foi du serment ce qu'elles savaient de la vie intime de leur Mère, et publiant alors avec bonheur les traits d'héroïsme qu'elles avaient pu surprendre, malgré son extrême humilité. C'étaient les Frères Léon et Ange de Riéti, attestant son inviolable attachement à la très haute pauvreté. C'étaient aussi les miraculés, venant relater les

par Thomas de Célano, mais qui manquait à leur manuscrit. — Alexandre IV fait allusion, dans la bulle de canonisation, à plusieurs de ces prodiges, mais sans désigner ni les noms, ni la patrie des différents miraculés. Il cite, d'une manière générale, la guérison d'un épileptique, d'un aveugle, d'une blessure incurable et de plusieurs paralytiques (bulle *Clara claris*).

1. Les Clarisses du monastère d'Assise possèdent l'original de ce bref.

uns après les autres, comment, après s'être agenouillés sur sa tombe et avoir imploré son assistance, ils s'étaient relevés soudainement guéris. C'étaient enfin les magistrats d'Assise, c'étaient tous les habitants, proclamant ses droits à la reconnaissance publique et criant d'une voix unanime : « Oui, elle a été l'ange tutélaire du pays ! Oui, elle a été notre libératrice : c'est elle qui nous a délivrés de l'invasion des Sarrasins ! »

Sœur Agnès Scéfi n'était plus là pour joindre sa note à ces dépositions juridiques, à ces acclamations populaires. Elle était décédée huit jours avant l'ouverture de l'enquête. Mais, du fond de sa tombe, elle rendait encore témoignage à sa manière ; car elle avait assez vécu pour voir l'aube du triomphe se lever sur les restes vénérés de celle qu'elle nommait sa Mère, et la prédiction de Claire mourante s'était littéralement accomplie : « Tu me suivras de près, mais non sans avoir goûté auparavant une grande consolation. »

Au commencement de l'année 1254, le dossier de l'enquête, revêtu des signatures et formalités requises, était adressé au Docteur infail-
liblé, à celui qui seul, dans ces sortes de matières, peut porter un jugement irréformable. Innocent IV était mort dans l'intervalle, et c'est à son successeur, Alexandre IV — ce même cardinal Raynald qui avait prudemment fait ajourner, le 12 août, toutes les marques d'une canonisation préventive — que fut réservée la

consolation de terminer le procès. Il résidait alors au palais d'Anagny. Il fit lire devant les cardinaux, réunis en consistoire, toutes les pièces du procès et les adjura d'exprimer librement leur avis. Tous déclarèrent qu'il ne fallait pas tarder à inscrire au catalogue des saints un nom si visiblement inscrit au livre de vie. Alexandre IV signa le décret proclamant l'héroïcité des vertus et l'authenticité des miracles, et en fixa la promulgation solennelle au 12 août 1255, deuxième anniversaire de l'inhumation de la vierge séraphique (1). Une chronique contemporaine ajoute que ce fut lui qui composa les hymnes et les oraisons de l'office de la Sainte (2).

La cérémonie de la canonisation — cette ovation sans égale et toujours nouvelle — eut lieu, au milieu d'un concours immense, dans la cathédrale d'Anagny, parée de ses plus beaux ornements. Exposé de la cause, récit des gestes et miracles de Claire, prières liturgiques, tout se fit avec solennité et selon les rites prescrits par Grégoire IX. Puis les mains et les yeux au ciel, en présence de la foule haletante et recueillie, le successeur de Pierre, le Vicaire du Christ, prononça le jugement attendu, la sentence irréformable. « Par l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul et par la nôtre, du consentement unanime de nos frères les cardinaux et les évêques présents, mettant notre con-

1. *Vita S. Clar.*, c. VII.

2. SALIMBÉNÉ, *Chronique de Parme*, p. 194.

fiance dans la puissance de Dieu, nous déclarons inscrire et inscrivons Claire d'Assise au rang des vierges, et fixons la célébration de sa fête au 12 août (1). »

Alors il entonna le *Te Deum*, que continuèrent des milliers de voix au sein d'un enthousiasme indescriptible, parmi les acclamations de la foule et les joyeuses volées des cloches. Alors aussi, pour la première fois, la liturgie sacrée, organe des croyances, fit entendre l'invocation si souvent répétée depuis, et toujours avec une confiance que le temps ne diminue pas : *Sancta Clara, ora pro nobis* : Sainte Claire, priez pour nous.

Au lendemain de ces fêtes, le pontife notifiait officiellement à tous les évêques de l'univers le grand acte qu'il venait d'accomplir. Sa bulle est un vrai panégyrique, le plus beau qu'on puisse prononcer à la louange de la vierge séraphique. « Elle a été, dit-il, la *princesse des pauvres*, la *duchesse des humbles*, l'exemplaire des vierges, le modèle des pénitents. Elle brille ici-bas par l'éclat de ses miracles, comme elle brille là-haut par la splendeur de ses mérites et de sa gloire! — Réjouis-toi donc, ô sainte Église romaine! Claire est ta fille, Claire est ton honneur par ses grands exemples de vertu, comme par la multitude des vierges qu'elle a conquises à la perfection religieuse. — Réjouissez-vous, ô pieuse assemblée des fidèles! Celle qui était votre sœur,

1. Bulle *Clara Claris*.

votre compagne, a été introduite dans la cour céleste, afin qu'elle puisse intercéder en votre faveur. — Réjouissez-vous, anges et saints du paradis! Une nouvelle fiancée a été admise aux noces de l'Agneau (1). »

Bientôt le nom de l'abbesse de Saint-Damien était porté jusqu'aux extrémités du globe. On lui dressait des autels, on exaltait ses vertus, on la chantait dans toutes les langues, et les clercs et les fidèles rivalisaient de zèle avec les Franciscaines et les Clarisses, la France et l'Espagne avec l'Italie, pour combler d'honneurs celle qui avait toujours fui les honneurs. Ainsi se vérifiait une fois de plus la parole du divin Maître : « Celui qui s'abaisse sera élevé. »

Dans ces démonstrations de piété, les habitants d'Assise se distinguèrent entre tous, et c'était justice. La nouvelle Sainte n'était-elle pas leur compatriote, leur sœur, leur bienfaitrice? Et la lumière que jetait cet astre au firmament de l'Eglise ne rejaillissait-elle pas tout d'abord sur sa ville natale, pour la faire resplendir à l'égal des cités les plus illustres? Aussi ne se contentèrent-ils pas de fêtes, de panégyriques et de feux de joie. Ils voulaient davantage; ils voulaient un monument digne de la Bienheureuse, un sanctuaire qui servît de pendant à la basilique de Saint-François.

Grâce à la munificence des papes, leurs vœux se changèrent bientôt en une brillante réalité.

1. Bulle *Clara Claris*. — L'exemplaire cité par les *Acta Sanctorum* porte la date du 26 septembre 1255.

Dès l'année 1260, un élégant édifice, dû au génie d'un artiste franciscain, Fr. Philippe de Cambello, et dédié à sainte Claire, s'élevait sur l'emplacement de l'église Saint-Georges; les évêques de Pérouse, de Spolète et d'Assise, ayant enfermé le corps de la Bienheureuse dans une urne en travertin, scellée et munie d'une armature de fer, le déposaient, en présence de saint Bonaventure et des magistrats de la ville, dans un caveau creusé sous le maître-autel (3 octobre); et les Pauvres-Dames, abandonnant le berceau de l'Ordre, venaient prendre possession de leur poste d'honneur et s'établir à jamais les gardiennes des cendres de leur Mère (1). Cinq ans après, Clément IV donnait à l'humble cité du mont Soubase un nouveau témoignage de la sollicitude des papes : il consacrait de sa propre main le maître-autel sous lequel reposait la châsse. Presque autant d'honneurs que pour saint François, l'immortel rénovateur du XIII^e siècle!

Il ne sera ni sans intérêt ni hors de propos de relever, en passant, les étonnantes similitudes qui rapprochent, jusque dans leur gloire posthume, les deux saints dont le nom remplit ces pages : François et Claire. Leur culte s'enchaîne, et leur mémoire est inséparable. Ils gardent les

1. WADDING, ad ann. 1260. — Thomas de Célano ne dit point en quelle année eut lieu la translation. — Le monastère de Saint-Damien, successivement occupé par les Observants et les Riformati, fut supprimé en 1866. Lord Ripon l'a racheté en 1878 et l'a rendu aux Riformati.

deux portes d'entrée de la petite ville qu'ils ont tant affectionnée aux jours de leur terrestre pèlerinage; ils semblent présider toujours à ses destinées et sont les deux anges tutélaires de leur patrie. Cette union s'affirme dans les arts, non moins que dans l'histoire ou dans la liturgie sacrée, et depuis que l'École ombrienne est éclos sur le tombeau du Patriarche séraphique, les Giotto, les Doni, les Serméi et leurs successeurs n'ont cessé d'offrir aux deux saints le tribut de leur talent, dans l'espérance que la gloire de l'un comme de l'autre rejaillirait sur leurs pinceaux.

Enfin, dernier trait de ressemblance! Les deux châsses, enfouies dans les profondeurs du sol, restent pendant six siècles enveloppées d'une impénétrable obscurité, et elles réapparaissent au grand jour, à un assez court intervalle, également inviolées, également enguirlandées de miracles; celle de saint François en 1818, celle de notre héroïne trente-deux ans après.

Nous avons raconté dans la vie de *Saint François* (1) le premier de ces deux épisodes. Nous n'y reviendrons pas, réservant toute notre attention pour le second fait (2).

1. Ch. xx, 7^e édition, p. 406.

2. Nous suivrons, en l'abrégeant, la relation de Loccattelli, qui n'a pas consacré moins de quatre chapitres (l. VI, c. III-VI) à l'invention du corps de sainte Claire.

CHAPITRE XXX

DÉCOUVERTE DE LA CHASSE (1850)

C'était en 1850. La découverte de la chasse de saint François, en 1818, avait éveillé le désir de rechercher également les restes de sainte Claire. Le moment était favorable. La révolution romaine reculait devant les armes de la France, et Pie IX, l'exilé de Gaëte, rentrait triomphalement dans ses États. L'évêque et les magistrats d'Assise sollicitèrent et obtinrent de lui l'autorisation requise, et se mirent immédiatement à l'œuvre.

Les fouilles durèrent sept jours. Enfin le 30 août 1850, la pioche toucha le cercueil si avidement cherché : les ossements bénis étaient là ! Le 23 septembre, l'archevêque de Pérouse, Mgr Pecci (aujourd'hui Léon XIII) faisait la reconnaissance des reliques, en présence de six autres évêques, des Clarisses et de toute la population assisienne, et entonnait le *Te Deum*, en action de grâces de ce qu'on avait tiré de l'obscurité du tombeau les restes de cette vierge séraphique qui, aux jours de sa vie mortelle, avait illuminé le monde des splendeurs de sa sainteté (1).

Claire sortait de sa tombe, après un espace de

1. Voir le bref de Léon XIII à l'évêque d'Assise, du 2 août 1900.

cinq cent quatre-vingt-dix ans. Elle était là, intégralement conservée, sauf les chairs. Les filles reconnaissaient leur Mère! Mais laissons-nous nous redire elles-mêmes, dans une lettre adressée à cette occasion à leurs Sœurs de Marseille, les impressions du premier moment.

« O bonheur! Nous vîmes comment le corps de notre sainte fondatrice s'était conservé durant tant de siècles. Nous la vîmes la tête légèrement inclinée, la face tournée vers nous, la main gauche posée sur la poitrine et la main droite étendue. Des feuilles de laurier, encore intactes, conservant leur couleur naturelle et la flexibilité d'un feuillage fraîchement coupé, ceignaient sa tête virginale, et dans sa main droite on voyait encore les tiges des fleurs qu'on y avait mises comme un symbole des vertus dont sa vie fut ornée.

« Nous dépliâmes sur une table, avec tout le respect que vous pouvez croire, l'habit religieux, le manteau, le cilice et la tunique intérieure de notre Mère, puis les reliques de notre saint fondateur; et pendant cinq heures, nous pûmes rassasier nos yeux et nos cœurs du spectacle touchant de ces précieuses livrées de la pauvreté, de la pénitence et du mépris du monde. Je vous laisse à penser ce que nous dûmes éprouver de douces émotions, quand le saint évêque d'Assise et les deux prêtres qui l'accompagnaient, étaient eux-mêmes sous l'impression d'un saisissement inexprimable. Comme nous baisâmes la tunique grossière de notre Père!

Comme nous considérâmes avidement la chaussure en peau blanche que notre Mère lui avait faite pour protéger sa marche contre la douleur poignante des stigmates ! Comme nous recueillîmes cette charpie qui dut être imprégnée de son sang !

« Ici, c'est le gros manteau de laine blanche dont l'évêque d'Assise couvrit les épaules de notre Père, lorsque abandonnant tout à Pierre Bernardone, il se dépouille de tout, pour n'avoir plus rien de commun avec le monde ; c'est bien ce manteau de serviteur dont parlent les historiens. Là, c'est l'aube dont notre Père se servait quand il remplissait les fonctions de diacre : encore un ouvrage de notre Mère ! Oh ! si vous saviez le fini et la délicatesse de ce travail ! Quelle adresse devait avoir la Sainte pour ces sortes de broderie !... Ici, c'est son voile noir, le même qu'elle portait, tandis qu'elle vivait dans cette vallée de larmes. Et ce cilice en crin, tressé avec des cordes pleines de nœuds, qui couvrait toute la taille, avec des manches en laine pleines d'aspérités, comme il est lourd ! Vous ne pouvez le prendre sans vous piquer les doigts, ou le baiser sans vous déchirer les lèvres. Voilà pourtant, ô notre Mère, ce que vous portiez sur votre chair délicate ! Voilà bien de quoi nous confondre !

« Et le manteau de notre Mère, lui aussi, qu'il est grossier, pauvre et pesant ! Et cette tunique extérieure, faite à ouverture comme les nôtres, comme tout y respire la pauvreté ! Et cette tu-

nique intérieure, plus pauvre encore ! On pleure rien qu'à la voir : ce n'est qu'un tissu de pièces rapportées les unes aux autres : on ne saurait en compter le nombre. Il y en a de toutes les qualités, fines et grossières. C'est plutôt un cilice !

« O nos très douces Sœurs, comme cette exposition de reliques fut pour nous une éloquente instruction (1) ! »

Il n'y a rien de fortuit dans les desseins de la Providence. Cette réapparition soudaine de saint François et de sainte Claire, cette rentrée en scène des défenseurs de la Papauté, au moment où le siège de saint Pierre était attaqué par toutes les forces vives de la Révolution, parurent d'un bon augure à ceux qui ne désespéraient pas de l'avenir. Pie IX y vit un secours providentiel, et le 16 novembre 1850, il écrivait à l'évêque d'Assise : « Vous avez donc trouvé le corps de la vierge Claire, la seconde patronne de votre cité. Nous en ressentons une joie profonde, et prosterné devant Celui qui gouverne tout par sa Providence, nous lui demandons humblement par les mérites de sainte Claire qu'il daigne, dans sa miséricorde, détourner de notre pays et de tout le peuple chrétien les redoutables fléaux de sa justice. »

Les fléaux de la justice furent écartés pour un temps ; la miséricorde prévalut, et le monde étonné contempla les plus beaux triomphes de

1. Lettre de l'abbesse d'Assise à la communauté de Marseille, du 8 octobre 1851.

l'ère chrétienne : les splendeurs du règne de Pie IX, la promulgation du dogme de l'Immaculée-Conception et la définition de l'infaillibilité du pape.

On assistait à un mouvement de rénovation sociale et de résurrection de la foi. La religion reprenait son empire ; les églises se repeuplaient de fidèles, et les sanctuaires renommés, les lieux de pèlerinage, revoyaient les foules du moyen âge. Et parmi ces sanctuaires, il faut compter les basiliques des deux patrons d'Assise : saint François et sainte Claire, si universellement invoqués.

La piété des pèlerins et l'honneur dû à la Vierge séraphique exigeaient un monument qui ne fût pas indigne de recevoir l'incomparable trésor de ses ossements. Pie IX, l'épiscopat ombrien et les souverains d'Italie, qui, en 1850, n'étaient pas encore dépossédés de leurs trônes, appuyèrent de leurs sympathiques encouragements le projet des habitants d'Assise ; et bientôt, avec l'or du riche, avec l'obole du pauvre, on construisit, à la place même où le corps avait été si longtemps caché, une chapelle souterraine aux colonnes de marbre, aux ogives élancées, à la demi-lumière si favorable aux supplications ardentes comme aux méditations solitaires.

La translation du corps dans la crypte se fit — le 29 septembre 1872 — en présence de l'archevêque de Pérouse, le cardinal Pecci (aujourd'hui Léon XIII), avec toute la magnifi-

cence que permettaient la captivité de Pie IX et les bouleversements politiques de l'Italie.

La crypte se trouve au chevet de la basilique de Sainte-Claire. Des lampes y brûlent jour et nuit. C'est là, sous un globe de cristal, dans le costume de l'Ordre, le visage découvert, un blanc lys à la main et le front ceint d'une couronne de fleurs; c'est là que dort son dernier sommeil « la princesse des pauvres ». Elle est entourée, comme d'une garde d'honneur, de ses premières compagnes qui l'ont suivie de plus près dans la voie du renoncement et des sacrifices : Ortolana, sa mère; Agnès et Béatrix Scéfi, ses deux sœurs cadettes; et les Sœurs Pacifique Guelfucci, Aimée Corano, Agnès Oportule, Benoîte, Christine, Bienvenue d'Assise et son homonyme de Pérouse.

Elle a une autre garde d'honneur, vivante celle-là : phalange dont la fidélité égale le désintéressement. Ce sont ses filles, les gardiennes de son tombeau, les héritières de sa pensée. Ce n'est point qu'elles soient à l'abri des tentations troublantes, des injustices et des persécutions; mais quand vient l'heure du péril, elles se prosternent sur les dalles de la crypte où repose le corps de leur Mère; elles prient et se relèvent plus courageuses ou plus confiantes, retrempées dans l'esprit primitif de leur Institut.

O cité d'Assise, cité de saint François et de sainte Claire, quelle brillante auréole environne ton nom et que tes fastes sont glorieux!

Nous disons adieu à l'attachante cité du mont

Soubase, à son beau ciel, à ses montagnes, à ses sanctuaires, qui sont la perle de l'Ombrie; mais nous ne quitterons pas la fondatrice des Pauvres-Dames, sans dire un mot des destinées de sa lignée spirituelle, des vicissitudes comme des grandeurs de son Ordre. •

CHAPITRE XXXI

VICISSITUDES ET GRANDEURS

La famille religieuse de sainte Claire a grandi parallèlement à celle des Frères-Mineurs, avec la même force d'expansion, la même sève inépuisable, mais aussi, hâtons-nous de le dire, au milieu de vicissitudes que nous expliquent leur commune origine, leurs relations réciproques et les difficultés de la Règle. Déjà, du vivant de la fondatrice, nous l'avons vu, des divergences de sentiments et d'opinions ont éclaté entre saint François et le cardinal Hugolin, entre l'abbesse de Saint-Damien et les souverains pontifes. Elles se continueront et s'accroîtront après sa mort ; et les débats — à l'éternel honneur des Clarisses — ne rouleront jamais que sur un des conseils de l'Évangile, sur la pauvreté séraphique, pour lui donner plus ou moins d'éclat.

En 1260, il y avait trois Règles en plein exercice : celle du cardinal Hugolin (1220), successivement retouchée par Innocent IV et Alexandre IV ; celle de saint François (1224) ; et celle de Longchamps, composée par saint Bonaventure et approuvée en 1258 par Alexandre IV. De là des divergences qui devaient fatalement aboutir à une scission. Les différences s'accusaient jusque dans les dénominations populaires attachées aux religieuses, qui s'appe-

laient ici Damianites ou Recluses, là Cordelières ou Mineures, ailleurs et le plus souvent Pauvres-Dames. Dans le but de couper court aux dissidences et de rétablir l'unité si fortement menacée, le cardinal-protecteur de l'Ordre, Jean-Gaétan des Ursins, résolut, de concert avec saint Bonaventure, d'émettre de nouvelles constitutions basées sur celles de Grégoire IX et autorisant l'usage des possessions et des rentes. Urbain IV les sanctionna de la plénitude de son autorité, le 18 octobre 1263, les rendit obligatoires pour toutes les communautés où la Règle de 1224 n'était pas en vigueur, et statua que, dorénavant, les religieuses porteraient indistinctement le nom de *Sœurs de Sainte-Claire* (1).

Depuis lors, la famille spirituelle de sainte Claire demeure divisée en deux branches, l'une et l'autre canoniquement reconnues : les *Clarisses* ou Pauvres-Clarisses, qui suivent à la lettre et sans mitigation la première Règle ou Règle de 1224 ; et les Clarisses Urbanistes, qui adoptent la seconde Règle, c'est-à-dire les constitutions d'Urbain IV. Il ne sera peut-être pas inutile d'ajouter ici, en passant, que cette seconde Règle, malgré ses adoucissements, n'en demeure pas moins une des plus austères qui soient dans l'Église.

Au xv^e siècle, l'Institut fut réformé ou, pour

1. Bulle *Beata Clara* (*Bullar. Francisc.*, t. II, p. 509); et WADDING, ad ann. 1263. — Pour la fondation de Longchamps, voir notre Vie de *Saint Bonaventure*.

mieux dire, ramené à sa ferveur primitive, par un grand apôtre et une célèbre thaumaturge : saint Bernardin de Sienne et sainte Colette de Corbie. Ils réussirent, l'un en Italie, l'autre en France, à peu d'intervalle, à remettre en vigueur, dans un grand nombre de communautés, la Règle composée par saint François. De plus, pour maintenir l'observance régulière, sainte Colette rédigea des constitutions particulières, qui régissent encore aujourd'hui beaucoup de monastères. En 1540, la Mère Marie Longo imita son exemple ; érigeant à Naples un monastère de Pauvres-Clarisses, sous la juridiction des Frères-Mineurs Capucins, elle donna à ses filles des Constitutions distinctes qui sont l'équivalence de celles de sainte Colette (1).

Ces divisions, ces défaillances, toutes ces péripéties historiques auxquelles nous venons d'assister, ne surprendront personne ; elles sont inhérentes à l'infirmité du cœur humain ! Mais ont-elles atteint la vitalité de l'Ordre ? L'ont-elles empêché d'accomplir sa mission et de répondre à l'attente de la société chrétienne ? Les faits répondent d'eux-mêmes, sous ce rapport, aux interrogations de la science ; car il en est d'un Ordre monastique comme d'un arbre. On ne juge pas un arbre aux frimas qui l'éprouvent,

1. A l'Institut des Clarisses se rattachent : les *Conceptionnistes*, fondées à Tolède en 1489, par la bienheureuse Béatrix de Sylva, et dont la plus célèbre est la vénérable Marie d'Agréda ; et les *Annonciades*, fondées à Bourges en 1501, par sainte Jeanne de Valois. — Voir *l'Auréole séraphique*, 12 août.

ni aux rafales qui le secouent, mais à l'abondance et à la saveur des fruits dorés qu'il porte. Les *fruits dorés* des congrégations religieuses, ce sont les saints. Elles ne sont plantées dans le jardin de l'Église — et elles le savent — que pour donner des saints ; mais aussi, tant que la Papauté peut cueillir sur leurs branches un de ces *fruits dorés*, pour les placer sur les autels, elles peuvent croire que la sève divine n'a pas tari dans leurs veines et que le souffle de l'Esprit-Saint les anime encore. Les saints, voilà la preuve irrécusable de leur fécondité, leur plus riche couronne, la base de leur véritable grandeur ! Heureuses les congrégations dont le front s'enguirlande ainsi, d'âge en âge, de ces âmes généreuses — vierges, confesseurs ou martyrs — qui ont poussé jusqu'à l'héroïsme l'oubli d'elles-mêmes, l'amour de Dieu et la charité fraternelle !

Peu d'Ordres religieux sont plus favorisés, sous ce rapport, que les trois grandes institutions du Patriarche séraphique ; et les Clarisses, malgré l'obscurité d'une vie toute faite d'abnégation, peuvent encore, et à juste titre, revendiquer ici leur part de gloire, en regard des Frères-Mineurs et des tertiaires (1). Chaque branche a ses illustrations.

1. Les Frères-Mineurs, dans leurs trois branches, arrivent au chiffre de cent quarante-sept saints ou bienheureux ; le Tiers-Ordre de Saint-François en a quatre-vingt-onze. — Voir à l'Appendice II, le catalogue des saintes et bienheureuses du second Ordre.

Les Pauvres-Clarisses comptent, outre la fondatrice générale, quatre saintes et douze bienheureuses ; les Urbanistes, six bienheureuses : donc, en tout, vingt-trois noms inscrits dans les diptyques sacrés, vingt-trois figures entourées d'un nimbe plus resplendissant ; en tête, sainte Claire, la perle du ^{xiii}^e siècle, et sainte Colette de Corbie, la grande réformatrice du ^{xv}^e siècle et l'amie de Jeanne d'Arc.

Mais en dehors de ces héroïnes de la pénitence honorées d'un culte public, combien d'autres, sous la bure des Clarisses, ont répandu autour d'elles la bonne odeur du Christ ! Combien de milliers d'âmes d'élites ont passé par ces cloîtres, les ont embaumés de leurs vertus et se sont envolées de là vers les collines éternelles ! Le monde les ignore ; et pourtant, quelle grandeur dans ces caractères et que de gloire dans ces noms !

En Espagne, c'est Éléonore, fille de Charles IV de Naples, et Madeleine Xavier, abbesse de Gandie et sœur aînée de saint François Xavier, qui lui dut sa vocation apostolique (1) ; en Portugal, Hélène de Saint-Antoine, fille d'Alphonse III ; en Italie, la reine Sanche, veuve de Robert de Naples ; dans les anciens États d'Allemagne, Anne d'Autriche, fille de l'empereur

1. Sœur Madeleine, apprenant que son père voulait retirer des études le jeune Xavier, le supplia de renoncer à ce projet, l'assurant que ce jeune frère serait un jour un prédicateur incomparable et l'apôtre des Indes. (*Acta S. S.*, 10 octobre.)

Frédéric III, en Pologne, les soixante Clarisses de Cracovie, massacrées par les Tartares (1259); et en Orient, celles de Ptolémaïs, tombées sous le glaive des Sarrasins (1291). La France n'est pas moins riche en jeunes filles ou veuves de haute naissance qui sont venues demander au cloître la paix que le monde ne leur donnait pas, et à sainte Claire le secret des joies pures et des grandeurs impérissables. Nous citons au hasard : à l'abbaye de Longchamps, Marguerite de Provence, épouse de saint Louis; Blanche, leur fille; une autre Blanche, fille de Philippe I^{er}; au monastère d'Orbe, Louise de Savoie, petite-fille — par sa mère — de Charles VII; à Amiens, Isabeau et Marie de Bourbon, filles de Jacques de Bourbon, auxiliaires de sainte Colette et fondatrices du monastère d'Amiens; à Lézignan, Bonne d'Armagnac, nièce des deux précédentes et fervente imitatrice de sainte Colette; chez les Clarisses d'Argentan, Marguerite de Lorraine, veuve du comte René d'Alençon; à Pont-à-Mousson, Philippe de Gueldre, veuve de René II de Lorraine (1); à Grenoble, Jeanne Baile, fille du président du Parlement du Dauphiné; à Toulouse, la douce Germaine d'Armaing, qui avait pour devise : « Aimer ou mourir. »

Arrêtons-nous. Dans ces armoiries monastiques, dans ce long martyrologe qui s'enrichit chaque jour, les patriciennes se mêlent aux plé-

1. Voir la *Bio-Bibliographie* d'U. Chevalier, 1900, t. I, p. 24.

béiennes, les noms historiques de la vieille Europe à ceux du nouveau monde, les lys de la virginité aux roses du martyre. Ce qui domine tout, ce qui relie tous ces noms entr'eux, ce qui nous séduit et nous captive, c'est la beauté surhumaine de ces âmes, qui, à l'encontre de tant d'autres, ne veulent mettre de restrictions ni à la donation qu'elles font d'elles-mêmes à Dieu, ni à leur inlassable charité pour les hommes. Pour le Christ, elles savent se priver de tout; pour le Christ, elles savent souffrir; pour le Christ, elles savent mourir.

Sur les cent mille religieuses que compte aujourd'hui la France, il y a de onze à douze cents Clarisses, avides de marcher sur les traces de leur fondatrice. Nous ne saurions mieux faire, pour répondre à leurs désirs et clore ce volume, que de mettre sous leurs yeux et d'offrir à leurs méditations un document qui a son prix, parce qu'il émane d'un contemporain et d'un ami de leur fondatrice. C'est une épître adressée par Alexandre IV, en 1257, aux religieuses de Saint-Damien, et qu'on pourrait intituler : *De l'imitation de sainte Claire*.

« Filles bénies du Seigneur, leur écrivait-il, nous avons encore le cœur tout enivré des délices spirituelles que nous avons goûtées dans nos entretiens avec votre Mère. Voilà pourquoi nous jugeons à propos d'exhorter votre communauté tout entière à profiter des leçons que vous fait entendre la Sainte. A son exemple, soyez empressées, soyez ferventes au service

de Dieu, vous qui, venant immédiatement après elle, êtes appelées à devenir à votre tour la lumière et le miroir de vos compagnes. Attachez-vous, par une imitation constante et autant que la grâce vous le permettra, à faire revivre en vous ses qualités et ses vertus, gardant l'unité d'esprit dans les liens de la paix et d'une mutuelle charité, attentives à recueillir les mérites de l'obéissance, pleines de prévenances et de respect les unes pour les autres, et persévérant sans fléchir dans l'intégrité d'un amour sincère, dans la pratique de l'humilité, de la bienveillance et des autres vertus, et dans toutes les œuvres de sainteté. De la sorte, la Mère aura des filles dignes d'elle, et l'arbre monastique qu'elle a planté, se couvrira de fruits agréables au Très-Haut (1). »

1. ^hBref *Largituæ paternæ*, Viterbe, 17 octobre 1257. (*Bullar. Francisc.*, t. II, p. 252.)

APPENDICE

I

BÉNÉDICTION DE SAINTE CLAIRE

Dans son testament, la vierge séraphique retrace à grands traits les origines du second Ordre et insiste particulièrement sur l'esprit de détachement qui doit animer ses filles. Elle le termine par cette prière :

« Je fléchis les genoux devant le Père céleste, afin que par les suffrages et les mérites de la glorieuse Vierge Marie, de notre Père saint François et de tous les saints, le Seigneur, qui nous a donné de bien commencer, nous accorde aussi l'accroissement et la persévérance finale.

« Sœurs bien-aimées, je vous laisse cet écrit, à vous et à mes sœurs de l'avenir, afin qu'il soit mieux observé. Qu'il vous soit un signe de la bénédiction du Seigneur, de celle de notre Père saint François et aussi de la mienne. »

Voici le texte de cette bénédiction, tel que nous l'a transmis Marc de Lisbonne (1) :

« Au nom de la très sainte Trinité. *Amen*.

« Très chères Sœurs, que le Seigneur vous bénisse et vous garde; qu'Il vous montre sa face, et qu'Il ait pitié de vous; qu'Il tourne ses regards vers vous, et qu'il vous donne sa paix.

« Qu'il bénisse également toutes les Sœurs, soit de cette communauté, soit des autres maisons de l'Ordre, qui viendront à nous et persévéreront jusqu'à la fin dans la sainte pauvreté.

« Moi Claire, servante du Christ, petite fleur de saint François, votre Sœur et votre Mère, quoiqu'indigne, je prie notre Rédempteur — par l'intercession de sa très sainte Mère, de saint Michel Archange, des saints anges, de tous les saints et de toutes les saintes — de vous donner et confirmer cette très sainte bénédiction, au ciel et sur la terre : sur la terre, en y multipliant ses grâces; au ciel, en vous y plaçant parmi ses élus.

« Je vous bénis, autant que je le puis et plus que je ne le puis, de mon vivant et pour les temps qui suivront ma mort. *Amen* (2).

1. *Chroniques*, traduction italienne, éd. de Venise, 1582, t. I, l. VIII, c. xxxiv. — Les manuscrits français donnent une version semblable, avec quelques variantes et paraphrases. Remarquons, avec les Pères de Quaracchi, que les manuscrits primitifs de sainte Colette contiennent quelques additions, dont elle est peut-être l'auteur. — Voir *Textus originales*, p. 284.

2. *Textus originales*, p. 281.

II

CATALOGUE DES SAINTES ET BIENHEUREUSES
DU SECOND ORDRE (1).

- Sainte Claire d'Assise (1253).
Sainte Agnès d'Assise (1253).
Sainte Colette (1447).
Sainte Catherine de Bologne (1462).
Sainte Véronique Giuliani (1727).
Bienheureuse Philippa Maréri (1236).
Bienheureuse Hélène de Padoue (1242).
Bienheureuse Salomé (1268).
Bienheureuse Isabelle de France (1270).
Bienheureuse Agnès de Bohême (1280).
Bienheureuse Marguerite Colonna (1284).
Bienheureuse Cunégonde (1292).
Bienheureuse Yolande (1298).
Bienheureuse Mathia Nazzarèi (1300).
Bienheureuse Claire de Rimini (1346).
Bienheureuse Félicie Méda (1444).
Bienheureuse Antoinette de Florence (1472).
Bienheureuse Séraphine Sforza (1478).
Bienheureuse Eustochie de Messine (1484).
Bienheureuse Louise de Savoie (1503).
Bienheureuse Paule Montaldi de Mantoue (1514).
Bienheureuse Baptista Varani (1527).
Bienheureuse Marie-Madeleine Martinengo (1737).

1. L'année indique la date de la mort.

CAUSES INTRODUITES :

1° *V. Jeanne-Marie de la Croix*, qui fonda cinq monastères et mourut à Rovérédo, dans le Tyrol (1673).

2° *V. Fébronie Ansaloni*, vierge, morte à Palerme (1718).

3° *V. Antonia-Maria Belloni*, vierge (1719).

4° *V. Angèle-Marie Astorch*, vierge, née à Barcelone et fondatrice des monastères de Saragosse et de Murcie (1765).

5° *V. Florida Céoli*, vierge, disciple de sainte Véronique Giuliani, morte à Citta di Castello (1767).

6° *V. Claire-Isabelle Gherzy*, vierge, du monastère de Gubbio en Ombrie (1800).

7° *V. Louise Biagini*, vierge, Sœur converse au monastère des Urbanistes de Lucques (1811).

8° *V. Marie d'Agrèda*, vierge conceptionniste, auteur de la *Cité mystique de Dieu* (1665).

9° *V. Marie de Jésus*, Mexicaine, conceptionniste.

10° *V. Girolama de l'Assomption*, de Manille.

Plusieurs causes sont actuellement en instance.

III

LISTE DES PRINCIPAUX MONASTÈRES DE L'ORDRE
DE SAINTE CLAIRE EN FRANCE

Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône).
Alençon (Orne).
Amiens (Somme).
Arras (Pas-de-Calais).
Aurillac (Cantal).
Bastia (Corse).
Béziers (Hérault).
Cambrai (Nord).
Châteauroux (Indre).
Crest (Drôme).
Évian-les-Bains (Savoie).
Gourdon (Lot).
Grenoble (Isère).
Lavaur (Tarn).
Le Puy (Haute-Loire).
Lille (Nord).
Limoges (Haute-Vienne).
Lorgues (Var).
Lourdes (Hautes-Pyrénées).
Lyon (Rhône).
Marseille (Bouches-du-Rhône).
Mazamet (Tarn).
Millau (Aveyron).
Montbrison (Loire).
Mur-de-Barrez (Aveyron).

Nantes (Loire-Inférieure).
Orthez (Basses-Pyrénées).
Paray-le-Monial (Saône-et-Loire).
Paris, impasse de Saxe, 5.
Périgueux (Dordogne).
Péronne (Somme).
Perpignan (Pyrénées-Orientales).
Poligny (Jura).
Rennes (Ille-et-Vilaine).
Romans (Drôme).
Roubaix (Nord).
Saint-Omer (Pas-de-Calais).
Toulouse (Haute-Garonne).
Valence (Drôme).
Versailles (Seine-et-Oise).

Les Annonciades ont une maison à Boulogne-sur-Mer et une autre à Villeneuve-sur-Lot.



TABLE DES MATIÈRES

APPROBATIONS.	v
PRÉFACE.	vii
I. — Une belle prédiction de saint François (1207)	i
II. — La prédestinée (1194).	7
III. — L'appel d'en haut (1212)	15
IV. — La fiancée du Christ.	20
V. — Les épreuves.	25
VI. — La réconciliation.	32
VII. — Fondation de Saint-Damien	36
VIII. — Les premières compagnes de Claire.	42
IX. — L'abbesse (1215).	50
X. — Ses conférences	58
XI. — La coadjutrice de saint François.	67
XII. — L'orante	74
XIII. — Que font ces recluses derrière leurs grilles?	81
XIV. — L'essaimage. — En Italie	90
XV. — Au delà des monts.	100
XVI. — Une lutte sans précédent.	106
XVII. — Victoire partielle.	115
XVIII. — L'idée franciscaine.	122
XIX. — François et Claire	130
XX. — Les adieux	142
XXI. — Correspondance de la Sainte.	154
XXII. — Ses dernières lettres.	164
XXIII. — La thaumaturge	174
XXIV. — La libératrice d'Assise.	182
XXV. — La Sainte.	188

XXVI. — Fut-elle une extatique?	197
XXVII. — Triomphe définitif	206
XXVIII. — Mort et funérailles	215
XXIX. — La canonisation	222
XXX. — Découverte de la châsse	230
XXXI. — Vicissitudes et grandeurs	237

APPENDICE

I. — Bénédiction de sainte Claire	245
II. — Saintes et bienheureuses de l'Ordre	247
III. — Liste des principaux monastères	249



Paris. — J. Mersch, imp., 4612, Av. de Châtillon.

